

ANNUAIRE-BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
ANNÉES 1960-1961



A PARIS  
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
11, RUE DE LILLE



## Le Siège Social de la Société de l'Histoire de France

est à PARIS, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 (III<sup>e</sup>)  
Compte de chèques-postaux PARIS 739-73

On peut s'adresser, au Siège de la Société,  
à M. Bernard MAHIEU, Secrétaire-adjoint.  
ou écrire à M. André VERNET, Trésorier,  
2, rue Georges-de-Porto-Riche, Paris XIV<sup>e</sup>

---

### VOLUMES RÉCEMMENT PARUS

#### EXERCICE 1954-1955

(Série antérieure à 1789)

459. Correspondance secrète du comte de Broglie avec  
Louis XV, t. I. (*Distribué en octobre 1956.*)  
460. Annuaire-Bulletin, 1954-1955. (*Distribué en octobre*  
1956.)

#### EXERCICE 1956-1957

(Série antérieure à 1789)

461. Chroniques de J. Froissart, t. XIII. (*Distribué en*  
*janvier 1958.*)  
462. Annuaire-Bulletin, 1956-1957. (*Distribué en juin 1958.*)

(Série postérieure à 1789)

75. Paris pendant la Terreur, t. V. (*Distribué en juin*  
1958.)

#### EXERCICE 1958-1959

(Série antérieure à 1789)

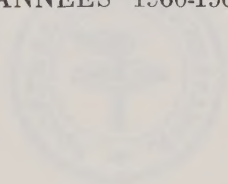
463. Lettres de Henri III, roi de France, t. I. (*Distribué*  
*en juin 1959.*)  
464. Annuaire-Bulletin 1958-1959. (*Distribué en juillet 1960.*)  
465. Journal de l'Assemblée des notables de 1787. (*Dis-*  
*tribué en juillet 1960.*)

#### EXERCICE 1960-1961

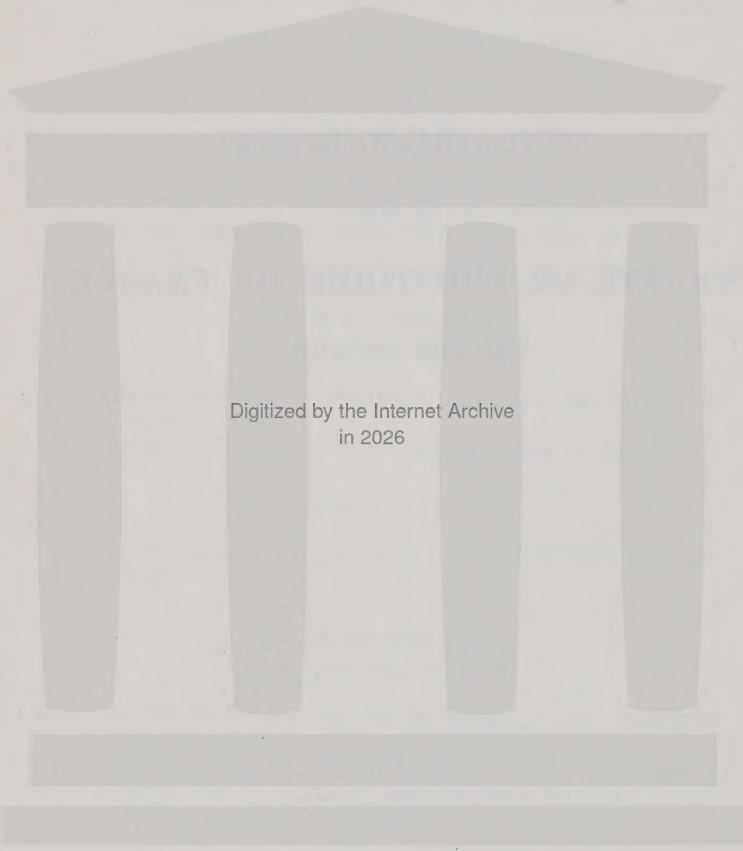
(Série antérieure à 1789)

466. Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, t. I. (*Dis-*  
*tribué en mai 1961.*)  
467. Correspondance secrète du comte de Broglie avec  
Louis XV, t. II. et dernier. (*Distribué en décembre*  
1961.)  
468. Annuaire-Bulletin 1960-1961. (*Distribué en juin 1962.*)

**ANNUAIRE-BULLETIN**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE**  
ANNÉES 1960-1961



À PARIS  
LIBRAIRIE G. KLUGE  
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
10, rue de la Harpe



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

ANNUAIRE-BULLETIN  
DE LA SOCIÉTÉ  
DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ANNÉES 1960-1961



A PARIS  
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
11, RUE DE LILLE

ANNUAIRE  
DE LA SOCIÉTÉ  
DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
ANNEE 1961-1962



A PARIS  
LIBRAIRIE C. KLINGENBERG  
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
11, RUE DE LA HARPE  
75001 PARIS

## RÈGLEMENT

de

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
arrêté le 13 janvier 1834 et modifié le 10 mai 1836

### TITRE PREMIER

#### But de la Société

*Art. 1<sup>er</sup>.* — Une société littéraire est instituée sous le nom de SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

*Art. 2.* — Elle se propose de publier :

1<sup>o</sup> Les documents originaux relatifs à l'histoire de France, pour les temps antérieurs aux Etats généraux de 1789 ;

2<sup>o</sup> Des traductions de ces mêmes documents, lorsque le Conseil le jugera utile ;

3<sup>o</sup> Un compte rendu annuel de ses travaux et de sa situation ;

4<sup>o</sup> Un annuaire.

*Art. 3.* — Toutes les publications de la Société sont délivrées gratis à ses membres.

*Art. 4.* — Elle entretient des relations avec les savants qui se livrent à des travaux analogues aux siens ; elle nomme des associés correspondants parmi les étrangers.

### TITRE II

#### Organisation de la Société

*Art. 5.* — Le nombre des membres de la Société est illimité. On en fait partie après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation faite par un des sociétaires.

*Art. 6.* — Chaque sociétaire paie une cotisation annuelle de TRENTE FRANCS.

*Art. 7.* — Les sociétaires sont convoqués au moins une fois l'an, au mois de mai, pour entendre un rapport sur les travaux de la Société et sur l'emploi de ses fonds, ainsi que pour le renouvellement des membres du Conseil.

### TITRE III

#### Organisation du Conseil

*Art. 8.* — Le Conseil se compose de quarante membres, parmi lesquels sont choisis :

Un président,

Un président honoraire,  
Deux vice-présidents,  
Un secrétaire,  
Un secrétaire-adjoint,  
Un archiviste,  
Un trésorier.

Art. 9. — Les membres du Conseil, à l'exception du président honoraire, sont renouvelés par quart, à tour de rôle, chaque année. Le sort désignera, les premières années, ceux qui devront sortir ; les membres sortants peuvent être réélus. Le secrétaire continuera ses fonctions pendant quatre ans.

Art. 10. — L'élection des membres du Conseil a lieu à la majorité absolue des suffrages des membres présents.

Art. 11. — Le Conseil nomme, chaque année, un Comité des fonds composé de quatre de ses membres.

Il nomme aussi des commissions spéciales.

Les nominations sont faites au scrutin. La présidence appartient à celui qui réunit le plus de suffrages.

Art. 12. — L'assemblée générale nomme, chaque année, deux censeurs chargés de vérifier les comptes et de lui en faire un rapport.

Art. 13. — Le Conseil est chargé de la direction des travaux qui entrent dans le plan de la Société, ainsi que de l'administration des fonds.

Les décisions du Conseil pour l'emploi des fonds ne pourront être prises qu'en présence de onze membres au moins, et à la majorité des suffrages.

Art. 14. — Le Conseil désigne les ouvrages à publier, et choisit les personnes les plus capables d'en préparer et d'en suivre la publication.

Il nomme pour chaque ouvrage à publier, un commissaire responsable chargé d'en surveiller l'exécution.

Le nom de l'éditeur sera placé en tête de chaque volume.

Aucun volume ne pourra paraître sous le nom de la Société sans l'autorisation du Conseil, et s'il n'est accompagné d'une déclaration du commissaire responsable portant que le travail lui a paru mériter d'être publié.

Art. 15. — Le Conseil règle les rétributions à accorder à chaque éditeur.

Le commissaire responsable aura droit à cinq exemplaires de l'ouvrage à la publication duquel il aura concouru.

Art. 16. — Tous les volumes porteront l'empreinte du sceau de la Société. Après la distribution gratuite faite aux membres de la Société (art. 3), les exemplaires restants seront mis dans le commerce, aux prix fixés par le Conseil.

Art. 17. — Le Conseil se réunit en séance ordinaire au moins une fois par mois.

Tous les sociétaires sont admis à ses séances.

Art. 18. — Nulle dépense ne peut avoir lieu qu'en vertu d'une délibération du Conseil.

Art. 19. — Les délibérations du Conseil portant autorisation d'une

dépense sont immédiatement transmises au Comité des fonds par un extrait signé du secrétaire de la Société.

*Art. 20.* — Le Comité des fonds tient un registre dans lequel sont énoncées au fur et à mesure les dépenses ainsi autorisées, avec indication de l'époque à laquelle leur paiement est présumé devoir s'effectuer.

Le Comité des fonds tient un registre dans lequel sont inscrits tous ses arrêtés portant mandat de paiement.

*Art. 21.* — Le Conseil se fera rendre compte, tous les trois mois au moins, de l'état des impressions, ainsi que des autres travaux de la Société.

*Art. 22.* — Le Comité des fonds devra se faire remettre, dans le cours du mois qui précédera la séance où il doit faire son rapport, tous les renseignements qui lui seront nécessaires.

*Art. 23.* — Les dépenses seront acquittées par le trésorier sur un mandat du président du Comité des fonds, accompagné des pièces de dépense dûment visées par lui ; ces mandats rappellent les délibérations du Conseil par lesquelles les dépenses ont été autorisées.

Le trésorier n'acquitte aucune dépense, si elle n'a été préalablement autorisée par le Conseil et ordonnancée par le Comité des fonds.

*Art. 24.* — Le Comité des fonds et le trésorier s'assemblent une fois par mois.

*Art. 25.* — Tous les six mois, en septembre et en mars, le Comité des fonds fait, d'office, connaître la situation réelle de la caisse en indiquant les sommes qui s'y trouvent et celles dont elle est grevée.

Le même Comité présentera au Conseil, dans les premiers mois de l'année, l'inventaire des exemplaires des ouvrages imprimés existant dans le fonds de la Société.

*Art. 26.* — A la fin de l'année, le trésorier présente son compte au Comité des fonds, qui, après l'avoir vérifié, le soumet à l'assemblée générale pour être arrêté et approuvé par elle.

La délibération de l'assemblée générale sert de décharge au trésorier.

## DÉCRET

reconnaissant

LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
comme Etablissement d'utilité publique

---

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
Liberté, Egalité, Fraternité

Au nom du Peuple Français

Le Président de la République,  
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction Publique et des Cultes,  
Le Conseil d'Etat entendu,  
Décrète :

### *Article premier*

La SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, établie à Paris, est reconnue  
comme ETABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE.

Son règlement est approuvé tel qu'il est et demeure ci-annexé. Il  
ne pourra y être apporté de modifications qu'en vertu d'une nouvelle  
autorisation donnée dans la même forme.

### *Article II*

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes est chargé de  
l'exécution du présent décret qui sera inséré au Bulletin des lois.

Fait à l'Elysée-National, le 31 juillet 1851  
signé : L.N. BONAPARTE

*Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes*  
signé : De CROUSEILHES

# LISTE DES MEMBRES

## DE

### LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

*MM. les Membres de la Société sont priés de vouloir bien faire connaître leurs changements d'adresse ainsi que leurs nominations ou promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur à M. A. Vernet, Trésorier de la Société, 2, rue Georges-de-Porto-Riche, Paris (XIV<sup>e</sup>).*

*Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des sociétaires qui ont racheté leur cotisation annuelle.*

ADAM-EVEN (Paul), [3219], avoué, rue de Condé, n° 29 (VI<sup>e</sup>).

ADER (Etienne), [3374], \*, commissaire priseur, rue Favart, n° 12 (II<sup>e</sup>).

ALBON (marquis Antoine d'), [2562], château d'Avauges, par Saint-Romain-de-Popey (Rhône) et à Lyon (III<sup>e</sup>), cours Lafayette, n° 168.

ALLEMÉS (Jean), [2933], notaire, à Dunkerque (Nord), rue David d'Angers, n° 27.

ANTOINE (Michel), [3243], conservateur aux Archives nationales, avenue de La Bourdonnais, n° 91 (VII<sup>e</sup>).

ARBONNEAU (général Charles d'), [3327], rue de Buenos-Ayres, n° 4 (VII<sup>e</sup>).

ARLÈS-DUFOUR (Jacques) [Jacques ARNNA], [3344], \*, place du Docteur-Paul-Michaux, n° 14 (XVI<sup>e</sup>).

AUBLANT (D<sup>r</sup> Louis), [3314], C. \*, secrétaire général de l'Institut Pasteur, membre de l'Académie de médecine, rue du Docteur-Roux, n° 25 (XV<sup>e</sup>).

AUBRY (Paul), [3256], \*, secrétaire général de la Fédération des Mutualistes français, à Nancy, boulevard Albert-I<sup>er</sup>, n° 4.

AVEZOU (Robert), [2727], \*, ancien membre de l'École des hautes études hispaniques, directeur des services d'archives de l'Isère, à Grenoble, boulevard des Adieux.

AVOUT (vicomte Jacques d'), [3092], O. \*, rue de Florence, n° 7 (VIII<sup>e</sup>).

BAILHACHE (Georges), [2719], \*, conservateur aux Archives nationales, à Gennevilliers (Seine), place de la Mairie, n° 1.

\*BARBEY-ADOR (Frédéric), [2401], \*, archiviste-paléographe, ancien ministre de la Confédération suisse en Belgique, à Chambésy, près Genève (Suisse).

1. La SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE a été fondée le 21 décembre 1833 et reconnue d'utilité publique par décret du 31 juillet 1851.

Le Siège social de la Société est à Paris, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 ; le compte de chèques-postaux de la Société est : PARIS 739-73. Ses publications sont en dépôt à la librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, Paris (VII<sup>e</sup>).

La présente liste a été arrêtée au 31 mai 1962.

- BATAILLON (François), [3263], à Versailles (Seine-et-Oise), rue des Bourdonnais, n° 28.
- BATAILLON (R. P. Louis-Jacques), [3353], O.P., Le Saulchoir, Etiolles, par Soisy-le-Sec (S.-et-O.).
- \*BAUTIER (Robert-Henri), [3117], archiviste-paléographe, ancien membre de l'École française de Rome, professeur à l'École nationale des chartes, rue de Turenne, n° 35 (III<sup>e</sup>).
- BEAUMAINE (Frantz), [3168], avocat à la cour d'Appel, rue des Vignes, n° 34 (XVI<sup>e</sup>).
- BEAUVILLÉ (colonel Ch. DE), [3089], C. ✱, rue de Condé, n° 12 (VI<sup>e</sup>).
- BENOÎT-GUYOD (Georges), [2967], O. ✱, chef d'escadron de la garde mobile à la retraite, rue de Grenelle, n° 18 (VII<sup>e</sup>).
- BERGIER (Jean-François), [3413], archiviste-paléographe, à Genève (Suisse), avenue Peschier, n° 18.
- BEURDELEY (Michel), [3373], expert, rue de l'Elysée, n° 4 (VIII<sup>e</sup>).
- BILLY (comte Robert DE), [3095] C. ✱, rue de l'Université, n° 51 (VII<sup>e</sup>).
- BIRAGHI DE BIRAGUE (comte R.), [3262], à Lons-Pau (Basses-Pyrénées), villa Nahitanasoa, avenue du Tonkin, n° 114.
- BLACAS (comte Louis DE), [3050], à Rigny-Ussé (Indre-et-Loire).
- BOCKSRUTH (dom Michel), [2953], à Louvain (Belgique), boulevard de Tirlemont, n° 134.
- \*BOISLISLE (Jean DE), [2463], membre de la Société des Bibliophiles français, archiviste du Musée Condé, à Chantilly (Oise).
- \*BONNEVAL (M<sup>me</sup> la vicomtesse DE), [2672], à ISSOUDUN (Indre), place de la Chaume, n° 45.
- BONY DE LAVERGNE (marquis Jean DE), [3313], château de Lavergne, Saint-Priest-Ligoure (Haute-Vienne).
- BOSSUAT (André), [3028], ✱, directeur de recherche au C.N.R.S., rue Pierre-Nicole, n° 7 (V<sup>e</sup>).
- BOSSUAT (Robert), [2991], O. ✱, professeur honoraire à l'École nationale des chartes, membre de l'Institut, rue d'Amsterdam, n° 85 (VIII<sup>e</sup>).
- BOURDON (Robert) [3412], libraire, rue de Rennes, n° 75 (VI<sup>e</sup>).
- \*BOUSQUET (Henri), [2583], à Rodez (Aveyron), boulevard du Guisard, n° 6.
- BOUSSARD (Jacques), [3273], maître de conférences à la Faculté des lettres et sciences humaines de Poitiers, boulevard Beaumarchais n° 103 (III<sup>e</sup>).
- BOUTEILLER (Paul), [3098], administrateur civil, rue de la Pompe, n° 119 (XVI<sup>e</sup>).
- BRAIBANT (Charles), [3231], G.O. ✱, directeur général honoraire des Archives de France, rue Louis-Boilly, n° 7 (XVI<sup>e</sup>).
- BRAUDEL (Fernand), [3330], ✱, professeur au Collège de France, rue Monticelli, n° 11 (XIV<sup>e</sup>).
- BRÉBAN (Jean), [3337], fonctionnaire à la Commission de la Communauté économique européenne, Direction générale de la concurrence, à Bruxelles (Belgique), avenue de Broqueville, n° 12.
- BROGLIE (M<sup>me</sup> la princesse Amédée DE), [3037], avenue Foch, n° 41 (XVI<sup>e</sup>).
- BROGLIE (prince Raoul DE), [3404], conservateur du Musée Condé, château de Chantilly (Oise).
- BROOKS (F.-W.), [2894], professeur à University College, à Hull (Angleterre).
- \*BRUNEL (Clovis), [2911], O. ✱, directeur honoraire de l'École nationale des chartes, membre de l'Institut, président honoraire de la section de philologie et d'histoire du Comité des travaux historiques, rue Cassette, n° 11 (VI<sup>e</sup>).

- BUCAILLE (Victor), [3261], C. ✱, rue Cassette, n° 20 (vi°).
- CAILLET (Pierre), [3087], ✱, conservateur en chef aux Archives nationales, rue Claude-Bernard, n° 64 (v°).
- CAIX DE SAINT-AYMOUR (M<sup>me</sup> la comtesse DE), [3103], avenue de Tourville, n° 15 (vii°).
- \*CAROLUS-BARRÉ (Louis), [3010], archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de recherche au C.N.R.S., rue Saint-Guil-laume, n° 14 (vii°).
- \*CASTÉJA (comte Stanislas DE), [2494], rue Anatole-de-la-Forge, n° 6 (xvii°).
- CASTRIES (duc DE), [3361], avenue Montaigne, n° 45 (xvi°).
- CATTAND (Georges), [2733], C. ✱, docteur en droit, ambassadeur de France aux Philippines, à Manille et à Thoiry (Ain).
- CAZELLES (Raymond), [3217], conservateur de la Bibliothèque de la Cour de cassation, quai de l'Horloge, n° 5 (1<sup>er</sup>).
- \*CÉLIER (comte Léonce), [2582], O. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, inspecteur général honoraire des archives, au Chesnay (Seine-et-Oise), rue Saint-Joseph, n° 44.
- CÉLIER (M<sup>lle</sup> Lucie), [3343], boulevard des Invalides, n° 47 bis (vii°).
- CHABANNES (comte Christian DE), [3355], rue Bayard, n° 11 (viii°).
- CHAMSON (André), [3381], C. ✱, de l'Académie française, directeur général des Archives de France, rue des Francs-Bourgeois, n° 60 (iii°).
- CHARMASSE (Christian DE), [3333], C. ✱, ministre plénipotentiaire, à Neuilly-sur-Seine (Seine), rue Pierre-Cherest, n° 3.
- CHAULIN (baron J.), [2976], rue des Feuillantines, n° 25 (v°), et à la Tour-de-Fer, par Saint-Geoirs-en-Faucigny (Haute-Savoie).
- CHAUNU (Pierre), [3383], maître de conférence à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Caen, à Caen (Calvados), rue des Cordeliers, n° 12.
- CHAURAND (baron), [3402], à Lyon (Rhône), quai Claude-Bernard, n° 22.
- CHAZELAS (Jean), [3401], secrétaire-archiviste de l'Académie des sciences morales et politiques, rue Brune, n° 11 (xvi°).
- CHEVALIER (Pierre), [3357], professeur au Lycée de Troyes, à Troyes (Aube), allée Weber, n° 20.
- CLAVREUIL (Raymond), [3408], libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 37 (vi°).
- CLÉMENCET (M<sup>me</sup>, née Suzanne VITTE), [3016], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur aux Archives nationales, rue Claude-Bernard, n° 64 (v°).
- CONTAMINE (Henry), [3390], ✱, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Rennes, rue Duroc, n° 11 (vii°).
- CORBIÈRE (Jacques DE), [3407], ingénieur au Crédit Lyonnais, rue d'Aguesseau, n° 7 (viii°).
- CORDOLIANI (Alfred), [3127], archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, rue de la Croix-Nivert, n° 204 bis (xv°).
- CORNEILLAN (comte Jacques DE), [3276], château de Saint-Martin-des-Lais, par Garnat-sur-Engièvre (Allier).
- COSSÉ-BRISAC (général comte Charles DE), [3397], O. ✱, chef du service histo-rique de l'Armée, château du Fayel, par Canly (Oise) et rue Oudinot, n° 20 (vii°).
- COSTA DE BEAUREGARD (M<sup>me</sup> la comtesse Carl), [2711], rue Barbet-de-Jouy, n° 9 (vii°).

- \*COURCEL (Valentin CHODRON DE), [2618], archiviste-paléographe, avenue Frédéric-Le-Play, n° 4 (vii°).
- COURT (Raymond) [3398], chef de service au Crédit Lyonnais, rue Stendhal, n° 1 (xx°).
- COURTEAULT (M<sup>me</sup> Henri), [2993], à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), villa Mirentchu, rue du 17 Pluviose, n° 14.
- COUSTOU (M<sup>lle</sup> Claude), [3418], avenue de Châtillon, n° 72 (xiv°).
- COVILLE (M<sup>me</sup> Alfred), [3084], avenue Rapp, n° 25 (vii°).
- CRAUK (Léon), [3354], inspecteur de la Sûreté nationale, à Cambrai (Nord), route de Paris, n° 98 *bis*.
- CROY (M<sup>me</sup> la vicomtesse Joseph DE), [2730], archiviste-paléographe, boulevard Haussmann, n° 172 (viii°) et au château de Monteaux (Loir-et-Cher).
- DAUVERGNE (Robert), [3166], professeur agrégé, rue Lagrange, n° 19 (v°).
- DAVID-WEIL (M<sup>me</sup> D.), [3318], O. ✱, à Neuilly-sur-Seine, rue de Chézy, n° 14.
- DEBIBOUR (Elie), [3114], O. ✱, inspecteur général honoraire des services de protection historique et esthétique de la ville de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Pierre-Nicole, n° 25 (v°).
- DÉCHELETTE (Paul), [3182], à Roanne (Loire), rue de Charlieu, n° 61.
- DEGRANGE (Victor), [3235], directeur de cabinet d'autographes, rue Pergolèse, n° 10 (xvi°).
- DELATOUCHE (Raymond), [3964], archiviste-paléographe, à Soulgé-le-Bruant (Mayenne).
- DELCER DE PUYMÈGE (comte Maurice), [3220], rue Caumartin, n° 12 (ix°).
- DEMARS (René), [3392], juge au Tribunal de grande instance de Pontoise, Neuilly-sur-Seine, avenue de Neuilly, n° 20 *bis*.
- DEMAUX (Jean-Edgard) [3399], ingénieur en chef honoraire de la S.N.C.F., avenue Franklin-D.-Roosevelt, n° 59 (viii°).
- DEPECKER (abbé Louis), [2757], professeur d'histoire, à Aire-sur-Adour (Landes), rue Félix-Despagnet, n° 13.
- DEROY (Henri), [3267], G. O. ✱, administrateur du Crédit foncier de France, avenue Foch, n° 56 (xvi°).
- \*DESCHAMPS (Paul), [2704], C. ✱, directeur honoraire du Musée des monuments français, membre de l'Institut, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Vaneau, n° 37 (vii°).
- DESFEUILLES (Paul), [3178], ✱, attaché de recherche au C.N.R.S., avenue Lamarck, n° 4 (xviii°), et à Mirefleurs, par Les Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme).
- DESGUINE (André), [3312], ✱, bibliothécaire de l'Ecole spéciale des Travaux Publics, à Cachan (Seine), avenue du Président-Wilson, n° 28.
- DEURBERGUE (Maria-Consolata), [3389], avenue Charles Floquet, n° 10 (vii°).
- \*DILLAY (M<sup>lle</sup> Madeleine), [2874], ✱, conservateur honoraire aux Archives nationales, rue Daubenton, n° 7 (v°).
- DROZ (M<sup>lle</sup> Eugénie), [3079], libraire-éditeur à Genève (Suisse), rue Verdaine, n° 8.
- DUBOSQ (Guy), [3180], O. ✱, inspecteur général des Archives, rue Barthélemy, n° 10 (xv°).
- DU BOYS (Edouard), [3272], notaire, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 116 (viii°).
- DUFOUR (Alain), [3391], archiviste-paléographe, à Bellerive, Genève (Suisse).
- DUHAMEL (Jean), [3372], rue Margueritte, n° 8 *bis* (xvii°).
- DUJARRIC DE LA RIVIÈRE (René), [3238], C. ✱, membre de l'Académie des sciences

- et de l'Académie de médecine, sous-directeur honoraire de l'Institut Pasteur, à Boulogne-Billancourt (Seine), avenue Victor-Hugo, n° 18 *bis*.
- DUMESNIL (Pierre), [2637], à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), rue Diderot, n° 21.
- DUPARC (Pierre), [3215], \*, conservateur-adjoint aux archives du ministère des Affaires étrangères, avenue Emile-Acollas, n° 2 (vii°).
- \*DU PLESSIS DE GRENÉDAN (vicomte Pierre), [3158], rue de Vaugirard, n° 104 (vi°).
- DUPRONT (Alphonse), [3387], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, à Orsay (Seine-et-Oise), La Résidence.
- ESCOUBE (Pierre), [3184], conseiller référendaire à la Cour des Comptes, rue de Grenelle, n° 90 (vii°).
- ESMONIN (Ed.), [2612], O. \*, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Grenoble, à Grenoble (Isère), boulevard Gambetta, n° 19.
- ESTÈVE (Jean Mary), [3419], administrateur de sociétés, rue Saint-Lazare, n° 11 (ix°).
- EUDE (Michel), [3417], professeur agrégé d'histoire, rue Sarrette, n° 46 (xiv°).
- \*EYGUN (François), [2811], \*, bibliothécaire de la ville et chargé de cours à la Faculté des lettres et des sciences humaines, à Poitiers (Vienne), rue Théophraste-Renaudot, n° 12.
- EYROLLES (Marc), [3311], \*, directeur de l'Ecole spéciale des Travaux Publics, boulevard Saint-Germain, n° 57 (v°).
- \*FALLY (comte DE), [3085], bibliothécaire de l'Association française des chevaliers de l'Ordre souverain de Malte, avenue Victor-Hugo, n° 57 (xvi°).
- FAULQUIER-JARVIS (M<sup>me</sup> Bernard), [3055], avenue Victor-Hugo, n° 97 (xvi°), et au château de Montjoux, par Moulins-Engilbert (Nièvre).
- \*FAWTIER (Robert), [3025], O. \*, professeur honoraire à la Sorbonne, membre de l'Institut, boulevard Raspail, n° 270 (xiv°).
- FAYNOT (Emile), [3260], industriel, à Thilay (Ardennes).
- FELICE (Philippe DE), [3070], \*, pasteur de l'Eglise réformée, conservateur de la Bibliothèque du Protestantisme français, rue des Saints-Pères, n° 54 (vii°).
- FELS (Etienne), [2778], \*, archiviste-paléographe, cours Albert-I<sup>er</sup>, n° 30 (viii°) et à Hielle, par Vecoux (Vosges).
- FESSARD (Georges), [3094], à Courville-sur-Eure (Eure-et-Loir), place de l'Hôtel-de-Ville, n° 3.
- FLEURY (vicomte Jacques), [2831], \*, avenue Emile-Deschanel, n° 2 (vii°).
- FLEURY (Michel), [3234], directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue de l'Université, n° 8 (vii°).
- FONLUPT (Pierre), [3403], ingénieur en chef à la S.N.C.F., rue Pierre Haret, n° 6 (ix°).
- FOSSIER (Robert), [3368], agrégé d'histoire, à Meudon (Seine-et-Oise), rue Le Corbeiller, n° 5.
- FRANÇOIS (Jacques), [3125], professeur agrégé au Lycée Henri-Poincaré de Nancy, à Villers-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle), rue Saint-Fiacre, n° 5.
- FRANÇOIS (Michel), [3001], \*, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur honoraire aux Archives nationales, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, professeur à l'Ecole nationale des chartes, boulevard Raspail, n° 270 (xiv°).
- FRÉMY (comte Elphège), [2472], \*, archiviste-paléographe, rue Casimir-Périer n° 11 *bis* (vii°).

- GABRIEL (Astrik L.), [3363], \*, directeur du Mediaeval Institute de l'Université de Notre Dame, Notre Dame, Indiana (U.S.A.).
- GAL (Henri), [3206], substitut du procureur général près la Cour d'Appel, à Nîmes (Gard), rue Gaston-Mariéjol, n° 2 bis.
- GALENC (Fernand), [3015], à Montpellier (Hérault), rue Bonnier-d'Alco, n° 8.
- GAMBIER (Pierre), [3358], à Précy-sur-Oise (Oise), Villa Jeanne-Hachette, Grande-Rue, n° 10.
- GANAY (Marquis Hubert DE), [3031], rue Saint-Dominique, n° 59 (vii<sup>e</sup>).
- GANSHOF (François-L.), [3211], professeur honoraire à l'Université de Gand, correspondant de l'Institut, à Bruxelles, rue Jacques-Jordaens, n° 12.
- GARNIER (Henri), [3377], \*, membre de la Société des ingénieurs civils, rue du Square Carpeaux, n° 10 (xviii<sup>e</sup>).
- GAXOTTE (Pierre), [3283], de l'Académie française, rue Froidevaux, n° 23 (xiv<sup>e</sup>).
- GÉBELIN (François), [3032], bibliothécaire honoraire de la Cour de cassation et de la ville de Bordeaux, avenue Denfert-Rochereau, n° 83 (xiv<sup>e</sup>).
- \*GIARD (Edouard), [2957], O. \*, archiviste-paléographe, commissaire-priseur, rue Balny-d'Avricourt, n° 3 (xvii<sup>e</sup>).
- GILLE (Bertrand), [3088], maître de conférences à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Clermont-Ferrand, rue de Babylone, n° 68 (vii<sup>e</sup>).
- GIRARD DE COEHORN (abbé Jean DE), [2994], curé doyen de Saint-André-de-Valborgne (Gard).
- GIRAUD (D<sup>r</sup> Georges), à Genillé (Indre-et-Loire).
- GIROD DE L'AIN (Gabriel), [3275], à Neuilly-sur-Seine (Seine), boulevard Maurice-Barrès, n° 124.
- GLÉNISSON (Jean), [3230], sous-directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, aux Lilas (Seine), rue Henri-Barbusse, n° 84.
- GOUBERT (Pierre), [3393], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Rennes, à Rennes (Ille-et-Vilaine), avenue Janvier, n° 24.
- GOURON (Marcel), [3414], \*, directeur des services d'archives de l'Hérault, à Montpellier (Hérault), rue Proudhon, n° 40.
- GRAMONT (duc DE), [3136], O. \*, membre de l'Académie des Sciences, avenue Georges-Mandel, n° 42 bis (xvi<sup>e</sup>).
- GRANDMOTTET (M<sup>lle</sup> Odile), [3369], archiviste-paléographe, boulevard Garibaldi, n° 72 (xv<sup>e</sup>).
- GRAS (Pierre), [3097], \*, archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque et des Archives de la ville de Dijon, à Dijon (Côte-d'Or), rue Vauban, n° 10.
- GUENÉE (Bernard), [3384], chargé de cours à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Strasbourg, à Strasbourg (Bas-Rhin), rue Jacques-Peirates, n° 6.
- GUIBERT (Albert-Jean), [3410], boulevard Exelmans, n° 12 (xvi<sup>e</sup>).
- \*HALLÉ (M<sup>me</sup> Daniel, née VALOIS), [2592], rue de l'Abbaye, n° 13 (vi<sup>e</sup>).
- HARCOURT (comte Robert D'), [3282], O. \*, de l'Académie française, avenue de Saxe, n° 52 (xv<sup>e</sup>).
- HAUTECEUR (Louis), [3264], C. \*, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, quai Conti, n° 25 (vi<sup>e</sup>).
- HAUTECEUR (M<sup>me</sup> Louis, née Marguerite MILLIEZ), [3062], même adresse.
- \*HENRY (Patrice), [2919], \*, archiviste-paléographe, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, avenue Marceau, n° 4 (viii<sup>e</sup>).
- \*HERLAUT (général), [2792], C. \*, rue Jacques-Bingen, n° 7 (xvii<sup>e</sup>).
- HOTTINGUER (baron Rodolphe), [3148], \*, rue de Provence, n° 38 (ix<sup>e</sup>).

- JALLU (M<sup>me</sup> Olivier), [3091], à Monte-Carlo (principauté de Monaco), Hôtel de Paris.
- JARDILLIER (Armand), [3075], rue Gustave-Courbet, n° 14 (xvi<sup>e</sup>).
- JEGADEN (Raymond), [3071], rue Froidevaux, n° 23 (xiv<sup>e</sup>).
- \*JOUON DES LONGRAIS (Frédéric), [2619], O. ✱, professeur à l'Ecole nationale des chartes, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, à Versailles (Seine-et-Oise), boulevard du Roi, n° 24 *bis*.
- \*JURGENS (M<sup>me</sup> Madeleine), [3155], conservateur aux Archives nationales, à Créteil, avenue de la République, n° 7 *ter*.
- \*LABATTE-MÜLLER (Ch.), [2876], rue de Bagnolet, n° 78 (xx<sup>e</sup>).
- LABROUSSE (E.), [3187], O. ✱, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Claude-Bernard, n° 62 (v<sup>e</sup>).
- \*LACARELLE (comte DURIEU DE), [2699], au château de Lagrillière, par Châtel-de-Neuvre (Allier).
- LA COSTE-MESSELIÈRE (René FROTIER comte DE), [3378], conservateur aux Archives nationales, rue de la Planche, n° 1 (vii<sup>e</sup>).
- \*LAFOND (Jacques), [2866], conservateur aux Archives de la Seine-Maritime, à Rouen.
- LA FORCE (duc DE), [3416], château de Saint-Aubin, par Fresnay-sur-Sarthe (Sarthe).
- \*LAGUICHE (M<sup>me</sup> la comtesse DE), [2858], rue de la Ville-l'Evêque, n° 18 (viii<sup>e</sup>).
- LA MONNERAYE (Jean DE), [3415], ✱, conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, à Versailles (Seine-et-Oise), rue Mademoiselle, n° 19.
- LAMPUGNANI (Constant DE), [3409], sous-inspecteur principal à la Direction du personnel du Crédit Lyonnais, rue Perdonnet, n° 22 (x<sup>e</sup>).
- LANHERS (M<sup>lle</sup> Yvonne), [3157], ✱, conservateur aux Archives nationales, rue Saint-Dominique, n° 141 (vii<sup>e</sup>).
- LAROCHE (Carlo), [3207], ✱, conservateur en chef de la section Outre-Mer des Archives nationales, rue du Général-Largeau, n° 1 (xvi<sup>e</sup>).
- LA ROCHEFOUCAULD (M<sup>me</sup> la duchesse DE), [3145], place des Etats-Unis, n° 8 (xvi<sup>e</sup>).
- LASTEYRIE (comte Bernard DE), [2982], rue de Grenelle, n° 142 *bis* (vii<sup>e</sup>).
- LAURENT (Patrice), [3278], directeur de la librairie Klincksieck, rue de Lille, n° 11 (vii<sup>e</sup>).
- \*LECLERC (Albert), [3126], O. ✱, membre de l'Académie d'architecture, boulevard de Courcelles, n° 8 *bis* (xvii<sup>e</sup>).
- LECOY (Félix), [3394], ✱, professeur au Collège de France, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue de Tournon, n° 2 (vi<sup>e</sup>).
- \*LEFÉBURE (M<sup>me</sup> Paul), [3047], à Limay (Seine-et-Oise), les Célestins.
- LEHOUX (M<sup>lle</sup> Françoise), [3269], archiviste-paléographe, chargée de recherche au C.N.R.S., rue Vaneau, n° 54 (vii<sup>e</sup>).
- LEJOINDRE (Lucien), [3281], président honoraire de la Compagnie des Avoués près la Cour d'Appel de Paris, rue de la Bienfaisance, n° 20 (viii<sup>e</sup>).
- LEMAIRE (M<sup>me</sup> Solange), [3239], chargée de mission aux Musées nationaux, rue d'Assas, n° 118 (vi<sup>e</sup>).
- LEMOISNE (Paul-André), [2567], O. ✱, conservateur honoraire du département des estampes à la Bibliothèque nationale, membre de l'Institut, à Neuilly-sur-Seine, villa Madrid, n° 7,

- LE MONNIER (Firmin), [3257], directeur de comptabilité, à Joinville-le-Pont (Seine), rue Emile Moutier, n° 1 *bis*.
- LEPAGE (M<sup>me</sup> Marguerite), [3346], institutrice, à Poissy (Seine-et-Oise), rue Charles-Maréchal, n° 39.
- LE POLLÈS (Yves), [3411], ingénieur, rue Jules-Claretie n° 16 (xvi°).
- LESOURD (Paul), [3051], archiviste-paléographe, professeur à l'Institut catholique de Paris, avenue Bosquet, n° 16 *ter* (vii°).
- LÉVIS MIREPOIX (duc DE), [2584], O. ✱, de l'Académie française, rue de Berri, n° 30 (viii°) et au château de Lérans (Ariège).
- LÉVY-KLOTZ (Dr Jacques), [3385], rue Albert-Samain, n° 6 (xvii°).
- LIBOIS (Pierre), [2926], ✱, ingénieur, à Bourg-en-Bresse (Ain), rue Lalande, n° 12.
- LIEBMAN (Charles), [3279], élève diplômé de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, 220 East 73<sup>rd</sup> Street, New York, 21.
- LIEDEKERKE-BEAUFORT (comte Hadelin DE), [3271], avenue Victor-Hugo, n° 87 (xvi°).
- LONCLE (Maurice), [3232], avocat à la Cour, boulevard de Courcelles, n° 72 (xvi°).
- LUC (Pierre), [2986], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, quai aux Fleurs, n° 1 (iv°).
- LUCAS (Charles), [3336], libraire, à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), rue Armengaud, n° 10.
- LUPPÉ (marquis Albert DE), [3124], avenue d'Eylau, n° 19 (xvi°).
- MAHIEU (Bernard), [3142], conservateur aux Archives nationales, rue Dante, n° 8 (v°).
- \*MAILLÉ (M<sup>me</sup> la marquise DE), [3198], rue du Colonel-Combes, n° 6 (vii°).
- MANCERON (Paul), [2899], ✱, administrateur en chef honoraire de l'inscription maritime, Le Pay-Richereau, Saint-Colombin (Loire-Atlantique).
- MANDROU (Robert), [3421], directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Méchain n° 7 (xiv°).
- MARCHAND (Jean), [2890], ✱, archiviste-paléographe, bibliothécaire honoraire à l'Assemblée nationale, correspondant de l'Institut, rue Lincoln, n° 3 (viii°).
- MARICHAL (Robert), [3000], ✱, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Chanoinesse, n° 14 (iv°).
- MARLAND (Paul), [3321], président de chambre honoraire à la Cour d'appel, rue Théodore-de-Banville, n° 5 (xvii°).
- MARNOT (René), [3255], O. ✱, à Saumur (Maine-et-Loire), rue du Maréchal-Leclerc n° 40.
- \*MAROT (Pierre), [2869], O. ✱, directeur de l'Ecole nationale des chartes, membre de l'Institut, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Cassette, n° 32 (vi°).
- MARQUANT (Robert), [3405], ✱, conservateur aux Archives nationales, à Fontenay-le-Fleury (Seine-et-Oise), rue Mansart, n° 16.
- MARTIN (Marcel), [3216], secrétaire du Comité de la « Sabretache », à Neuilly-sur-Seine, avenue de Neuilly, n° 44.
- \*MARTIN-CHABOT (Eugène), [2586], O. ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome, conservateur honoraire aux Archives nationales, rue de Lille, n° 37 (vii°).
- MARTIN-DEMÉZIL (Jean), [3011], ✱, directeur des services d'archives de Loir-et-Cher, à Blois, rue du Haut-Bourg, n° 3.
- MATHIEU (Reni), [3227], conservateur aux Archives nationales, rue Monge, n° 41 (v°).

- MAUGRAS (Roger), [3138], O. ✱, ministre plénipotentiaire, rue de la Faisanderie, n° 3 (xvi<sup>e</sup>).
- MAY (Antoine), [3376], préposé aux Archives d'Etat du Luxembourg, à Luxembourg, rue de Longwy, n° 181.
- \*MELVILLE (M<sup>lle</sup> Marion), [2975], rue Bonaparte, n° 13 (vi<sup>e</sup>).
- METMAN (Yves), [3208], ✱, conservateur aux Archives nationales, rue Margueritte, n° 11 (xvii<sup>e</sup>).
- \*METMAN (M<sup>me</sup> Yves, née Josette CLÉRET), [3061], archiviste-paléographe, même adresse.
- MEUGNOT (Georges), [3149], à Lons-le-Saunier (Jura), rue Jean-Jaurès, n° 11.
- MEURGEY DE TUPIGNY (baron Jacques), [2708], C. ✱, conservateur en chef honoraire aux Archives nationales, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue de Courcelles, n° 113 (xvii<sup>e</sup>).
- \*MEUVRET (M<sup>me</sup> Jean, née Colette RENIÉ), [2944], ✱, bibliothécaire de l'Ecole des langues orientales vivantes, quai de l'Horloge, n° 39 (i<sup>er</sup>).
- MICHAUD (Maurice), [3380], commissaire-priseur, rue de Longchamp, n° 21 (xvi<sup>e</sup>).
- \*MICHEL (Victor), [3080], éditeur, rue Duguay-Trouin, n° 3 (vi<sup>e</sup>).
- MICHEL-DANSAC (René), [3019], secrétaire-rédacteur à l'Institut de France, rue de Verneuil, n° 24 (vii<sup>e</sup>).
- MICHEL DE PIERREDON (comte Yves), [3169], à Gençay (Vienne), château de la Roche et rue Franklin, n° 21 (xvi<sup>e</sup>).
- MIROT (Albert), [2888], ✱, conservateur en chef aux Archives nationales, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue du Cardinal-Mercier, n° 1 (ix<sup>e</sup>).
- MOLLAT (Michel), [3226], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Paris, rue Bausset, n° 1 (xv<sup>e</sup>).
- MOLLIÈRE (Gabriel), [3365], à Lyon (v<sup>e</sup>) (Rhône), rue du Fort-Saint-Irénée, n° 12.
- MONACO (S. A. S. M<sup>me</sup> la princesse DE), château de Marchais, à Marchais (Aisne).
- MONFRIN (Jacques), [3249], ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Ecole nationale des chartes, boulevard St-Michel, n° 29 (v<sup>e</sup>).
- MONICAT (Jacques), [3027], O. ✱, conservateur en chef aux Archives nationales, rue Jacob, n° 30 (vi<sup>e</sup>).
- MONTALEMBERT (comte Emmanuel DE), [3370], rue Dupont-des-Loges, n° 12 (vii<sup>e</sup>).
- \*MONTESQUIOU-FEZENSAC (comte Blaise DE), [2843], membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, avenue Frédéric-Le-Play, n° 10 (vii<sup>e</sup>).
- MONTET (François-Charles), [3174], agent supérieur à la Préfecture de la Seine, rue Degas, n° 8 (xvi<sup>e</sup>).
- MONTIER (Jean), [3388], à Rouen (Seine-Maritime), rue du Huit-Mai 1945, n° 31.
- MOUSNIER (Roland), [3189], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, boulevard Jourdan, n° 95 (xiv<sup>e</sup>).
- \*MUNN (James BUELL), [2863], à Cambridge, Massachusetts (U.S.A.), Garden street, n° 58.
- NEF (John), [3342], ✱, professeur à l'Université de Chicago, à Chicago 37, 1126 E, 59<sup>th</sup> street, Illinois (U. S. A.).
- NEUVILLE (Jacques COQUEBERT DE), [3244], ✱, conseiller référendaire à la Cour des comptes, avenue de La Bourdonnais, n° 5 (vii<sup>e</sup>).
- \*NICOLAS (M<sup>me</sup> Guy), [3159], quai Louis-Blériot, n° 17 (xvi<sup>e</sup>).
- NOEL (Léon), [3116], G. O. ✱, ambassadeur de France, président du Conseil constitutionnel, membre de l'Institut, rue Saint-Dominique, n° 41 (vii<sup>e</sup>).

- OZANAM (Didier), [3350], sous-directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, rue Denis Poisson, n° 7 (xvii<sup>e</sup>).
- PANGE (comtesse Jean DE), [3367], \*, rue de Varenne, n° 55 (vii<sup>e</sup>).
- PARKER et fils, [2635], libraires, à Oxford (Angleterre), Broad street, n° 27.
- PERIER DE FÉRAL (Guy), [3102], O. \*, préfet, conseiller d'Etat, rue de l'Université, n° 76 (vii<sup>e</sup>).
- PERMEZEL (Jacques), [2870], à Lyon (Rhône), quai Tilsitt, n° 8.
- PERNOUD (Régine), [3237], \*, conservateur aux Archives nationales, rue de Tournon, n° 4 (vi<sup>e</sup>).
- PERRAT (Charles), [2770], \*, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Ecole nationale des chartes, membre résident de la Société nationale des Antiquaires de France, boulevard Raspail, n° 13 (vi<sup>e</sup>).
- PERROY (Edouard), [3196], \*, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, rue Monticelli, n° 5 (xiv<sup>e</sup>).
- PIERREFEU (le R. P. Guillaume DEYDIER DE), [2873], à Lyon (ii<sup>e</sup>) (Rhône), rue Sala, n° 20.
- POGNON (Edmond), [3058], \*, conservateur à la Bibliothèque nationale, boulevard Malesherbes, n° 131 (xvii<sup>e</sup>).
- POUTHAS (Charles-H.), [2715], \*, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, à Cherbourg (Manche), rue Montebello, n° 36.
- POZZI (Jean), [3212], O. \*, ministre plénipotentiaire, avenue Montaigne, n° 51 (viii<sup>e</sup>).
- PUSY LA FAYETTE (comte René DE), [3406], à Vollore-Ville (Puy-de-Dôme), château de Vollore.
- REINHARD (Marcel), [3420], \*, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, rue du Four n° 28 (vi<sup>e</sup>).
- RENAUDIN (Louis), [3294], C. \*, président directeur général du Crédit foncier d'Algérie et de Tunisie, rue Cambon, n° 43 (i<sup>er</sup>).
- RENAULT (André), [3274], expert-comptable, à Amiens (Somme), rue Dhavernas, n° 25.
- RENOUARD (Yves), [3351], \*, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, à Boissy-Saint-Léger (Seine-et-Oise), rue de Paris, n° 38 *ter*.
- RENOUT (Léon), [3204], à Neuilly-sur-Seine, rue Montrosier, n° 5.
- RENOUVIN (Pierre), [3191], G. O. \*, doyen honoraire de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, n° 2 (v<sup>e</sup>).
- RIBIER (Jean DE), [3128], O. \*, conservateur honoraire des archives du ministère des Affaires étrangères, avenue Rodin, n° 2 (xvi<sup>e</sup>).
- \*RICHE (Georges), [2560], avenue de La Bourdonnais, n° 18 (vii<sup>e</sup>).
- RICHER (Lucien), [3222], à Asnières (Seine), avenue Henri-Barbusse, n° 134.
- RICOMMARD (Julien), [3199], \*, inspecteur général de l'Instruction publique, à Sceaux (Seine), avenue de Fontenelle, n° 7.
- RIVET-THOMÉ (M<sup>me</sup> Guy), [3359], à Nantes (Loire-Atlantique), avenue de Lauenay, n° 27.
- RÖDEL (Daniel), [3400], libraire, rue Jouvenet, n° 20 *bis* (xvi<sup>e</sup>).
- ROHAN-CHABOT (comte DE), duc de RAVÈSE, [3121], \*, rue du Colonel-Combes, n° 6 (vii<sup>e</sup>).
- ROLLAND (Henri), [3009], O. \*, directeur des Antiquités historiques de Haute-Provence, conservateur du Musée, à Saint-Rémy-de-Provence (Bouches-du-Rhône).

- ROUBEROL (Henri), [3349], directeur de l'Ecole normale d'instituteurs, à Poitiers (Vienne).
- ROUGÉ (comtesse Urbain DE), [3345], à Moulins (Allier), rue de Paris, n° 38.
- \*ROUSSIER (Paul), [2461], \*, chef honoraire du Service des Archives et Bibliothèques au Ministère de la France d'Outre-Mer, au Lion d'Angers (Maine-et-Loire).
- SAINT-BLANQUAT (Odon DE LINGUA DE), [3013], ancien membre de l'Ecole française de Rome, archiviste de la Ville de Toulouse, à Toulouse (Haute-Garonne), rue Nazareth, n° 22, et à Mauvers, Yverdun-sur-Garonne (Tarn-et-Garonne).
- SALIN (Edouard), [3396], O. \*, membre de l'Institut, château de Montaigu, à Laneuveville-lès-Nancy (Meurthe-et-Moselle).
- \*SAMARAN (Charles), [2668], O. \*, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur honoraire à l'Ecole nationale des chartes, directeur honoraire des Archives de France, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, membre de l'Institut, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, avenue Gourgaud, n° 8 (xvii<sup>e</sup>).
- SARTIGES (Eugène DE), ([3154], château de Perthuis, à Conflans-sur-Loing, par Amilly (Loiret).
- SARTIGES (comte Louis DE), [3144], ministre plénipotentiaire, à Lausanne (Suisse), Hôtel Windsor.
- SCHMITZ (dom Philibert), [2932], à l'abbaye de Maredsous (Belgique).
- SCHWOB D'HÉRICOURT (Emile), [3395], magistrat détaché à la Cour de cassation, boulevard Flandrin, n° 82 (xvi<sup>e</sup>).
- SIGWALT (J.), [2610], architecte, chaussée de la Muette, n° 6 (xvi<sup>e</sup>).
- SIMON (Pierre), [3300], inspecteur général honoraire des Ponts-et-Chaussées, place Vauban, n° 9 (vii<sup>e</sup>).
- \*SOLENTÉ (M<sup>lle</sup> Suzanne), [2981], \*, conservateur honoraire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, carrefour de la Croix-Rouge, n° 2 (vi<sup>e</sup>).
- SOREAU (Edmond), [3379], \*, ingénieur E. C. P., boulevard Pereire, n° 128 (xvii<sup>e</sup>).
- SOULANGE-BODIN (Henry), [2768], avenue Henri-Martin, n° 109 (xvi<sup>e</sup>).
- SPADALE (Laurent), [3191], à Alès (Gard), Bas-Breis.
- \*SPOERRY (Henri), [2914], à Mulhouse (Haut-Rhin), rue du Sundgau, n° 1.
- STERLIN (Jean), [3033], graveur, à Vaires-sur-Marne (Seine-et-Marne), avenue de La Fontaine, n° 36.
- SYLVESTRE (Victor), [3203], ingénieur, à Aix-les-Bains (Savoie), Les Roches-Taillées.
- TAPIÉ (Victor L.), [3282], \*, professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de Paris, boulevard Saint-Germain, n° 36 (v<sup>e</sup>).
- TERROINE (M<sup>lle</sup> Anne), [3049], archiviste-paléographe, rue Greffulhe, n° 8 (viii<sup>e</sup>).
- TESSIER (Emile), [3332], directeur d'école publique, à Ballots (Mayenne).
- \*TESSIER (Georges), [2840], O. \*, professeur honoraire à l'Ecole nationale des chartes, membre de l'Institut, rue de Vaugirard, n° 60 (vi<sup>e</sup>).
- THIÉBAUT (Jacques), [3250], professeur au lycée de Béthune, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), rue Aristide-Briand, n° 33.
- THIERRY (général Amédée), [3352], G. O. \*, rue Fortuny, n° 38 (xvii<sup>e</sup>).
- TISSOT (Pierre), [3356], \*, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, à Montpellier (Hérault), place Chabanneau, n° 3.
- TREMBLOT DE LA CROIX (Richard), [3362], président de la Société Académique de l'Aube, à Troyes (Aube), rue Ambroise-Cottet, n° 62 bis.

- TRICOU (Jean), [3364], notaire, à Lyon (1<sup>er</sup>), rue d'Oran, n° 2.
- TURPIN (Léon), [3301], C. ✱, directeur général honoraire des Contributions directes, rue de la Convention, n° 201 (xv<sup>e</sup>).
- \*VASSAL (D<sup>r</sup> Louis), [3118], ✱, à Charleville (Ardennes), boulevard Gambetta, n° 12.
- VAUCHER (Paul), [3195], ✱, professeur honoraire à la Sorbonne, rue de Grenelle, n° 180 (vii<sup>e</sup>).
- VAUX DE FOLETIER (comte François DE), [3160], O. ✱, directeur honoraire des services d'archives de la Seine et de la ville de Paris, rue Jacob, n° 12 (vi<sup>e</sup>).
- VERDEAUX (D<sup>r</sup> Georges), [3303], chef de clinique honoraire à l'hôpital Sainte-Anne, rue de Grenelle, n° 48 (vii<sup>e</sup>).
- VERNET (André), [3044], professeur à l'Ecole nationale des chartes, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue Georges-de-Porto-Riche, n° 2 (xiv<sup>e</sup>).
- VIDALENC (Jean), [3229], professeur à la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université de Caen, à Fontenay-aux-Roses (Seine), rue Remy-Laurent, n° 17.
- \*VIDIL (baron Jean), [3134], rue Raffet, n° 3 (xvi<sup>e</sup>).
- \*VIELLIARD (M<sup>lle</sup> Jeanne), [2739], ✱, ancien membre de l'Ecole française de Rome et de l'Ecole des hautes études hispaniques, conservateur honoraire aux Archives nationales en service détaché, directrice de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, avenue de l'Observatoire, n° 36 (xiv<sup>e</sup>).
- \*VILLARET (François), [3171], avocat à la Cour d'Appel de Paris, avenue Bertie-Albrecht, n° 8 (viii<sup>e</sup>).
- VILLERS (Robert), [2992], professeur à la Faculté de droit de Paris, à Versailles, rue du Maréchal-Galliéni, n° 13.
- VINANT (M<sup>me</sup> Georges), [3386], square La Fontaine, n° 1 (xvi<sup>e</sup>).
- \*VOGÜÉ (marquis DE), [2748], O. ✱, rue Fabert, n° 2 (vii<sup>e</sup>).
- WENDEL (M<sup>me</sup> Maurice DE), [3339], O. ✱, avenue de New-York, n° 28 (xvi<sup>e</sup>) et château de Brouchettièrre, à Jœuf (Meurthe-et-Moselle).
- YOUNGER (général James Wellington), [3289], rue de Chaillot, n° 7 (xvi<sup>e</sup>).
- ZARB (Mireille), [3248], chef de la Bibliothèque des Bureaux internationaux réunis pour la protection de la propriété intellectuelle, à Genève (Suisse), rue de Lausanne, n° 121.

# LISTE

DES

## MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

avec l'indication des années où cessent leurs fonctions

| 1962                                                                                                                                               | 1963                                                                                                                                                              |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| MM. BRAIBANT.<br>FRANÇOIS.<br>GRAND.†<br>MAROT.<br>MEURGEY DE TUPIGNY.<br>PÉRIER DE FÉRAL.<br>SAMARAN.<br>VAUX DE FOLETIER (DE).<br>VERNET.        | MM. BOISLISLE (DE).<br>BOSSUAT.<br>FAWTIER.<br>MAHIEU.<br>MARCHAND.<br>MIROT.<br>MONICAT.<br>MONTESQUIOU (DE).<br>POUTHAS.<br>RENOUVIN.                           |
| M <sup>lle</sup> VIELLIARD.                                                                                                                        |                                                                                                                                                                   |
| 1964                                                                                                                                               | 1965                                                                                                                                                              |
| MM. CHAMSON.<br>CHARLES-ROUX.†<br>FELICE (DE).<br>GIARD.<br>GIROD DE L'AIN.<br>LA FORCE (DE).†<br>NOEL.<br>OUTREY.†<br>SOULANGE-BODIN.<br>TESSIER. | MM. BRUNEL.<br>CELIER.<br>M <sup>lle</sup> DROZ.<br>MM. LAROCHE.<br>LEMOISNE.<br>LÉONARD.†<br>LÉVIS MIREPOIX (DE).<br>MARTIN-CHABOT.<br>MICHEL-DANSAC.<br>PERRAT. |

## BUREAU DE LA SOCIÉTÉ NOMMÉ EN JUIN 1960

|                               |                                 |
|-------------------------------|---------------------------------|
| <i>Président</i> . . . . .    | MM. C. PERRAT.                  |
| <i>Vice-Présidents</i> . . .  | G. PÉRIER DE FÉRAL et P. MAROT. |
| <i>Secrétaire</i> . . . . .   | MM. M. FRANÇOIS.                |
| <i>Secrétaire-adjoint</i> . . | B. MAHIEU.                      |
| <i>Trésorier-archiviste</i> } |                                 |
| <i>bibliothécaire</i> . . . } | A. VERNET.                      |
| <i>Trésorier-adjoint</i> . .  | R. MICHEL-DANSAC.               |
| <i>Censeurs</i> . . . . .     | J. DE NEUVILLE et M. ANTOINE.   |

## BUREAU DE LA SOCIÉTÉ NOMMÉ EN JUIN 1961

|                               |                               |
|-------------------------------|-------------------------------|
| <i>Président</i> . . . . .    | MM. G. PÉRIER DE FÉRAL.       |
| <i>Vice-Présidents</i> . . .  | P. MAROT et L. NOEL.          |
| <i>Secrétaire</i> . . . . .   | M. FRANÇOIS.                  |
| <i>Secrétaire-adjoint</i> ..  | B. MAHIEU.                    |
| <i>Trésorier-archiviste</i> } | A. VERNET.                    |
| <i>bibliothécaire</i> . . . } |                               |
| <i>Trésorier-adjoint</i> ..   | R. MICHEL-DANSAC.             |
| <i>Censeurs</i> . . . . .     | J. DE NEUVILLE et M. ANTOINE. |

## COMITÉ DE PUBLICATION

| MM.      | MM.       |
|----------|-----------|
| BRUNEL.  | PERRAT.   |
| SAMARAN. | POUTHAS.  |
| MAROT.   | RENOUVIN. |

## COMITÉ DES FONDS

| MM.     | MM.      |
|---------|----------|
| CELIER. | GIARD.   |
| MAROT.  | TESSIER. |

---

## NOUVEAUX MEMBRES

1960

- [3404] Prince Raoul DE BROGLIE (25 novembre).  
[3405] M. Robert MARQUANT (25 novembre).  
[3406] Comte René DE PUSY LA FAYETTE (25 novembre).

1961

- [3407] M. Jacques DE CORBIÈRE (27 janvier).  
[3408] M. Raymond CLAVREUIL (27 janvier).  
[3409] M. Constant DE LAMPUGNANI (27 janvier).  
[3410] M. Albert-Jean GUIBERT (27 janvier).  
[3411] M. Yves LE POLLÈS (27 janvier).  
[3412] M. Robert BOURDON (17 mars).  
[3413] M. Jean-François BERGIER (17 mars).  
[3414] M. Marcel GOURON (7 juillet).  
[3415] M. Jean DE LA MONNERAYE (7 juillet).

1962

- [3416] Duc DE LA FORCE (26 janvier).  
[3417] M. Michel EUDE (26 janvier).  
[3418] M<sup>lle</sup> Claude COUSTOU (26 janvier).  
[3419] M. Jean Mary ESTÈVE (30 mars).  
[3420] M. Marcel REINHARD (30 mars).  
[3421] M. Robert MANDROU (30 mars).

## MEMBRES DÉCÉDÉS

Général BONNASSIEUX ; Duc DE BROGLIE ; MM. Armand CARTELLE ; François CHARLES-ROUX ; Roger GRAND ; Louis HERMITE ; duc DE LA FORCE ; MM. Elie LAMBERT ; Emile G. LÉONARD ; Amédée OUTREY ; Paul PERMEZEL ; abbé E. SERPETTE ; général SOULÉ ; M. Maurice DE WENDEL.



# LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

1960

---

## Les séances du conseil

Fidèle à un passé, dont elle est justement fière, et dont elle ne souffrirait point de se montrer indigne, la Société de l'Histoire de France poursuit ses travaux. Cette constatation peut sembler certes d'un banal laconisme, mais elle cache le travail de tous les jours que le Bureau, et surtout le Secrétariat et la Trésorerie ont à mener, pour assurer, dans les conditions difficiles des publications à l'heure présente, le lustre de notre Compagnie.

De cette tâche, cachée, mais efficace, conforme aux manières d'une Société qui répugne aux manifestations spectaculaires, le Conseil de la Société de l'Histoire de France prend conscience, au cours de réunions qui marquent comme autant de relais sur la route parcourue, et permettent aux membres présents de mesurer l'état d'avancement de nos publications, de discuter des problèmes de tous ordres qui se posent, de prendre connaissance des rapports du Trésorier, et d'être tenus au courant des publications reçues à notre Bibliothèque.

Les séances régulières du Conseil se sont tenues les 28 janvier, 25 mars, 29 avril, 8 juillet et 25 novembre, sous la présidence de M. le duc de Lévis Mirepoix, jusqu'au 8 juillet, et de M. Perrat, nouveau président, le 25 novembre.

Lors de la séance du 8 juillet, il a été procédé à l'élection du Bureau pour l'année 1960-1961. M. le duc de Lévis Mirepoix a été remplacé, à la Présidence de la Société, par M. Ch. Perrat. M. Périer de Féral, comme il est de coutume, de second vice-président devient premier vice-président, et M. Pierre Marot est élu second vice-président. Quant aux secrétaire, secrétaire-adjoint, trésorier et trésorier-adjoint, respectivement MM. Michel François, Bernard Mahieu, André Vernet et René Michel-Dansac, ils sont confirmés dans leurs fonctions respectives, la Société leur renouvelant sa confiance.

Les membres du Comité des Fonds : MM. Célier, Giard, Marot, et Tessier, et du Comité de Publication : MM. Brunel, Marot, Perrat, Pouthas, Renouvin et Samaran sont également confirmés dans leurs fonctions.

C'est l'Assemblée générale qui, selon les statuts, doit pourvoir au renouvellement du Conseil, pour le quart du nombre de ses membres. C'est ainsi que l'Assemblée générale du 16 juin a réélu, pour siéger jusqu'en 1964, MM. le duc de Broglie, Charles-Roux, de Félice, Giard, Girod de l'Ain, le duc de la Force, Noël Outrey, Soulange-Bodin et Tessier.

L'Assemblée générale a, de même, confirmé dans leurs fonctions de censeurs : MM. Antoine et Coquebert de Neuville.

M. le duc de Broglie, de l'Académie française, membre du Conseil de la Société de l'Histoire de France, est décédé le 14 juillet, quelques semaines après sa réélection à notre Conseil.

### Publications de la Société

Les sociétaires ont pu recevoir, au cours de l'année, deux volumes. L'*Annuaire-Bulletin* de 1958-1959 dont le Secrétaire pouvait assurer à la séance du 28 janvier, que le manuscrit en était entièrement rédigé, a été distribué au cours du mois d'octobre, en même temps que le *Journal de l'Assemblée des Notables de 1787*, préparé, d'après les Archives de Brienne, par M. Pierre Chevallier. Ce dernier volume, dont la publication avait été quelque peu retardée en raison de son caractère un peu particulier, avait pu être présenté à l'Assemblée générale le 6 juillet par M. Michel François.

Le travail de préparation des autres publications prévues se poursuit très activement.

Le tome I du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc* était mis en page à la date du 25 mars, et le bon à tirer du texte pouvait être donné. A cette date demeurait à composer l'introduction. M. Marot, commissaire responsable, pouvait le 29 avril donner un sommaire complet de l'ouvrage qui se trouvait, à quelques détails près, terminé lors de la séance du 25 novembre. Quant au tome II, il était à la fin de l'année en cours de préparation, mais l'indisposition grave et subite d'un des principaux responsables de la publication, M. Tisset, laissait craindre un ralentissement dans le travail.

Le tome II de la *Correspondance secrète du comte de Broglie*, éditée par MM. Antoine et Ozanam, était à l'impression, lors de la séance du 25 mars. La mise en placard commença au cours du printemps. Le 25 novembre, le volume était entièrement composé et pour la moitié mis en page.

A la séance du 25 novembre, M. François pouvait annoncer que l'imprimeur avait en mains la totalité du manuscrit des *Annales de Saint-Bertin*, après révision du texte et de l'introduction. La composition était alors en cours et la mise en page entreprise.

La préparation du tome II des *Lettres de Henri III* se poursuit très favorablement. Le travail a été poussé jusqu'à novembre 1575, et a permis d'analyser 531 lettres correspondant à environ la moitié du volume.

Parmi les projets de la Société figure toujours, en bonne place, la publication de la suite de *Paris pendant la Terreur*. Déjà le Conseil se préoccupe aussi de l'*Annuaire-Bulletin* de 1960-1961, qui doit paraître dans le courant de l'année 1962. A cet égard, le Conseil a dû écarter la proposition faite par M. Alain Dufour de publier dans cet *Annuaire-Bulletin* le récit des événements de 1588 à 1593 que, sous le titre *Le Dialogue du François et du Savoisien*, rédigea René de Lucinge. Le texte en est un peu long et M. Dufour a récemment publié un autre de ses travaux dans le même *Annuaire-Bulletin*. Le Secrétaire proposait la publication des lettres de Michel Dufraisse, évêque constitutionnel du Cher, par M. Maurice Vaussard, mais leur texte représente un nombre de pages considérable et les réponses de leur destinataire, l'abbé Grégoire, n'ont pas été retrouvées, ou bien un choix de lettres intimes de Stanislas de Clermont-Tonnerre, préparé par M<sup>lle</sup> Droz. Le Conseil devait prendre sa décision au début de l'année 1961.

### Les finances de la Société

M. Vernet, trésorier, apporte à chaque séance du Conseil un compte rendu précis des finances de la Société. Celles-ci, grâce à son activité, sont saines. Le rapport des censeurs à l'Assemblée générale permet de se rendre compte de l'effort que notre trésorier ne cesse de déployer pour obtenir le paiement des cotisations et assurer l'équilibre financier de notre Société.

M. Vernet pouvait à la séance du 25 novembre annoncer que toutes factures étant réglées, l'encaisse de la Société s'élevait à 10.403 NF.

### Assemblée générale du jeudi 16 juin

L'Assemblée générale s'est réunie le jeudi 16 juin à 17 h. 30, dans la grande salle des cours de l'Ecole des Chartes, sous la présidence de M. le duc de Lévis Mirepoix, en présence d'une quarantaine de nos sociétaires.

Selon un protocole auquel notre tradition nous attache, M. le Président, après avoir ouvert la séance, prononce le discours dont le

texte est publié p. 5. M. Michel François, secrétaire, lit ensuite le rapport que l'on trouvera p. 17 et M. Coquebert de Neuville au nom des censeurs, donne lecture du rapport financier approuvant les comptes et la gestion de notre trésorier M. André Vernet et proposant le projet de budget pour 1960 qui est mis aux voix et adopté (voir p. 23).

Après qu'il eut été procédé aux élections exigées par les statuts (voir p. 2) l'Assemblée entend une lecture de M. Léonce Célier : « La vie d'un étudiant lyonnais — Frédéric Ozanam — à Paris sous Louis-Philippe » (voir p. 27), et la séance est levée à 19 h. 15.

---

DISCOURS DE M. LE DUC DE LÉVIS MIREPOIX  
*de l'Académie française*

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
PENDANT L'EXERCICE 1959-1960

Mesdames, Messieurs,

Dans une société qui a offert aux chercheurs un aussi vaste et solide édifice de documentation, il convient d'honorer la mémoire de ceux qui ont aidé à le bâtir, et d'affirmer ainsi, doublement, que l'Histoire est le culte de la tradition vivante.

Je revois, dans son élégant logis de Versailles — l'ancien pavillon de la marquise de Pompadour — la figure assez fière de James Hyde. Le « mens sana in corpore sano » s'exprimait en lui à merveille. Sa culture n'avait rien d'une acquisition artificielle. Il appartenait à cette élite que savent former les universités américaines, dont la haute tenue intellectuelle frappe tous ceux qui séjournent en ce pays.

Retenons à cette occasion que, dès sa jeunesse, encore étudiant, James Hydes avait voulu favoriser, par un don considérable, l'organisation de conférences à Harvard, sur la France. Fils d'un grand capitaine d'affaires, il a su, avec un grand discernement, appliquer sa puissance économique au service de l'esprit. Il est facile de disperser à tout hasard de grandes ressources, il l'est moins de les élever à de nobles usages, et ce n'est pas pour rien qu'Horace a donné, en Mécène, le modèle des dispensateurs intelligents qui ont su faire avancer de grandes choses.

La compagnie des écrivains français les plus justement célèbres n'était pas recherchée par notre collègue pour des motifs de vanité ; il vivait avec eux, il partageait leur nourriture spirituelle, et c'était un « convive » dont l'opinion comptait chez les créateurs. Non loin des jardins de Versailles, il habitait les jardins de la pensée.

Son attachement à la France n'était pas d'un dilettante, il l'aimait et voulait la servir tout entière. Il avait apporté son aide dans les épreuves de notre pays, pendant la première guerre mondiale et mérité la Médaille de la Reconnaissance française. Lorsqu'en 1940, il dut regagner les Etats-Unis, il accomplit ce grand geste de répartir sa bibliothèque personnelle entre la Bibliothèque des Arts Décoratifs, et la

Bibliothèque municipale de Versailles, plus de dix mille volumes parmi lesquels un ensemble remarquable d'éditions originales, dédiées par les plus célèbres contemporains. Elu en 1938, à titre étranger, comme membre de l'Académie des Sciences Morales et politiques, il ceignit le Grand Cordon de la Légion d'Honneur pour avoir donné à la France l'amitié, la compréhension et le dévouement le plus éclairé.

Comment pourrait-on dire que Monsieur Hollier-Larousse, décédé le 24 novembre dernier, n'avait rien écrit alors qu'il vivait dans la puissante élaboration de l'œuvre immense et toujours en mouvement que nous connaissons tous, ainsi qu'un stratège maniant des masses sur de vastes étendues ?

Pendant près de cinquante ans, il a conduit les destinées de la librairie Larousse. Il était imprégné de livres, mais non pas comme celui qui reçoit sans rien y mettre. Les livres étaient la forêt enchantée où, sans s'égarer, s'avancait sa personnalité. Il est beau de retenir qu'il pouvait redire par cœur du Sophocle, de l'Euripide ou du Virgile. Il n'est pas vrai qu'il suffise pour une telle prouesse d'un effort de mémoire, il y faut le souffle intérieur des humanistes, si menacé aujourd'hui, et que de tels hommes empêchent de disparaître. Son hérédité religieuse l'avait particulièrement attiré vers les œuvres nées de la Réforme et, en cela, il continuait d'être humaniste, puisque l'« Institution » de Calvin est un des monuments de notre langue.

Quelle opinion incomplète se font quelquefois, de l'extérieur, ceux qui ne connaissent pas les hommes d'études et les hommes d'action, — entre lesquels il n'est point de barrière — rien ne saurait mieux le prouver que l'activité de Pierre Hollier-Larousse. C'était aussi un cœur vibrant qui aimait son pays, souffrait avec lui, espérait avec lui. S'il a voulu adhérer à notre société, en 1941, c'est qu'il en a compris toute la signification. L'histoire n'est pas un tombeau, elle reste penchée sur le long effort humain, le long effort national, le protège, l'éclaire, le tient en éveil, sépare ce qui est transitoire de ce qui est immuable, demeure au foyer de la patrie comme une aïeule qui ne meurt pas.

Si jamais un débat fut stérile, c'est celui que, d'un côté, soutiennent des partisans excessifs, faisant dater la France de 1789, et, de l'autre une conception, non moins partisane, qui voudrait exclure de la séculaire continuité de notre pays, le drame de la Révolution et les cent cinquante années qui l'ont suivie. Telle n'est pas la position de notre Société qui, après avoir fait une place si large à tant de médiévistes éminents, veut saluer, aujourd'hui, la mémoire d'un historien de la Révolution.

Georges Lefebvre nous a quitté le 28 août dernier, à plus de quatre vingt ans, laissant une œuvre considérable.

Il ne paraît pas difficile de reconnaître, quelque étrange que paraisse d'abord le rapprochement, que la Révolution française représente

devant l'histoire, avec le siècle de saint Louis et le siècle de Louis XIV, une de nos trois plus puissantes époques de rayonnement, aux aspects infinis.

Le point de départ de notre collègue avait été une thèse sur les *Paysans du Nord* à cette époque et, d'ailleurs, une des parties les plus complexes et des moins connues du grand drame. Il témoignait lui-même de cette force ascensionnelle de la paysannerie et tout le prestige qu'il a acquis se soutenait d'une probité intellectuelle unanimement reconnue, qui le portait aux égards envers les convictions d'autrui, dans l'intégrité des siennes.

Georges Lefebvre, érudit exigeant, perspicace, inlassable, était parfaitement convaincu que la recherche ne peut conduire qu'à la moitié du chemin et que, dans la fidélité à la recherche, il reste le parcours de l'interprétation. L'histoire relève à la fois de la science exacte, de l'art et de la philosophie. Une série de documents, placés bout à bout, restent de la matière brute, il faut que passe sur eux la pensée qui retrouve la vie. Donc, elle doit partir de l'authenticité, recherchée avec le flair du savant, délimiter le fait ou le témoignage, savoir s'il est exceptionnel ou général, quelle responsabilité il engage ou dégage, enfin l'examiner sur toutes ses faces car rien n'est plus subtil que l'exactitude.

Alors, après l'avoir ainsi préparée, notre collègue enseignait l'histoire, en se montrant savant par la connaissance, artiste par la puissante éloquence de ses exposés, tout au long de sa carrière, de la faculté de Clermont-Ferrand, de Strasbourg, à la chaire d'Histoire de la Révolution en Sorbonne.

L'inquiétude, les déceptions, les enthousiasmes du paysan français, différents d'ailleurs selon chaque région, ont trouvé en lui un esprit compréhensif et un cœur chaleureux.

Les études historiques suivent souvent une sorte de mode : mode de l'histoire-bataille, de l'histoire-traités, de l'histoire-institutions, de l'histoire-personnages, de l'histoire-foule, chaque mode cherchant à éliminer les autres, alors que la vérité et la vie se trouvent un peu dans tout cela, selon une mesure qu'on a de la peine à saisir et bien de la difficulté à garder. Georges Lefebvre avait cette mesure. Et, après s'être penché sur les collectivités, il se plaisait à détailler les personnes. De là, ses grandes études robespierristes.

Robespierre, le plus mystérieux des protagonistes de la Terreur ! Incorruptible, on ne trouvera pas une indécatesse parmi ses hécatombes. Il a, de sa mission, une opinion haute et terrible. Selon un mot royal, il n'a aucun des sentiments d'un particulier. Il est devenu l'individu géométrique sur le modèle de quoi il veut recréer l'homme.

Mais le drame véritablement humain le guette et va se saisir de lui !

Georges Lefebvre avait le sentiment que l'histoire doit se développer en largeur et en profondeur, et ne pas seulement se soucier de l'action,

mais de ses ressorts intérieurs. Comme l'a souligné son récent biographe — M. Reinhard — il aurait voulu pénétrer les secrets de la biologie du tempérament humain.

\* \* \*

S'il nous est permis d'avancer que la recherche de l'individu peut répondre en partie à ce souhait, c'est grâce à cet historien qui avait un si grand sens des multiples aspects de l'histoire que j'essayerai de vous présenter, suivant la coutume de mes prédécesseurs, une vue cavalière de cet individualisme français, dont la grandeur et la misère m'ont retenu depuis plusieurs années. Car, si nos malheurs publics sont trop souvent attribuables à nos divisions c'est-à-dire à nos affirmations individuelles divergentes, nos grandes réussites sont dues, pour la plupart, à nos affirmations individuelles orientées dans le sens le plus favorable au destin national.

La diversité et la vivacité des esprits français rendent leur accord difficile, mais quelle réussite quand cet accord est rétabli ou maintenu par un guide de bon sens !

Ce serait une passionnante étude de rechercher, dans l'admirable collection de notre Société, les sources publiques et privées qui montrent le flux et le reflux permanent de la société sur l'individu, et de l'individu sur la société. Mais ces attrayants détails nous entraîneraient trop loin et nous devons nous tenir sur un poste d'observation générale.

Une première fois, sur notre hexagone sacré, une race fière a tracé l'esquisse d'une nation qu'une catastrophe a effacée. Sans doute, bien des événements, bien des afflux de sang nouveau ont dû intervenir avant que recommençât, sous le signe de la croix, à se modeler le visage de la France. Cependant l'influence de cette époque reste visible dans notre caractère.

Les Gaulois n'étaient point des barbares, proie facile pour l'ambition de la savante politique romaine. Intelligents et braves, ils dominent le matérialisme de Rome par le sens du divin et de l'invisible. Les philosophes grecs leur rendaient cet hommage de les nommer « les hommes les plus élevés par l'esprit ». Mais, impétueux et changeants, ils prenaient pour emblème le sanglier et l'alouette, leur fureur et leur fantaisie.

Dès l'an 253 avant Jésus-Christ jusqu'en l'an 50, ils tinrent en respect la puissance de Rome, après l'avoir fait trembler sur ses bases, lorsqu'en 390, c'est-à-dire à une époque où elle avait déjà manifesté sa grandeur, ils prirent et rançonnèrent l'illustre ville. Cependant, à mesure que leur civilisation cherchait à s'affirmer, leurs querelles intérieures s'amplifiaient. Il ne leur suffisait pas de s'entre-détruire, ils appelaient leurs voisins pour les y aider : Germains vers l'Est, Romains vers le Sud.

Ce n'est pas César qui eut le premier l'idée de la conquête des Gaules, ce furent les divisions des Gaulois qui la lui donnèrent. Deux noms reviendront facilement à nos mémoires. Ils ne devraient jamais les quitter, mais à condition d'être toujours pensés ensemble : Gergovie ! Alésia !

Gergovie ! Le génie de Vercingétorix, égal à son héroïsme, avait su coordonner les initiatives, les énergies de ses concitoyens, jusqu'à balancer, devant les murs de cette cité, la fortune de César.

Alésia ! Quelques mois après, les divisions, les contestations, les jalousies ont fait perdre au héros des occasions précieuses. C'est en se servant de la querelle gauloise que César sut reprendre l'avantage. Il ne restait plus, au seul adversaire qui lui tint tête, qu'à s'offrir en holocauste. La Gaule indépendante avait vécu.

Certes, quatre siècles de vie impériale et de fusion, l'introduction du christianisme dans l'Empire, avec son respect sacré de la personne humaine, ont fait des Gallo-Romains nos ancêtres, au même titre que les Gaulois. Pourtant notre ciel ne devait plus briller sur un peuple autonome qu'après cette longue période d'existence subordonnée, au cours de laquelle les avantages d'une vaste civilisation et d'une paix universelle ne sauraient laisser oublier qu'on aurait pu les recueillir sans se les voir imposer.

Mais, depuis lors, quand nos limites géographiques ont de nouveau défini une souveraineté, on notera toujours dans le caractère national, cette oscillation entre l'affirmation individuelle qui détruit et l'affirmation qui construit.

Pas de peuple moins grégaire que le peuple français, et partant plus difficile à gouverner ! En même temps, redisons-le, pas de peuple plus sociable. Chacun répugne à obéir, mais se donne avec plus d'enthousiasme, quand il est persuadé.

Nous le voyons tenter un équilibre avec les deux premières dynasties, mais leur individualisme successoral précipite, les uns contre les autres, les héritiers de Clovis, puis ceux de Charlemagne.

C'est avec les Capétiens que notre destinée, encore hésitante, s'avança d'un pas résolu, non sans côtoyer des précipices, ni sans y glisser quelquefois. La chance de succéder, de père en fils, pendant douze générations ne fut pas seulement celle des Capétiens, elle fut celle de la France. C'était la continuité dans la personne, suprême individualisme. Des valeurs individuelles la confirmèrent : Louis-le-Gros, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Bel surent vraiment incarner, avec le consentement et la participation de tous les ordres, le destin du pays, développer ses qualités et accroître son prestige.

On aperçoit bientôt, quand les Valois, faute d'héritier direct, succédèrent par la voie collatérale, une incertitude ressentie dans tout le pays. Elle s'aggrava des échecs subis par Philippe VI et Jean-le-Bon.

Vérifions ici l'une des causes principales des deux crises de la guerre de Cent Ans que les Français — ceci est incontestable — attirèrent eux-mêmes sur leurs têtes. Depuis le roi, en passant par les princes et les seigneurs jusqu'aux apprentis, la vue du bon chemin s'obscurcit et l'on erra parmi les accidents.

Ne disons pas trop que le péril commun nous a toujours rapprochés et rendus au sentiment de l'intérêt général. Cette observation est souvent démentie par les faits, dans les crises du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> ou <sup>xv</sup><sup>e</sup> aussi bien que dans celles du <sup>xix</sup><sup>e</sup> et même du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles.

Venons à la captivité de Jean-le-Bon. Le pays qui avait, au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, joui d'une telle prospérité de l'agriculture et des métiers, d'un tel prestige intellectuel, d'un tel rayonnement moral que ce siècle peut balancer avec celui de Louis XIV, était en proie au trouble, aux ravages de l'invasion et des luttes intestines. Les châteaux étaient pillés, les chaumières, brûlées, une partie de la noblesse, détournée de son rôle protecteur, poussée, soit par la misère, soit par les mauvais instincts, se mêlait aux routiers. Les paysans de certaines provinces, qui, pendant plusieurs générations, avaient joui en paix du fruit de leur travail, exaspérés par la destruction de leur avoir, déchaînèrent la Jacquerie. Les métiers, affamés par la détresse générale, s'agitaient dans les villes. Des meneurs surgissaient de tous les rangs de la société, jusque dans la famille royale.

Le prévôt des marchands, Etienne Marcel, tenta de retrouver l'ordre dans un gouvernement représentatif. Mais la démagogie qu'il flattait ne tarda pas à le dépasser. Une désaffection se produisit bientôt à son égard dans le peuple des métiers qui se vit, non plus entraîné au service d'une cause, mais emporté dans une aventure personnelle. Une rixe éclata, Marcel tomba sous les coups de la foule. Ainsi, ce fut le peuple qui rendit la capitale à l'héritier naturel. Jamais il ne fut mieux inspiré. Car le fils de Jean-le-Bon, devenu Charles V, rétablit merveilleusement les affaires de la France.

Toutes leurs qualités rassemblées, les Français s'engagèrent de nouveau dans une voie large et prospère. Il ne tenait qu'à eux de s'y maintenir. Mais la folie de Charles VI, qui représenta le seul accident de cette nature au cours d'un millénaire d'hérédité royale, laissa substituer au pouvoir d'un seul, celui de plusieurs qui ne s'entendirent point. Retour aux factions ! La république des princes qui se disputèrent le pouvoir, desservit avec autant d'égoïsme la cause du royaume que celle de la dynastie.

Guerre étrangère ! Guerre civile ! Assassinats, émeutes, pillages, vacance du trône ! Une fille de Charles VI épouse le Plantagenet, et leur fils, à l'instigation d'Ysabeau de Bavière, est proclamé, à Paris, comme roi de France. Sur cette marée de confusion, d'abandon et de misère flottait l'arche de la légitimité, représentée par Charles VII. Elle fut bien près d'être submergée et, avec elle, le bel effort français de cinq siècles.

Alors parut une jeune fille la plus merveilleusement française qui fût jamais. Caractère unique et pourtant composé de tous les charmes et de toutes les forces de la France, par-dessus tout, empreint de ce sentiment de la personne humaine, de sa réserve, de sa dignité, de ses devoirs, qui hanta notre âme nationale. Jeanne d'Arc eût été impossible à concevoir dans un pays qui n'eût pas apprécié l'affirmation individuelle, l'initiative et même une certaine sympathie pour quiconque ose rompre avec les formes convenues. Une jeune fille à la tête d'une armée !

Charles VII, qu'elle venait de révéler à lui-même, reconquit l'héritage et, avec une maîtrise peut-être supérieure à celle de Louis XI, une rare perspicacité dans le choix des moyens et des hommes, rassembla, tout en gardant la variété de leurs expressions, les esprits et les terres sous le signe des lys.

Voici, avec la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, une crise non moins redoutable que les précédentes. Les valeurs apparaîtront plus que jamais nombreuses et vaillantes à travers le royaume et, ce qui est déconcertant, emploieront la même ardeur à s'entre-déchirer qu'elles venaient de la dépenser pour la gloire du nom français. A cette époque, beaucoup d'esprits inquiets et mal impressionnés par le faste de la cour pontificale et d'une partie du haut clergé, remettent en cause les vieux dogmes, les vieilles pratiques de la chrétienté, c'est la Réforme.

En même temps s'affirment la soif de vivre, la curiosité ardente, c'est la Renaissance. Elle va de la grandeur de François I<sup>er</sup> aux minorités de ses petits-fils, avec lesquelles se réveillèrent les factions.

Le courage, le sens politique, l'ingéniosité — un peu trop compliquée pour notre pays — de Catherine de Médicis lui permirent, non malheureusement de garder la paix intérieure, mais de sauver l'essentiel, la continuité du trône autour duquel les Français, battus par la tempête, pourront se regrouper. Elle voulut être trop habile et, pour arrêter le progrès de quelques chefs de la Réforme, elle déclancha ce massacre de la Saint-Barthélemy dont elle-même et son fils, Charles IX, demeurèrent épouvantés. Rien ne donne une idée de la carence d'un pouvoir comme cette impuissance à retenir les bras qu'il vient d'armer.

Les plus mauvais jours de la guerre de Cent Ans reparaissent. Les étrangers aidaient les Français à déchirer la France.

Henri III monta sur le trône à un âge plus avancé que ses frères et avec des talents très supérieurs — comme la publication de ses lettres, par M. Michel François le confirme avec éclat — il veut instaurer une politique française, il se heurte à un pays pantelant et complètement désorienté. Son énergie intermittente servit mal son sens politique, sauf une fois, quand, par un juste châtement, il débarassa la France de la faction des Guises. Mais la Ligue qu'ils avaient fomentée, restait déchaînée. Elle glissait, dans la main de Jacques

Clément, le couteau par lequel expirait le dernier Valois, pour avoir voulu s'affranchir des partis et rester jusqu'au bout le symbole de l'unité française. Il avait eu le temps de reconnaître Henri IV.

Ici, disons-nous bien que jamais pays en détresse, et sur le point de disparaître, ne reçut de la Providence, un sauveur mieux prédestiné.

Paris en révolte se ruait aux sermons des agitateurs de la Ligue. Les ambassadeurs étrangers dictaient la loi et vantaient les candidatures des princes de leur choix. Seuls les quelques sages de la Satyre Ménippée cherchèrent à ranimer le bon sens. Dans les provinces, la plupart des gouverneurs s'étant rendus indépendants, marchandaient leurs services à prix d'or. Les mercenaires d'Elizabeth d'Angleterre, de Philippe II d'Espagne, des princes allemands campaient un peu partout sur un sol épuisé.

Il fallut obtenir un accord entre le sentiment respectable des catholiques français qui ne concevaient point un roi de France sans le sacre et la dignité du Béarnais qui ne voulait pas abaisser le trône à un marchandage. Rien n'est plus faux que le mot qu'on lui prête : « Paris vaut bien une messe. » Enfin, au bout de cinq ans Henri IV, réconcilié avec l'Eglise romaine, entre dans Paris. Comment ne pas rappeler ces paroles de Michelet :

« Il descendit à Notre-Dame, mais il y avait tant de monde qu'il ne pouvait pas passer. Cependant il ne voulut pas qu'on fît reculer personne et il entra, à la lettre, porté sur les bras du peuple ! »

La tâche était énorme, presque insurmontable. Mais jamais chef plus pénétré du caractère français, dans sa personne et dans sa manière de le comprendre chez ses sujets, ne vint panser les plaies du pays. A cette qualité proprement nationale s'ajoutaient tous les dons qui font l'homme supérieur et ce mérite, si rare chez les êtres trop bien doués : la mesure. On cherche en vain dans l'histoire du monde un conducteur d'hommes, à la fois plus attachant et plus accompli. Point de fausse modestie nationale ! Ne craignons pas d'ajouter qu'il n'eût pas trouvé un autre pays, qu'après de tels désastres, il aurait pu redresser aussi vite. Tout ce qu'il y avait de gens de cœur alors, et il y en avait beaucoup, se rallièrent à son panache blanc.

Cependant il demeura, dans l'ombre, une opposition jalouse et sourde contre cet être trop lumineux. Inconsciemment ou non, c'est elle qui, par ses murmures, arma le bras de Ravallac. Si l'assassinat d'Henri III, devant Paris assiégé, dans une France désespérée et hagarde, est chose compréhensible, l'assassinat d'Henri IV, dans un Paris tranquille, au milieu d'un royaume régénéré et arbitre de l'Europe, laisse un infini regret que la conscience publique ne l'ait pas rendu impossible.

Mais la France était sauvée pour longtemps et c'est ce qui importait à cette grande mémoire.

Sans doute les minorités de Louis XIII et de Louis XIV verront-elles reparaître, dans le pays, le goût inné des cabales qui, cependant, n'arrêteront pas la France de Corneille. Louis XIV et ses ministres façonneront la France de Racine, de Bossuet, de Molière qui restera, avec son territoire inviolé depuis 1648, la nation la plus brillante, la plus policée, la plus peuplée et la plus unie de l'Europe, jusqu'en 1789.

La Révolution française a-t-elle retenti comme un glas ou comme un carillon de triomphe ? Elle a sonné l'un et l'autre. D'une part le glas de l'antique unité nationale, formée par l'adhésion des familles françaises à l'autorité d'un chef incontesté. D'autre part le triomphe de l'individualisme sur toute espèce de groupement ou de hiérarchie, tel que l'ont conçu les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Que des réformes fussent nécessaires, qui le contesterait ? Louis XIV lui-même l'avait reconnu à la fin de son règne en rapportant la condamnation de la *Dîme* de Vauban, dont il autorisa la publication sous le titre de *Testament politique de M. le Maréchal de Vauban*. Ses successeurs, le Régent, Louis XV, Louis XVI n'arrêterent jamais de donner leur impulsion personnelle aux projets esquissés par le Grand Roi, et leur appui aux hommes qui tentaient de les appliquer. Mais ils rencontrèrent la plus vive opposition de tout un parti, mené par l'obstination étroite des Parlements. Enfin, non par manque d'intelligence, mais par manque de caractère et sous la poussée de menées obscures et étrangères qui, pour combattre sa grande politique extérieure, s'introduisirent parmi les élans sincères, Louis XVI, au bout d'un millénaire, manqua, pour la première fois, la manœuvre qu'avaient, à point nommé, réussie Charles V, Charles VII, Henri IV... et sombra.

Qu'advint-il ? Un fossé se creusait entre deux mondes. D'un côté, il y avait la fidélité, de l'autre, l'enthousiasme. Les uns se réclamaient d'un principe séculaire, les autres se passionnaient pour une doctrine nouvelle. Le principe rappelait la patiente construction de la France, la doctrine soulevait la générosité du caractère national. D'un côté il y avait un crépuscule. De l'autre une gloire naissante, dont toute l'Europe allait s'énivrer.

*La Déclaration des Droits de l'homme*, en proclamant la suprématie de l'intérêt général pour magnifier l'individu abstrait, et, en supprimant tous les intermédiaires familiaux, corporatifs, provinciaux qui avaient articulé les divers éléments du pays, institua un individualisme de doctrine qui fit, si l'on peut dire, craquer sous la dent l'individualisme de chair et d'os, l'individualisme de tempérament. Cette diversité, nécessaire à l'expansion des personnes fut sacrifiée et remplacée par un moule unique.

*La Déclaration des droits* a gardé un vaste crédit. Il y a d'abord sa facilité, non d'exécution, mais de sentiment. Elle flatte l'amour-propre, elle soulève l'individu au-dessus des escarpements de la nature

et lui permet de respirer une grande bouffée de vent. Le vent n'est pas rien. Il porte et il emporte, et l'homme a toujours des ailes.. Quand elles se cassent ou qu'elles fondent, elles repoussent. Ils se souvient beaucoup moins de ses chutes que de ses bonds dans l'espace.

Les premiers chefs de la Révolution ont fait face énergiquement aux difficultés extérieures en appliquant simplement la règle d'or de la vieille France, l'unité de commandement, la cohésion des forces. Ils l'ont même imposée, cette règle, avec une rigueur implacable. Mais le souffle de cette liberté, dont le nom brillait sur les drapeaux, secoua les nouvelles contraintes, comme il avait secoué les anciennes. Ce n'était pas la peine d'avoir proclamé la République pour instaurer la dictature de la Terreur !

Bientôt le Directoire voit reflourir la vieille habitude que la monarchie, malgré toute son expérience, n'avait pas toujours su retenir : la querelle, la cabale, la division.

Sans avoir encore atteint ni la chute d'Alésia, ni celles des <sup>xiv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles, la France redevenait une proie pour ses voisins habitués à la respecter depuis longtemps. L'intrigue étrangère ouvrait ses sapes sous nos troubles. Si l'on n'avisait, qu'allait devenir la souveraineté nationale ?

Alors surgit Bonaparte, qui fut bientôt l'Empereur. Il refit l'unité par le génie, par la législation, par la gloire. Et, malgré une opposition sourde qui ne cessa jamais, non plus que sous Henri IV, mais qui s'explique davantage par les sacrifices demandés ou exigés, il transporta les fiertés innombrables, que nourrit notre sol, à travers une Europe stupéfaite et si admirative qu'au fond d'elle-même, elle reste encore subjuguée par le nom de Napoléon !

Mais, faute d'avoir, comme Henri IV, possédé le don de la mesure, l'empereur entraîna son œuvre dans la catastrophe d'une trop vaste ambition.

Rappelé, comme un vieux médecin, au chevet d'un malade, la monarchie traditionnelle tenta un compromis entre les deux France et, tout en ayant ramené avec sa ponctualité habituelle, la prospérité, la paix et l'indépendance, elle ne parvint pas à se faire écouter ni de ses propres partisans, ni de ses adversaires. Les Révolutions de 1830 et 1848 marquent, dans le pays, la volonté farouche de donner, coûte que coûte, la préférence à ses affirmations individuelles.

Parut alors Napoléon III, l'empereur gentilhomme, auréolé de la gloire de l'aigle et doué d'une nature élégamment généreuse. Il sembla concilier quelques temps, l'autorité du gouvernement avec l'individualisme des gouvernés, et l'on ne saurait oublier qu'il donna au pays une ère de bien être et de charme. Mais « il vécut dans la brume du rêve qui, vers la fin, s'ensanglanta », comme l'a dit Jules Lemaître.

La Troisième république, après quelques années vouées à imiter assez timidement la monarchie, se décidait à appliquer intégralement les principes de 1789, et donnait libre cours à l'individualisme,

exprimé par le gouvernement des partis. Mais ce système qui a réussi chez les Anglais, parce que ceux-ci mettent leur amour-propre, et jusqu'à leur caprice, dans le conformisme et la discipline, tandis que les Français mettent le leur à agir et à penser au contraire du voisin, rendit impossible à l'Etat, prisonnier des controverses, tout dessein de quelque durée.

La politique extérieure intéressait peu de gens — raison pour laquelle, un grand ministre comme Delcassé, put la poursuivre à l'écart — C'est pour la politique intérieure et ses débats que les gens se passionnaient. Il faut d'autant plus admirer les hommes qui, malgré une telle situation, avaient veillé sur les armées de la République et donné à son empire colonial, le mot affreux de « colonialisme » ne nous le fera pas renier, un si magnifique essor !

Cependant la guerre de 1914 nous surprit en pleine querelle, et alors se produisit, derrière une armée solide et supérieurement commandée, le très rare miracle de l'union sacrée devant l'ennemi.

Mais la double règle d'or agissait toujours. L'accord entre les individus n'aurait rien produit s'il n'eut été dirigé. Et l'action des chefs eût été vaine sans l'accord des individus. Tour à tour Joffre, Pétain, Foch et Clémenceau ont agi en parfaite union avec une France qui ne les discutait pas et qui ne se disputait pas à cause d'eux.

A peine signée la paix, et ensevelie la victoire sous les illusions et les trophées, on peut dire que la majeure partie de la France, qui n'avait pas voulu comprendre et préférait tout oublier, porta ses hommages à l'antique fatalité de la race, à la controverse, à la dispute Gauloise et, descendant la pente de Gergovie, nous nous acheminâmes, en un peu plus de temps, mais aussi fatalement que nos ancêtres, vers la catastrophe d'Alésia.

Alors, encore une fois, lorsque le destin de ce pays malheureux, mais quand même, généreux et sincère, semblait près de s'achever, deux hommes se dressèrent qui, dans l'immédiat, parurent s'opposer et dans la perspective de la destinée nationale, gardent un rôle éminent. Le Maréchal Pétain au soir de sa vie atténua, sur le sol violé par l'ennemi, les rigueurs de l'occupation, en maintenant une partie de l'activité nationale. D'autre part, l'« Homme du 18 juin », affirmant que « Rome n'était plus dans Rome », dressait une France libre aux côtés des Alliés et la préparait à reconquérir le sol national piétiné.

Depuis lors et ne sortant d'une épreuve que pour en connaître d'autres, la France est entrée dans le grand trouble du monde.

.....

Le difficile est de se garder soi-même en s'imposant une discipline. A n'en pas douter, il appartient à l'individualisme français de défendre la réserve de la personne contre les envahissements du monde moderne. Mais nous devons choisir. Individualistes ? Si l'on entend par ce mot la prédominance jalouse du caprice personnel

contre toute espèce d'organisation durable, nous ne savons que trop où il nous conduit ! Mais si l'on veut dire la simple horreur de la vie grégaire et la réserve, même ombrageuse de la personne, c'est à ce signe que les Français pourront se reconnaître et guider l'inquiétude humaine.

---

RAPPORT DE M. MICHEL FRANÇOIS, SECRÉTAIRE,  
SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ  
PENDANT L'EXERCICE 1959-1960

Mesdames, Messieurs,

Si, pour faire le point devant vous de la situation où nous sommes, j'avais le goût de recourir au vieux fonds de proverbes par quoi s'exprime, dit-on, la sagesse des nations, je pourrais, selon que je me borne à une constatation aussi objective qu'évidente ou que je sollicite déjà votre indulgence, noter que « les jours se suivent et ne se ressemblent pas » ou plaider qu' « une fois n'est pas coutume ». Et si, plutôt que de m'absoudre il vous plaisait de me charger, vous auriez beau jeu de me rappeler que « l'enfer est pavé de bonnes intentions » et qu'en tout cas « rien ne sert de courir, il faut partir à point » ! Et voilà le procès engagé, où vous êtes à bon droit demandeurs puisque, depuis un an que nous étions réunis dans cette même salle, vous n'avez plus guère entendu parler de votre société — si vous ne faites pas, ou pas encore, partie de son Conseil d'administration — que pour apprendre qu'elle tenait aujourd'hui son assemblée générale et que, invités, chaleureusement, à y assister, vous l'étiez aussi, plus discrètement, à vous acquitter de votre cotisation. Alors peut-être avez-vous perçu l'écho de ce réquisitoire dressé naguère contre nous et qui pour outré qu'il fût — mais je connais bien l'homme qui le prononça et la pureté de ses intentions — nous jugeait dans son titre interrogateur : à quoi sert la Société de l'Histoire de France ?

D'autres voix que la mienne, et plus autorisées, ont répondu comme il convenait à cette question et depuis lors, notre cause a été entendue. Mais il me reste à satisfaire à votre légitime curiosité comme à prévenir votre inquiétude qui pourrait s'exprimer par exemple sous cette forme : qu'avons-nous donc, au juste, fait cette année ?

Eh bien, et en dépit des apparences contraires, nous avons beaucoup travaillé. Sans doute — et c'est là que je me sens mal à l'aise — je me présente à vous les mains vides ; les promesses que nous nous étions faites n'ont pas été tenues et voici huit jours que j'ai dû même renoncer à l'espoir de vous présenter un jeu des bonnes feuilles de notre nouvel *Annuaire-Bulletin* correspondant aux années 1958-1959.

Nous étions pourtant partis à temps puisque l'imprimeur auquel nous confions d'habitude la fabrication de ce volume avait en mains la totalité du manuscrit dès la mi-février dernier. Et nous avions reçu de lui toutes les assurances, c'est-à-dire que le volume serait prêt à temps et distribué à la fin de mai. Elles n'étaient, ces assurances que les fameuses bonnes intentions dont l'enfer est pavé et j'en suis toujours à attendre la mise en page pour corrections d'un volume dont je garde encore le secret espoir qu'il pourra vous être envoyé avant la période des vacances. Je veux espérer aussi qu'il ne vous décevra pas puisque, en dehors des indications précieuses qu'il comporte sur la composition de notre Société, mises à jour à la date du 31 mars, en plus du rappel qu'il vous apporte de ce qu'ont été nos deux dernières assemblées générales, il vous présentera un document de tout premier ordre, la relation par un religieux théatin, le père Angelo Bissaro qui fut le confesseur de Mazarin, des dernières semaines et de la mort du cardinal. Le texte en italien a été récemment découvert à Rome par un jeune historien de la spiritualité sous le règne de Louis XIV, M. Raymond Darricau et savamment présenté et annoté par lui ; la traduction en a été faite par Madame Portemer-Laurain qui connaît mieux que quiconque la pensée du ministre et confident d'Anne d'Autriche puisqu'elle prépare l'édition de ses célèbres carnets et, pour que nous jugions mieux de ce que nous apporte de nouveau ce récit, elle l'a fait suivre de la réédition du seul témoignage que nous possédions jusqu'alors des derniers moments du cardinal, la relation tout édifiante du curé de Saint-Nicolas-des-Champs Claude Joly. Ainsi la Société de l'Histoire de France s'associe-t-elle, à sa façon, à la célébration qu'on a voulu solennelle, l'année dernière, du troisième centenaire de la signature du traité des Pyrénées, cependant que se préparent déjà les manifestations qui commémoreront en 1961 le troisième centenaire de la mort de son signataire.

Si notre imprimeur avait été au rendez-vous que nous lui avions fixé, vous auriez déjà en mains avec l'*Annuaire-Bulletin* un autre volume que nous venons de publier : le *Journal de l'Assemblée des notables de 1787* tenu par le comte de Brienne et Etienne-Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, son frère. L'ouvrage est prêt depuis février dernier en effet et si nous en avons retardé la distribution c'est, en le joignant dans un seul paquet à l'*Annuaire-Bulletin*, pour réduire d'autant les frais d'envoi. Et puisqu'aussi bien vous n'êtes pas obligés de me croire sur parole, j'ai cru bon d'en faire circuler parmi vous quelques exemplaires. Le volume est mince, 144 pages, mais le texte d'importance puisqu'il nous donne le compte-rendu par l'archevêque de Toulouse des séances du Bureau que présidait le comte d'Artois, celui du Bureau de Monsieur par le comte de Brienne, et surtout une série de mémoires présentés au roi par Loménie de Brienne au moment où celui-ci va être appelé à succéder

comme contrôleur général à Calonne qui venait de perdre la confiance de l'Assemblée, une Assemblée dont il avait pourtant souhaité lui-même la réunion. C'est que, comme le souligne l'éditeur, M. Pierre Chevallier qui pour cette publication dont il avait fait le sujet d'une thèse complémentaire de doctorat — et j'avais l'honneur de faire partie de son jury de thèse — a pu bénéficier des conseils de M. Michel Antoine, commissaire responsable, c'est que du plan strictement financier où elle eût dû se tenir, cette assemblée de privilégiés était passée au plan politique en exigeant le contrôle de l'emploi des fonds publics qui lui étaient demandés et en contraignant Louis XVI à se comporter avant la lettre en monarque constitutionnel. Tant il est vrai que, comme arrivait à le dire le regretté Georges Lefebvre citant Chateaubriand, ce sont les patriciens qui commencèrent la Révolution, si les plébéiens l'achevèrent.

L'*Annuaire-Bulletin*, le *Journal de l'Assemblée des notables*, deux volumes qui vous font défaut, c'est trop déjà ; moins cependant que vous l'imaginiez, car nous avons nourri une autre ambition, celle de vous faire tenir en mai dernier le tome I<sup>er</sup> de la réédition du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*. Depuis plusieurs années déjà, je vous ai entretenus de cette publication que nous avons pu entreprendre à l'initiative de M. Marot, qui en est le commissaire responsable, grâce à la générosité du département des Vosges. L'imprimeur, qui est ici M. Daupeley, n'est pas cette fois en cause : ce sont bien plutôt les scrupules conjugués de nos éditeurs, M. Tisset et M<sup>lle</sup> Lanhers, et de leur commissaire-responsable et les difficultés aussi qu'ils ont éprouvées du fait qu'ils n'étaient pas libres au départ mais supportaient la contrainte des deux éditions antérieures du procès, celle de Quicherat et celle de Pierre Champion. Vous aurez pourtant et sous peu, je l'espère, un magnifique volume à votre disposition, enrichi de facs-similés des principaux monuments du procès, un volume que l'on attend avec tant d'impatience que nous en avons envisagé le tirage à 3.000 exemplaires. Et s'ils se vendent aussi rapidement que nous le souhaitons, nous y verrons la seconde intervention providentielle de la Pucelle qui, après avoir une fois sauvé la France, aura sauvé cette fois la Société d'Histoire de France.

Car notre Société s'épuiserait vite à ce long effort qui est le sien et que seuls peuvent apprécier à sa juste mesure ceux des membres de notre Conseil d'administration qui sont fidèles à ses réunions. C'est là que nous établissons notre plan de travail, soucieux que nous sommes de donner au monde savant des instruments de travail qui répondent à ses besoins et qui soient irréprochables, soucieux que nous sommes aussi de ne pas excéder les limites de nos moyens. Or, en vous distribuant dans les semaines qui viennent les trois volumes dont je viens de parler et qui correspondent à un seul exercice, vous jugerez sans doute que nous avons été au-delà de nos possibilités et que nous n'aurions pu courir ce risque si à l'aide généreuse

du département des Vosges ne s'était ajouté l'appui, qui ne nous a jamais fait défaut, du Centre national de la Recherche scientifique. Mais il me plaît de dire aussi que ces appuis de l'extérieur ne nous viendraient pas si notre budget n'était géré comme il l'est avec tout le soin et tout le zèle qu'y met notre trésorier M. Vernet. Vous allez entendre dans un instant l'exposé de ses comptes et les observations qu'ils appellent de la part de nos censeurs ; les chiffres qui y figurent peuvent encore faire illusion, mais nous risquerions vite de faire mauvaise figure si nous nous y tenions, car avec eux l'avenir déjà est engagé et nous tous, solidairement avec lui.

Depuis que vous m'entendez vous donner le tableau annuel de nos activités, j'ai pu me livrer devant vous à des calculs très simples que je ne referai pas aujourd'hui, Vous conviendrez aisément avec moi que, si pour une cotisation annuelle de 15 NF., vous avez reçu en un an trois volumes qui ensemble seront vendus 50 NF., vous n'aurez pas réalisé une si mauvaise affaire, une affaire qui serait bonne encore si la distribution de ces volumes s'étendait sur deux ans. Vous en tirerez, Mesdames, Messieurs, dans le secret de vos consciences la conclusion qu'il vous plaira : mais si de mon côté je pose tout haut à nouveau l'inquiétante, l'irritante question : « A quoi sert la Société de l'Histoire de France ? », je redoute qu'un jour on y réponde sans ménagement : « A enrichir à peu de frais la bibliothèque de ses membres. » Mais puisque je viens de m'engager sur une voie dangereuse, laissez-moi faire un pas de plus en avant en soulevant cette objection : que chacun de nous n'aurait peut-être pas acquis de son propre mouvement ces volumes qui lui arrivent à intervalle irrégulier et auxquels il porte un intérêt inégal... Et nous voici ainsi arrivés à la croisée des chemins où je voulais atteindre, à un carrefour qui, porté sur une autre carte du Tendre, pourrait nous inviter à descendre jusqu'au gouffre la pente du renoncement, suivre la voie plane et sans issue de l'indifférence ou marcher d'un pas résolu vers de nouveaux sommets où la peine trouve son réconfort. Et vous avez déjà choisi, car cette ascension dans l'effort, notre effort commun, nous est commandée du jour où notre nom figure sur ce vieux registre que mon illustre prédécesseur à cette place, notre guide et notre exemple, M. Charles Samaran, m'a remis le jour où il a souhaité et où vous avez voulu que je lui succède. Dix membres nouveaux sont venus en un an grossir nos rangs où la mort n'a fait que trois vides, et nous nous comptons aujourd'hui quelque 300, à quoi s'ajoutent bibliothèques ou institutions scientifiques. Notre premier devoir est là : recruter de nouveaux membres dans un effort concerté et appliqué à bon escient, en songeant, ce faisant, non pas seulement à notre bibliothèque personnelle, mais à tout ce qui reste à faire encore pour doter nos chercheurs des documents essentiels qui demeurent toujours enfouis dans les dépôts publics ou privés, ou qui, depuis longtemps publiés, sont devenus inaccessibles, ou ne

répondent plus aux exigences de notre temps. Nous nous sommes ainsi chargés d'une véritable mission, celle-là même que s'étaient indiquée dans l'enthousiasme les fondateurs de notre Société et qu'ont allègrement assumée jusqu'à nous leurs successeurs. Or, le moment est venu des renouvellements nécessaires qu'envisagent précisément ceux que je pourrais appeler nos concurrents en matière d'édition de textes, si nous ne collaborions en parfaite harmonie en nous retrouvant autour des mêmes tables : le C.N.R.S., dont l'ancienne commission d'histoire a dressé il y a quelques mois et publié dans la *Revue historique* ce tableau des besoins des historiens en fonction de leurs préoccupations ; le Comité des travaux historiques qui, comme nous, se réclame de Guizot et envisage la publication de nouvelles séries de texte.

Mais si nous œuvrons en commun pour mener à bien les entreprises commencées, c'est en commun aussi que nous devons songer à nos travaux futurs ; je veux dire que notre Bureau, votre Conseil sont prêts à recevoir toutes les suggestions que vous pourrez leur faire, à examiner tous les projets que vous pourrez leur soumettre, vous mêmes ici présents comme tous ceux de nos membres qui, retenus loin de nos réunions par leurs occupations ou leur éloignement de Paris, entendront, s'ils me lisent, cet appel que je leur fais à nouveau. Non pas que pour le présent nous soyons près de nous arrêter parce que n'ayant plus rien à faire : il me reste avant de clore ce rapport à vous donner en bref l'état de nos publications en cours et à dessiner ainsi la courbe de nos réalisations immédiates qui se situe peut-être déjà au-delà de celle, fût-elle idéale, que tracerait dans son rêve notre trésorier...

J'ai reçu ce matin même les trois premières feuilles mises en page du tome II et dernier de la *Correspondance secrète du comte de Broglie* ; nous aurons ainsi mené à bien, dans un minimum de temps, une publication qui fait honneur à ses auteurs, MM. Antoine et Ozanam, en même temps qu'elle comble une lacune dont tous les spécialistes de l'histoire diplomatique du XVIII<sup>e</sup> siècle ont bien senti la gêne qu'elle leur causait. Nous ne perdons pas de vue non plus la réédition, depuis longtemps en cours, des *Annales de Saint-Bertin* dont la totalité du manuscrit, définitivement mis au point, sera dans un mois aux mains de l'imprimeur. Il nous reste encore à publier le tome VI de *Paris pendant la Terreur* et à préparer l'index qui seul permettra l'accès à l'ensemble des volumes. Or, pour ces deux ouvrages, nous avons déjà obtenu du C.N.R.S. la subvention indispensable et dépassée hélas, déjà, par l'élévation survenue entre temps des prix d'impression. Et si nous avons rejeté dans un avenir plus lointain la publication du tome XIV des *Chroniques* de Froissart, c'est que sa préparation s'avère difficile et que je serai sans doute en mesure de mettre plus rapidement au point le manuscrit du tome II des *Lettres de Henri III* à la publication duquel sont réservés les fonds du legs Champion.

Voilà Mesdames, Messieurs ce que nous avons fait au cours de cette année écoulée, ce qu'il nous reste à faire aussi dans les années qui viennent, avant qu'ensemble nous nous fassions un nouveau programme à la réalisation duquel nous prendrons bien soin de mettre nous mêmes en place les moyens sans lesquels il rejoindrait vite le monde des chimères.

---

RAPPORT DE MM. LES CENSEURS SUR L'ÉTAT DES FINANCES  
DE LA SOCIÉTÉ AU 31 DÉCEMBRE 1959

Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la situation financière de la Société au 31 décembre 1959 :

RECETTES

|                                                                                                            |               |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1. Cotisations .....                                                                                       | 890.962 fr.   |
| Cotisations de l'année 1959 (France). 458.410                                                              |               |
| Cotisations de l'année 1959 (Etranger) 104.552                                                             |               |
| Cotisations arriérées .....                                                                                | 305.150       |
| Cotisations anticipées .....                                                                               | 22.850        |
| 2. Vente de livres .....                                                                                   | 327.239       |
| 3. Intérêts des fonds placés .....                                                                         | 5.960         |
| 4. Remboursement de titres .....                                                                           | 2.415         |
| 5. Dons.....                                                                                               | 112.970       |
| 6. Reliquat de l'exercice 1958 .....                                                                       | 267.183       |
| 7. Prélèvement sur les fonds de la succession Champion (publication des <i>Lettres de Henri III</i> ) .... | 1.253.189     |
| Total .....                                                                                                | 2.859.918 fr. |

DÉPENSES

|                                                                                                |               |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1. Publication des <i>Lettres de Henri III</i> , tome I... 1.253.189 fr.                       |               |
| [Impression : 1.056.999 fr. ; Papier : 112.926 ;<br>Planches : 24.570 ; Distribution : 58.694] |               |
| 2. Remboursement de l'avance faite en 1958 sur les<br>fonds de la succession Champion .....    | 522.000       |
| 3. Dépenses d'administration.....                                                              | 14.054        |
| 4. Frais de comptes postal et bancaire .....                                                   | 1.397         |
| Total .....                                                                                    | 1.790.640 fr. |

## BALANCE

|                            |               |
|----------------------------|---------------|
| Recettes.....              | 2.859.918 fr. |
| Dépenses .....             | 1.790.640     |
| Excédent de recettes ..... | 1.069.278 fr. |

Les chiffres que vous venez d'entendre appellent quelques commentaires.

Le relèvement du taux des cotisations a entraîné l'augmentation relative des recettes que l'on pouvait prévoir, mais le nombre des cotisants — moins de trois cents en 1959 — reste très insuffisant pour assurer le financement normal de notre modeste programme d'édition : un volume par an et un *Annuaire-Bulletin* tous les deux ans. De même, la hausse du prix de nos publications rend compte en grande partie des progrès enregistrés dans le total des sommes encaissées par notre dépositaire : elle ne nous dispense pas d'un nouvel effort d'information et de diffusion en France et à l'étranger.

Les cotisations arriérées rentrent peu à peu. Quelques irréductibles cependant sont restés sourds à tous les appels, sans même manifester l'intention de quitter une Société dont ils se désintéressent et qui devrait nécessairement tirer les conséquences de leur attitude. Par contre, l'appel adressé à ceux de nos membres qui s'étaient rachetés a été largement entendu, ainsi qu'en témoigne le montant élevé des dons inscrits en recette. Nous tenons à leur exprimer notre gratitude, et tout particulièrement à ceux qui, souvent en termes chaleureux, ont renoncé à leurs droits et se sont engagés à verser désormais une cotisation annuelle.

Au regard de cette amélioration de nos revenus, les dépenses ont été réduites, car notre seule publication, celle du premier tome des *Lettres de Henri III*, a été assurée, comme il était normal, sur les fonds laissés à cet effet par Pierre Champion. L'excédent de recettes ainsi obtenu est donc plus apparent que réel. En effet, pour des prévisions de recettes inférieures à celles de l'année précédente, nous devons envisager pour l'exercice 1960 le règlement des frais de publication d'un *Annuaire-Bulletin* et du *Journal de l'assemblée des notables de 1787*, dont l'impression est achevée, et le versement d'acomptes substantiels sur des travaux depuis longtemps en cours : le solde de ceux-ci dépasserait nos disponibilités et ne pourra être versé qu'en 1961.

Le règlement de la Société, arrêté le 23 janvier 1834 et modifié le 10 mai 1836, prévoyait une cotisation annuelle de trente francs, soit environ soixante-dix nouveaux francs, ce qui faisait un Mécène de chaque sociétaire. Sans aller jusque là, ceux à qui vous avez confié vos intérêts financiers craignent d'être bientôt obligés, pour maintenir ce qui peut être encore sauvé, de vous demander un nouveau

pas dans la direction où vous engageait votre courageuse décision de 1958.

Voici maintenant le projet de budget pour l'exercice 1960 :

*Projet de budget pour l'exercice 1960*

RECETTES

|                                                                                                                           |                      |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| 1. Cotisations .....                                                                                                      | 6.000,00 NF.         |
| 2. Vente de volumes .....                                                                                                 | 3.000,00             |
| 3. Subvention du Centre national de la recherche scientifique [ <i>Journal de l'assemblée des notables de 1787</i> ]..... | 2.000,00             |
| 4. Subvention du Centre national de la recherche scientifique [ <i>Correspondance du comte de Broglie, II</i> ].....      | 7.000,00             |
| 5. Intérêts des fonds placés .....                                                                                        | 55,00                |
| 6. Reliquat de l'exercice 1959 .....                                                                                      | 10.692,78            |
| 7. Subvention du Conseil général des Vosges [ <i>Procès de Jeanne d'Arc, I</i> ] .....                                    | 25.000,00            |
| <b>Total .....</b>                                                                                                        | <b>53.747,78 NF.</b> |

DÉPENSES

|                                                                            |                      |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| 1. Publication de l' <i>Annuaire-Bulletin</i> 1958-59.....                 | 4.500,00 NF.         |
| 2. Publication du <i>Journal de l'assemblée des notables de 1787</i> ..... | 5.000,00             |
| 3. Publication des <i>Procès de Jeanne d'Arc, I</i> .....                  | 25.000,00            |
| 4. Publication de la <i>Correspondance du comte de Broglie, II</i> .....   | 15.000,00            |
| 5. Dépenses d'administration, frais de bureau, convocations, etc.....      | 300,00               |
| <b>Total .....</b>                                                         | <b>49.800,00 NF.</b> |

Excédent des recettes ..... 3.947,78 NF.

Certifié exact et conforme aux écritures du trésorier,

Les Censeurs,

Michel ANTOINE, J. COQUEBERT DE NEUVILLE.



## LA VIE D'UN ÉTUDIANT LYONNAIS A PARIS SOUS LOUIS-PHILIPPE

En cette année où notre pays célèbre le centenaire de la réunion de la Savoie à la France, il eût été normal de commémorer une personne qui eût pris part ou, au moins, qui eût quelque rapport avec cet événement, comme il a été fait l'an dernier, pour le centenaire de la campagne d'Italie, quand nous a été offerte une vue très technique, mais mise à notre portée, de la logistique et de la stratégie des armées de Napoléon III et de Victor-Emmanuel.

Aujourd'hui, je me propose de vous parler d'un homme qui n'a pu prendre aucune part aux événements que l'on célèbre, car il était mort depuis sept ans quand ces événements se sont produits. Il s'agit, en effet, de Frédéric Ozanam, mort en 1853. Milanais par sa naissance, français de nationalité, lyonnais par sa mère et par adoption, Ozanam paraît bien n'avoir eu avec la Savoie aucun rapport.

Aucun rapport ? Ce n'est pas si sûr. Il a été, en 1835, en pèlerinage à la Grande Chartreuse. Il a admiré ce monastère enfermé dans une vallée profonde au milieu des montagnes, dans une forêt remplie d'arbres centenaires et de sous-bois fleuris bien improprement appelée « désert ». Puis il a fait l'ascension du Grand Som, « montagne très élevée, écrit-il à son cousin Pessonneaux le 21 septembre 1835, d'où l'on domine tout le Dauphiné, une partie de la Savoie, et d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes »<sup>1</sup>. S'il avait passé le col du Granier qui dévale sur la combe de Chambéry, il aurait vu pleinement la capitale savoyarde.

Ozanam était né à Milan, en 1813, dans le royaume franco-italien fondé par Napoléon, mais il regagna Lyon avec ses parents en 1814. Il fit ses études secondaires au collège de Lyon, assez brillamment. En 1831, son père décida qu'il serait avocat et, comme il n'y avait pas alors de faculté de droit à Lyon, l'envoya à Paris. Les nombreuses lettres qu'il adressa dès lors à ses parents et à ses amis lyonnais permettent de faire revivre, en sa personne, la vie et les sentiments d'un jeune homme de province isolé dans la capitale. Il a la sensibilité et l'imagination romantiques, mais, qu'ils viennent du Nord

1. Lettre à Pessonneaux, du 21 septembre 1835, inédite.

ou du Midi, ceux qu'il rencontre sont taillés sur le même modèle. Nous pouvons donc, sans scrupule, le choisir pour type. Il est douteux que l'on puisse trouver un modèle plus complaisant. Il se laisse voir sans pose et sans vanité et ne se doute guère que ses lettres passeront à la postérité. D'autres en ont, sans doute, écrit de pareilles, mais n'ont pas bénéficié de la piété avec laquelle les descendants d'Ozanam ont conservé celles de leur aïeul. Ces lettres, jusqu'à ces dernières années, étaient jalousement gardées par ses petits-enfants. Tout au plus, on en communiquait quelque une à la Société de Saint-Vincent de Paul, qui en donnait le texte comme lecture pieuse à ses membres en les insérant dans son *Bulletin*. Aujourd'hui, la consigne de silence est levée et les *Lettres de Jeunesse* de Frédéric Ozanam vont bientôt faire l'objet d'une publication à paraître chez Bloud et Gay. C'est la source de l'esquisse que je vais faire, esquisse pour laquelle je ne pouvais pas trouver un auditoire meilleur que celui que m'offrent les membres de la Société de l'Histoire de France.

Ozanam partit de Lyon pour Paris le 2 novembre 1831. Dès le 7, il écrit à sa mère et lui donne ses premières impressions. Elles sont tristes : « ...Me voilà jeté sans appui, sans point de ralliement dans cette capitale de l'égoïsme, dans ce tourbillon des passions et des erreurs humaines. Qui se met en peine de moi ? Les jeunes gens de ma connaissance sont trop éloignés de mon domicile pour que je puisse les voir souvent... Je suis établi depuis samedi soir dans ma pension, dans une petite chambre exposée au midi sur le jardin, dans un quartier des plus salubres et fort près du Jardin des Plantes. J'ai été assez bien accueilli et j'ai obtenu sans peine la faculté de faire maigre quand il me plairait. Tu te trouves donc bien, allez vous dire. Point du tout, je suis fort mécontent. »<sup>1</sup> Et de détailler ses griefs : fenêtre mal placée, chaises montrant la corde, long trajet pour gagner l'Ecole de Droit ainsi que les « cabinets littéraires ». Ses amis lyonnais n'habitent pas son quartier. La maîtresse d'hôtel a l'air d'une « rusée commère » et ne facilite en rien son installation, mais surtout « la compagnie n'est pas bonne ; il y a des dames et des demoiselles qui mangent à table avec nous, qui tiennent le haut bout de la conversation et dont les tournures et les discours sont extrêmement communs. De ma chambre, qui est à deux étages au-dessus d'elles, je les entends le soir pousser des éclats de rires dignes des dames de la Halle... Les pensionnaires se réunissent le soir pour jouer aux cartes. Vous pensez bien que j'ai refusé de me mêler à ces jeux. Ces gens-là ne sont ni chrétiens ni turcs. » Du reste, les menus sont médiocres : « bouilli, rôti, quatre ou cinq pommes de terre à l'eau, une petite salade et des beignets d'artichaut. » On voit que notre étudiant était habitué à la cuisine lyonnaise.

Il se console en visitant des églises. Saint-Etienne du Mont, avec

1. A son père, novembre 1831, inédite.

son beau jubé, le transporte ; il ne se doute guère qu'il a sous les yeux le cadre de l'un des premiers centres de la Société de Saint-Vincent de Paul...

Ce logement si mal adapté à ses goûts et à ses désirs ne dura pas longtemps. Une visite à André-Marie Ampère, pour qui il avait des recommandations, y mit bientôt fin. Ce grand savant était lyonnais, il reçut Ozanam avec bienveillance ; bien mieux, il lui offrit un petit appartement dans sa propre maison, et bientôt les repas, qui furent, j'en suis sûr, bien meilleurs que ceux de la pension parisienne. Ozanam exhale sa joie dans une lettre à son père : « Aujourd'hui je suis bien mieux, puisque me voici fixé depuis deux jours chez M. Ampère. Lundi soir j'ai déménagé... et je me suis installé dans une belle et bonne chambre plancheyée et boisée, ayant deux portes sur le jardin, une bibliothèque pleine de livres allemands, italiens, voire même suédois et espagnols dont je n'use guère, et quelques bons ouvrages de littérature française. C'est la bibliothèque de M. Ampère fils. J'ai un bon poêle de faïence ou je fais peu de feu, une cheminée de marbre ornée d'une amphore antique, mais vide..., de ce bon Falerne mousseux dont parle mon ami Horace. » Et il joint un petit croquis à sa lettre<sup>1</sup>.

Est-il heureux ? Pas tout à fait. Voyons ce qu'il écrit à son ami Falconnet : « Me crois-tu heureux ? Oh ! non, je ne le suis pas, car il s'est fait chez moi un grand malaise. Séparé de ceux que j'aimais, je ne puis prendre racine dans ce sol étranger, je sens chez moi je ne sais quoi d'enfantin qui a besoin de vivre au foyer domestique, à l'ombre du père et de la mère, quelque chose qui se flétrit à l'air de la capitale. Et Paris me déplaît parce qu'il n'y a point de vie, point de foi, point d'amour, c'est comme un vaste cadavre auquel je me sens attaché... C'est vraiment au milieu de ce désert moral que l'on comprend bien et que l'on répète avec amour ces cris du Prophète ;

Habitavi cum habitantibus Cedar,  
Multum incola fuit anima mea ! (Ps. 119)  
Si oblitus fuero tui Jerusalem  
Adherat lingua mea faucibus meis. (Ps. 136)

Ces accents de poésie éternelle retentissent souvent dans mon âme et pour moi Cedar, c'est Babylone, c'est le milieu de mon exil et de pèlerinage, et Sion, c'est ma ville natale avec ceux que j'y ai laissés, avec sa provinciale bonhomie, avec la charité de ses habitants, avec ses autels debout et ses croyances respectées. »<sup>2</sup>

S'il a un peu de nostalgie, cela ne l'empêche pas de penser à rassurer ses parents au moment où le choléra commence à faire des

1. A son père, novembre 1831, inédite.

2. A Falconnet, 18 décembre 1831, en partie inédite. V. *Lettres*, 1912, t. I, p. 37.

victimes à Paris : c'est en 1832 que l'épidémie se déclare. Casimir Périer est une des victimes. « Le fléau frappe à coups redoublés, s'il suit son cours, il est à craindre qu'il n'emporte 20.000 personnes... Il semble qu'il ait été créé pour punir notre ville coupable... Au milieu de ce triste spectacle, la Charité ne se lasse point... Notre noble prélat a fait présent de 1.500 francs pour les hôpitaux et de dix mille francs aux pauvres... La conférence dont je fais partie (*la conférence d'Histoire*) a voté une petite somme de 15 francs pour les pauvres sur le produit de ses amendes... Je n'ai pas peur pour moi, je n'ai même presque pas d'anxiété, je me porte bien... Ce n'est absolument que la sollicitude pour ceux qui me sont chers qui me déciderait à me mettre en route et, si le choléra était très doux à Lyon... je resterais ici... En somme toute, je vous prie de n'avoir point de crainte à mon sujet... »<sup>1</sup> Six semaines plus tard, le choléra « est à l'agonie », mais « Paris est loin d'être gai<sup>2</sup> ».

A partir de 1833, Ozanam est acclimaté à Paris, il y a trouvé des amis, lyonnais et autres ; la *Conférence de Charité* est née, en somme, de ces amitiés avec Lallier, Lamache, Devaux, Letaillandier et Clavé, sous la présidence du bon M. Bailly. Ozanam change quelquefois de logis, mais il ne se plaint plus de se trouver mal logé. Il fréquente des gens illustres qui l'accueillent comme un égal : Lamartine, Chateaubriand, Montalembert surtout, qui lui fait connaître Lamennais, d'Ault du Mesnil, Mickiewicz, le chevalier de Platter et bien d'autres. Montalembert l'estime tant qu'il lui demande son concours pour lancer l'*Univers* et qu'il met le mot « précieuse » en tête des lettres qu'il a reçues de lui.

Désormais, la mélancolie aura presque disparu de la correspondance d'Ozanam. Ce qui en reste est dû, je crois, à son état de santé. Il tient à en parler à ses parents, pour les assurer qu'il ne se laissera pas vaincre par la maladie et qu'il se soignera attentivement s'il y a lieu. C'est ainsi qu'il écrit à sa mère : « Pauvre de moi, il faut que je finisse toujours par quelques mots de mauvais augure : je me trouvais très bien et mon mal de gorge était passé lorsque, jeudi dernier, en me couchant, j'ai éprouvé des légères palpitations ; je ne m'en inquiétais point d'abord, mais elles augmentèrent de plus en plus et, comme elles devenaient très fatigantes, j'allai trouver M. Durnerin (*son médecin*) avant hier. Il me dit que c'était peu important et que la cause était dans cette agitation sanguine qui me travaille... »<sup>3</sup>, et il lui ordonna une nouvelle saignée et forte, selon l'usage du temps. Le sang n'était pas toujours en cause, car il se trouve un jour en proie à un mal de jambes qui le tient « perclus par ordre du médecin et prisonnier dans ma chambre<sup>4</sup> ». En s'excu-

1. A sa mère, 8 mai 1832, inédite.

2. A ses parents, 16 mai 1832, inédite.

3. A sa mère, 19 juin 1833, inédite.

4. A Falconnet, 30 août 1836, inédite.

sant, un peu plus tard, auprès de son ami Velay, de lui répondre avec un trop grand délai, il a avoué avoir été « saisi d'une fièvre violente qui m'a duré quatre jours consécutifs et m'a laissé ensuite une éruption et un malaise qui ne sont pas entièrement passés<sup>1</sup> ». Il est encore une fois alité en 1839 et en fait part à Emmanuel Bailly, à qui il expose que les tracas de sa candidature à une chaire de Droit commercial à Lyon ont peut-être été la cause de troubles de santé qui se sont fait ressentir pendant une semaine, le laissant « presque incapable d'un travail sérieux<sup>2</sup> ». Je passe sur divers incidents plus ou moins graves, comme le mal de gorge qui lui a fait manquer un rendez-vous avec Pessonneaux<sup>3</sup>. Sa mauvaise santé ne devait que s'aggraver avec les années. Elle l'amènera au tombeau à l'âge encore vert de quarante ans.

Il nous reste à examiner un autre genre de sujet, très fréquent lui aussi dans la correspondance familiale, celui des finances : logement, vêtements, nourriture, livres etc., ne pouvaient manquer de finir entre les mains des parents. Pourtant, dès qu'il fut en âge de penser et d'écrire, Ozanam s'efforça de limiter les prélèvements qu'il devait effectuer sur la bourse paternelle. M. Ozanam père avait, comme médecin, une bonne situation à Lyon. Mais il devait faire face à des frais importants : entretien de son propre ménage, santé toujours fragile de Madame Ozanam, frais d'études de ses enfants dont l'un, l'aîné, était prêtre et, par conséquent, pauvre, et l'autre était encore écolier. Frédéric en était conscient. C'est la raison qui lui impose de se livrer, au milieu de ses études supérieures et malgré des occupations nombreuses, à des travaux lucratifs. Bailly, qui le regardait presque comme un fils, lui donnait l'occasion d'écrire dans les revues où il avait accès, comme l'*Université catholique* et dans un journal comme l'*Univers* alors financé par Montalembert. Il n'y a pas lieu de s'appesantir sur cette recherche de rémunération. Bien loin d'être une preuve d'avarice ou de prodigalité, c'est une preuve d'amour filial. Ozanam réduisait donc ses dépenses et cela nous vaut quelques confidences sur son vestiaire. Le premier compte envoyé à son père date du 12 novembre 1831. Il comporte des articles divers : frais de voyage, pourboires, achat de livres : le *Code*, les *Institutes* et un eucologe se montent ensemble à 6 francs. L'omnibus coûte trente centimes, comme à la fin du siècle. Ozanam note qu'il l'a pris parce qu'il pleuvait<sup>4</sup>. Le total ne dépasse pas 69 francs. En 1833, au début de l'été, les frais de voyage, de repas, etc., y compris une petite caisse pour emporter son habit sans le froisser, atteignent

1. A F. Velay, 9 avril 1837. *Bulletin* de la Sté de St-Vincent de Paul, 1914, p. 120.

2. A Bailly, 9 mars 1839, inédite.

3. A Pessonneaux, 21 avril 1840, inédite.

4. A son père, 12 novembre 1831, partiellement inédite, V. *Lettres*, 1912, t. I, p. 30.

120 francs. Il avoue que, n'ayant pas attendu pour faire sa malle, d'avoir reçu les conseils de sa mère, il l'a faite en dépit du bon sens<sup>1</sup>. Il n'a pas toujours un tel aveu à faire, car il fait désormais attention à ses vêtements. C'est en 1835 que nous en trouvons la preuve, dans une lettre à Madame Ozanam. « Puisque nous parlons d'argent, il faut que je vous demande s'il ne faut pas me faire faire un pantalon d'été. Je n'en ai qu'un noir qu'il faut porter à tous les jours et un de nankin qui est déjà vieux et d'une très médiocre beauté. Je n'en ai point pour les jours de cérémonie. Je n'ai pas non plus une seule paire de bas blancs. Aujourd'hui, je suis obligé de mettre des bas fins de laine noire avec mes souliers escarpins, je n'ai du reste que des bas gris et bleus ; envoyez-moi donc, je vous prie, des blancs le plus tôt possible, ou dites-moi d'en acheter. Les petites finances particulières ne vont guère bien. J'ai dépensé pour un chapeau 8 francs, pour des souliers 6 francs cinquante, pour ma redingote, pour ma part, 15 francs et pour mon examen de licence ès-lettres 65 francs en tout. Je serai bien gêné s'il faut acheter à mes frais pantalon et bas<sup>2</sup>. »

A la fin d'une lettre à son père, où il rend compte de ses journées et de l'avancement de ses études de droit. « Il faut, écrit-il, que je termine cette lettre par mon invariable refrain mensuel : il faut que je vous demande de l'argent, il faut même que je vous en demande beaucoup, mon pauvre père, parce qu'on m'en demande beaucoup par moi-même : 1<sup>o</sup> Quatre-vingt-dix francs pour mon examen. 2<sup>o</sup> Quinze francs pour ma cotisation annuelle d'avocat stagiaire qu'on m'a sommé de payer. 3<sup>o</sup> Ma pension, pour laquelle je ne veux pas prendre plus de 110 francs cette fois pour ne pas vous ruiner : cela fait 215 francs<sup>3</sup>. »

Jusqu'à ce qu'il touche un traitement comme professeur de droit commercial à Lyon, il connaîtra les mêmes embarras. Son cousin Personneaux éprouvait, en 1840, quelques difficultés à se tirer d'affaires. Il s'excuse de ne pouvoir lui venir en aide : « Ta belle-mère m'a fait part de tes peines. J'aurais voulu pouvoir contribuer à les diminuer autrement que par des conseils. Mais je suis encore dans de grands embarras pécuniaires, environ 3.000 francs de dettes à payer d'ici au bout de l'an. Néanmoins aussitôt que ce déficit sera comblé et que, liquidation faite, je serai déchargé vis-à-vis de mes frères<sup>4</sup> et maître de mes petites ressources, tu pourras compter sur moi<sup>5</sup>. »

Ne finissons pas sur une note terre à terre. Ozanam ne s'occupait d'argent que par nécessité. La mélancolie, maladie du temps, lui

1. A ses parents, 7 août 1833, inédite.

2. 23 mai 1835, inédite.

3. 26 avril 1836, inédite.

4. Il s'agit de la succession de sa mère, morte en octobre 1839.

5. A Personneaux, 1<sup>er</sup> avril 1840.

pèse plus que l'obligation de gagner sa vie. Or, s'il s'en ouvre à son confesseur, celui-ci répond avec l'Apôtre : *Gaudete in Domino semper*. Il en est bouleversé : « J'étais arrivé, écrit-il à Lallier, à une impossibilité absolue de penser et d'agir. J'avais la tête en feu, traversée en tous sens par des idées désolantes... L'excès du mal me fit recourir au médecin... qui a le secret des infirmités morales et qui a le dépôt du baume de la grâce divine. Or, après que j'eusse exposé ... mes tristesses ... à l'homme charitable que j'appelle mon père... il répondit... *Gaudete in Domino semper*. N'est-ce pas une étrange parole ? Voilà un pauvre homme qui vient d'avoir le plus grand des malheurs dans l'ordre des choses spirituelles, celui d'offenser Dieu, le plus grand des malheurs dans l'ordre des choses de la nature, celui de devenir orphelin, il a une mère âgée et malade dont il épie tous les mouvements, tous les regards, tous les traits chaque jour pour savoir combien de temps encore il la conservera... et d'autres séparations encore... le menacent. Il est... accablé de sollicitudes et d'affaires dont les plus heureuses ne laissent pas de le froisser... Il se trouve rempli de faiblesses, d'imperfections, de défauts, et les souffrances secrètes qu'il se cause à lui-même ne sont pas les moins pénibles... Et l'on vient lui dire, non point de se résigner ou de se consoler, mais de se réjouir... Il faut bien... toute la pieuse insolence du christianisme pour parler de la sorte. Et cependant le christianisme a raison. »<sup>1</sup>

Et Ozanam a raison de parler comme il fait. Et M. Noiroi a eu raison de tenir ce langage à son pénitent. Nous voyons ainsi l'âme du fondateur des conférences de Charité telle qu'elle s'est forgée dans les deuils et les épreuves. Aucune conclusion ne pourrait valoir ce coup d'œil sur une grande âme.

Léonce CELIER.

1. A Curnier, 9 novembre 1837, *Lettres*, 1912, t. I, p. 229.



# LA VIE DE LA SOCIÉTÉ

1961

---

## Les séances du Conseil

Les séances du Conseil se sont tenues les 27 janvier, 17 mars, 7 juillet et 24 novembre.

Le Bureau de la Société élu pour l'année 1961-1962 a porté à la présidence le premier vice-président, M. Périer de Féral, cependant que M. Pierre Marot, second vice-président était élu premier vice-président, et était lui-même remplacé par M. Léon Noël. Les secrétaire, secrétaire-adjoint, trésorier et trésorier-adjoint ont été confirmés dans leurs fonctions.

Conformément aux statuts, il est procédé lors de l'Assemblée générale, qui s'est tenue le 8 juin, à l'élection des dix membres du Conseil dont le mandat venait à expiration en 1961. C'est ainsi qu'ont été réélus : MM. Brunel, Célier, M<sup>lle</sup> Droz, MM. Laroche, Lemoine, Léonard, de Lévis Mirepoix, Martin-Chabot, Michel-Dansac et Perrat, qui siègeront jusqu'en 1965.

Le même jour, M. André Chamson, de l'Académie française, directeur général des Archives de France, a été élu membre du Conseil en remplacement de M. le duc de Broglie, décédé.

Les deux censeurs, MM. Antoine et Coquebert de Neuville ont été réélus lors de cette même Assemblée générale du 8 juin.

Le Conseil de la Société a eu, au cours de l'année 1961, à déplorer la perte de trois de ses membres les plus éminents : M. François Charles-Roux, membre de l'Institut, ambassadeur de France, décédé le 26 juin, M. le duc de la Force, de l'Académie française, le 3 octobre et M. E.-G. Léonard, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, le 11 décembre.

## Les publications de la Société

Au même rythme que l'année précédente, deux publications ont pu être distribuées aux membres de la Société.

Le tome I du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc* a été remis aux membres du Conseil dès le 27 janvier, et envoyé dans les semaines qui suivirent à tous les sociétaires. Le tirage du volume a été exceptionnellement de 3.000 exemplaires, un millier ayant été mis à la disposition du Conseil général des Vosges, dont la générosité a permis, comme on sait, cette publication. D'ailleurs, le même Conseil général vient de décider de porter de 5 à 10 nouveaux centimes le supplément de droit perçu sur chaque entrée de la maison de Jeanne d'Arc, à Domremy, au profit du compte spécial ouvert à la Société pour le financement de la suite de la publication, ce qui permet d'espérer pour 1961 une recette d'environ 10.000 NF. Des tirages spéciaux de l'ouvrage ont été réalisés à l'intention du préfet des Vosges, du président du Conseil général et du Conseiller général du canton de Coussey. Un exemplaire relié du volume a été offert au général de Gaulle par le préfet des Vosges lors du voyage que le chef de l'Etat a fait en Lorraine au mois de juin.

A l'extrême fin de l'année, les sociétaires ont également reçu le tome II et dernier de la *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV* que M. Michel François avait présenté aux membres du Conseil lors de la séance du 24 novembre. Pour hâter la mise en page du volume et permettre sa diffusion avant 1962, l'imprimeur a fait porter tous ses efforts sur cette publication, laissant pour un temps les *Annales de Saint-Bertin*, dont il avait commencé la composition définitive. Mais, le 24 novembre, le Conseil insiste pour que les *Annales de Saint-Bertin* soient achevées dans les plus brefs délais.

Quant au tome II des *Lettres de Henri III*, M. Michel François donne très fidèlement de bonnes nouvelles de sa préparation ; la moitié du futur volume est dès à présent prête pour l'impression.

Dans sa séance du 7 juillet, le Conseil établit pour le proche avenir un ordre d'urgence dans lequel seront assurées les prochaines publications. Bien entendu, en premier lieu, doivent être achevées les *Annales de Saint-Bertin*. En second lieu, l'effort doit porter sur l'*Annuaire-Bulletin* 1960-1961. A son propos, lors de la séance du 27 janvier, le Conseil décida de retenir pour la deuxième partie du volume la correspondance du comte Stanislas de Clermont-Tonnerre par M<sup>lle</sup> Droz qui, le 17 mars, prenait l'engagement de tenir prêt le texte pour octobre suivant. Et le 24 novembre le Secrétaire faisait savoir que l'engagement avait été tenu. Demeurait alors à préparer la Chronique de la Société qui devait être mise au point dans les semaines suivantes.

La Société souhaiterait ensuite pouvoir publier le tome VI de *Paris sous la Terreur*, pour lequel seront demandés au C.N.R.S. à sa session de printemps 1962, une subvention et des crédits de vacations pour l'établissement de l'index général qui sera le tome VII, et le tome XIV des *Chroniques de Froissart* pris en charge par M.

Albert Mirot, et pour lequel une demande de subvention sera présentée au C.N.R.S. à la session d'automne 1962.

### Questions financières et diverses

A la demande du Trésorier, l'Assemblée générale du 8 juin a voté le relèvement devenu nécessaire de la cotisation, qui a été portée de 15 à 20 NF. pour les membres français et de 20 à 25 NF. pour membres étrangers. Les cotisations des personnes morales en France et à l'étranger demeurent les mêmes.

La situation financière se présente toujours d'une manière favorable, l'encaisse, à la date du 24 novembre, s'élevant à 16.113 NF.

Il est d'usage que les membres de la Société soient conviés aux expositions organisées par les Archives de France : c'est ainsi que le lundi 10 avril, M. Mahieu, conservateur aux Archives nationales et secrétaire-adjoint de la Société, guida un groupe de nos sociétaires, dans les salons de l'Hôtel de Rohan, au cours d'une visite de l'exposition *Les Français à Rome* dont il avait été l'organisateur.

### Assemblée générale du 8 juin

Le jeudi 8 juin, à 17 h., près de cinquante sociétaires étaient venus prendre part à l'Assemblée générale, que présidait M. Charles Perrat, professeur à l'Ecole des Chartes et président de la Société.

M. Charles Perrat prononça, dès l'ouverture de la séance, son discours (voir p. 38) qui fut suivi du rapport de M. le Secrétaire (voir p. 50) et de celui des deux censeurs, lu par M. Coquebert de Neuville, approuvant la gestion et les comptes de M. André Vernet et proposant en particulier un relèvement de cotisation qui fut voté à l'unanimité, (voir p. 55).

L'Assemblée procéda ensuite aux élections des membres du Conseil prévues par les statuts (voir p. 35) et entendit une lecture de M. Alphonse Dupront, professeur à la Sorbonne, intitulée : « Histoire et Temps » (voir p. 59). La séance a été levée à 19 heures.

---

DISCOURS DE M. CHARLES PERRAT  
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
PENDANT L'EXERCICE 1960-1961

Mesdames, Mesdemoiselles, mes chers collègues,

Il est dans les chartes du moyen âge des formules qui rappelaient à nos ancêtres la précarité de notre condition humaine. Dans leur sereine et consolante sagesse, si difficile à atteindre sous le poids de tant de deuils, il serait plus aisé de rendre hommage à ceux de nos collègues que nous avons perdus depuis un an et qui, par une vie exemplaire, l'ont si pleinement honorée.

A proximité de la plaque où est gravée la citation qui magnifie, dans la salle même où nous tenons nos séances, la mission de l'Ecole des chartes et les moyens par lesquels elle s'est efforcée de la remplir, on ne peut manquer d'évoquer certains souvenirs. Le 11 janvier 1936, le Président de la République Albert Lebrun remettait à l'Ecole, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la croix de la Légion d'honneur. Le chef de l'Etat était accompagné d'un officier d'ordonnance, dont les traits nous sont conservés par une photographie jointe à la plaquette qui fut publiée à cette occasion. Par la plus délicate attention, cet officier n'avait pas été choisi à la légère. Blessé à la bataille de la Marne, il était en effet le fils de Pierre Bonnassieux, qui soutint en 1873 sa thèse à l'Ecole des chartes sur la réunion de Lyon à la Couronne et dressa, comme archiviste aux Archives nationales, *l'Inventaire des procès-verbaux du Conseil de Commerce et du Bureau du Commerce* du XVIII<sup>e</sup> siècle. Deux ans avant la cérémonie, le colonel Bonnassieux avait demandé à se joindre à nous. Ce brillant et courageux Saint-Cyrien avait vu le jour à Versailles, le 14 septembre 1883. Il est mort, dans la retraite, à Toulon, le 18 juin 1960, après avoir participé à la seconde guerre mondiale avec le grade de général de division. A ses titres militaires et aux citations que sa valeur lui mérita durant les deux guerres, il importe d'ajouter l'exercice d'une fonction qui a beaucoup de prix à nos yeux : en 1939, il avait été appelé à diriger le Service historique de l'Armée en qualité d'intérimaire.

Ce sont maintenant deux images qui s'imposent à mon esprit : le château de Contenson, dans la Loire, et l'église piémontaise de Saint-Dominique à Chieri, que relie l'une à l'autre la forte person-

nalité de notre éminent collègue le duc Maurice de Broglie. Il avait organisé dans le premier, propriété de la famille de Rochetaillée, à laquelle il s'était allié, et dont on sait le dévouement à la cause de l'archéologie et de l'histoire du Forez, un laboratoire où se prolongeaient ses méditations et ses recherches parisiennes. Là se préparèrent une partie des découvertes qui ont fait de lui dans le domaine des rayons X, de la télégraphie sans fil et de l'analyse de l'atome « l'un des grands maîtres français de la physique expérimentale ». Le visiteur de Saint-Dominique y admire, au-dessus du grand autel, modelées au xvii<sup>e</sup> siècle dans le stuc, les armes d'une famille qui possède bien des titres de gloire au municipale de Chieri, et qui, du xvii<sup>e</sup> siècle à nos jours, s'est illustrée en France par les armes, dans l'Eglise et dans la diplomatie. Le passé, comme le proclame sa devise, est bien souvent annonce de l'avenir : le couvent de Saint-Dominique, que la sollicitude des Broglie contribua à embellir, avait abrité l'Université qui, de 1427 à 1434, remplaça celle de Turin, et Charles VIII, ainsi que le rappelle une inscription en français, logea durant les guerres d'Italie à l'hôtel Solaro, proche de celui des Broglie. Né à Paris le 27 avril 1875, fils du duc Victor de Broglie et frère du prince Louis, aujourd'hui de l'Académie française, et Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, le duc Maurice de Broglie s'était senti d'abord attiré par la mer. Il entra donc à l'Ecole navale, major de sa promotion, et en sortit, premier, en 1895. La rencontre du grand Branly et les essais de télécommunication qu'il put faire, comme officier, sur des vaisseaux de la flotte l'affermirent dans la conviction qu'il devait tourner ailleurs ses regards. Bien qu'il fût appelé encore à servir durant la guerre de 1914, il avait décidé dès 1906 de demander un congé illimité, afin de se consacrer entièrement à ses recherches. Il les mena d'abord au Collège de France, aux côtés de Paul Langevin, puis dans les laboratoires de son hôtel de la rue Chateaubriand, où se groupèrent bientôt autour de lui une équipe de physiciens qui le vénèrent comme un maître. Il ne nous appartient pas de retracer le détail d'une magnifique carrière scientifique qui a conduit le duc de Broglie à l'Académie des Sciences en 1924, au Collège de France, où il enseigna de 1942 à 1945, enfin au Commissariat à l'énergie atomique ; en 1934, il avait été élu à l'Académie française. On ne saurait taire cependant que ce savant et ce lettré, dont l'affabilité, l'indulgence et l'allégresse dans le travail ont attiré à lui tant de cœurs, et suscité tant d'enthousiasme, avait, comme tous les siens, une très grande estime pour l'histoire. Les œuvres d'Emmanuel de Broglie, des ducs Albert et Victor de Broglie, comme celles du comte Jean de Pange, à l'héroïque savoir, sont familières à tous ceux qui la cultivent. Le château familial de Broglie, dans l'Eure, renferme, transmise de génération en génération, l'une des plus belles bibliothèques qui soient en France : imprimés, manuscrits, documents d'archives, parmi lesquels des papiers intéressant le comte

de Broglie, l'un des principaux inspirateurs, à partir de 1756, de la politique étrangère de Louis XV. La libéralité du duc de Broglie, qui avait été inscrit en 1926 parmi nos membres et était entré en 1940 à notre Conseil, permit l'utilisation de ces textes aux éditeurs de la correspondance secrète de son ancêtre. Notre collègue est décédé le 15 juillet, après une longue maladie. Ses obsèques ont été célébrées à Broglie, où Monsieur le duc de Lévis Mirepoix a représenté à la fois l'Académie française et la Société de l'Histoire de France, dont il vient d'assumer la présidence. En renouvelant à la famille du défunt l'expression de nos sentiments de respectueuses condoléances, je tiens à remercier la comtesse Jean de Pange et le prince Raoul de Broglie, sœur et neveu du disparu, de la sympathie et de la fidélité qu'ils nous gardent.

Avec M<sup>e</sup> Paul Permezel, qui s'est éteint le 11 janvier dernier, a disparu, six mois plus tard, l'un des descendants d'une famille très estimée de notaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le plat pays de Lyonnais, Tassin, où il naquit le 12 septembre 1883, ne se distingue plus aujourd'hui topographiquement de Lyon. Tout naturellement ce fut dans cette ville qu'il étudia le droit, avant d'aller, en 1907, soutenir sa thèse de doctorat à Dijon. M<sup>e</sup> Permezel était un esprit fin et éclairé, que nos disciplines ont toujours séduit. Aussi le XVIII<sup>e</sup> siècle l'attirait-il, où bien des sujets auraient pu le retenir. Il se décida pour une étude sur *Les idées des Physiocrates en matière de droit international*, dans le sentiment très juste que leur libéralisme répondait mieux à ses penchants. Ayant été admis au notariat en 1920, M<sup>e</sup> Permezel l'exerça durant quarante ans à Lyon, avec les plus belles qualités professionnelles et morales. Dans la bibliothèque de cet « honnête homme », les livres d'histoire se rangeaient au premier rang, mais s'il est permis de parler de son cœur, il ne les préféra jamais aux devoirs de sa charge ni à ceux de la charité. On devine quelle fut sa joie en voyant l'un de ses fils attiré à son tour vers l'histoire du droit. Mais il éprouva une autre satisfaction, en novembre 1928, le jour où son beau-frère, notre regretté Président G. Dupont-Ferrier, le proposa à vos suffrages. Il est consolant, dans notre peine, de penser que le nom d'une famille qui nous est chère elle aussi et qui a figuré si longtemps sur la liste de nos membres, s'y maintiendra, et que l'un de ses représentants continuera à défendre ces traditions d'humanisme qui sont l'un des honneurs du notariat.

Un égal souci de culture, allié à la même conscience professionnelle, fait la réputation du corps médical. Le docteur Victor Le Lorier, que nous avons perdu le 30 janvier, était célèbre non seulement en France, mais au-delà de nos frontières. Son élection à l'Académie de Médecine avait reconnu sa compétence et son expérience de clinicien. Médecin des Hôpitaux de Paris, il s'y est dévoué nuit et jour, à la tête du service de maternité qu'il dirigeait. Le souvenir du docteur Le Lorier restera inséparable de celui d'un autre de nos collègues,

avec lequel il était lié d'amitié : c'est en effet sous la présidence de Joseph Desmars, en 1954, qu'il avait été admis dans notre Société.

Maurice de Wendel y était entré en 1955, pour occuper la place de son frère Humbert, décédé l'année précédente et dont le bel éloge prononcé par notre Président d'alors le comte Jean de Pange, à l'assemblée générale du 9 juin de la même année vaut également pour son successeur, qui partagea si étroitement son existence. Le troisième fils d'Henri de Wendel naquit en 1879 et acheva ses études à l'Ecole des Mines de Paris. Descendant de Martin, ce Flamand qui, en 1704, avait créé une forge dans le bassin minier d'Hayange, il n'oublia pas non plus qu'un autre de ses ancêtres, Ignace, officier d'artillerie, ingénieur, mathématicien et philosophe, avait été, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un adepte des idées nouvelles : d'où ce respect des hommes qui, avec son attachement à la Lorraine et à la France, a marqué toute sa vie. Il la consacra à la gestion d'une maison qui a toujours gardé un caractère familial, en dépit de ses extensions, aux côtés de ses frères François et Humbert, mais avec des préoccupations historiques qu'il poussa plus loin qu'eux encore. A la fin de la guerre de 1914, à laquelle il participa valeureusement, l'un de ses premiers soucis avait été de courir à Cologne pour s'y faire restituer les archives du château d'Hayange. Il eut la joie de les retrouver intactes après la guerre de 1939, durant laquelle, suspect aux autorités d'occupation, il avait dû, avec les siens, quitter les départements de l'Est. Dans son souci de l'histoire, Maurice de Wendel ne pouvait dissocier le passé de sa famille de celui d'une entreprise que les siens avaient fondée et où leur courageuse ténacité a suscité des dévouements admirables. Les papiers qui en portent le témoignage constituent en même temps une source très importante pour l'étude de l'évolution économique de notre pays. Pieusement conservées et méticuleusement classées, les archives d'Hayange ont déjà tenté les historiens. Maurice de Wendel n'a cessé de faciliter leur tâche. Il est décédé le 19 mars 1961, dans sa quatre-vingt troisième année. Mais Madame Maurice de Wendel, à qui notre Secrétaire, lié depuis longtemps d'amitié avec le disparu, a déjà exprimé nos sentiments en se rendant aux funérailles, reste parmi nous pour nous rappeler par sa présence la profonde sensibilité d'un très regretté collègue.

Si dans l'éveil d'une vocation et l'élaboration d'une œuvre scientifique il existe aussi parfois une certaine part de hasard, nulle n'en fut plus fortement marquée en apparence que la carrière d'Elie Lambert. Mais, à la réflexion, l'on comprend que le cadre où il vit le jour, en 1888, ait contribué à lui imposer une direction que, pendant quelque temps, il ne soupçonna pas lui-même. Sa maison natale, au confluent de la Nive et de l'Adour, n'était pas très éloignée de ces églises de la Gironde que Brutails a magistralement décrites. Il serait oiseux d'énumérer les monuments romans et gothiques qui

font l'ornement du Sud-Ouest, et parmi lesquels la cathédrale de Bayonne n'est pas le moindre. Au port de Cize, passe la voie qu'empruntaient au moyen âge les pèlerins de Compostelle. Elie Lambert fut conduit lui-même au-delà des Pyrénées par un détour, après ses études à Paris. Elève de l'Ecole Normale Supérieure, il passa son agrégation, mais une agrégation d'allemand, et commença par enseigner cette langue, au lendemain de la première guerre mondiale, au lycée et à l'Institut français de Madrid ; il y prit contact avec les directeurs et les pensionnaires de la Casa Velasquez. C'est alors qu'ayant goûté le charme de l'Espagne, il se passionna pour elle, sous l'influence surtout de D. Manuel Gomez Moreno et de Puig y Cadafalch, qui avait publié, de 1909 à 1918, à Barcelone son grand ouvrage sur l'architecture romane de Catalogne. Si le nouvel adepte de l'archéologie étendit ses recherches jusqu'aux peintures du Greco et de Delacroix, il allait être avant tout un historien de l'art du moyen âge. Ses thèses de doctorat, achevées alors qu'il enseignait déjà à la Faculté de Caen, furent élaborées sous la direction d'Emile Mâle et soutenues en 1931. L'une est consacrée à Tolède. Dans l'introduction de la thèse principale, *L'art gothique en Espagne au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle*, se lit cette phrase révélatrice : « Pour arriver à déterminer les grands courants d'influences, la principale difficulté... consiste dans la nécessité de faire le départ entre les faits importants et les détails, entre les ressemblances essentielles et les analogies fortuites ; car si certaines similitudes peuvent s'expliquer par des rapports d'influence directe ou d'inspiration commune, d'autres peuvent être dues au hasard et ne prouver en rien que l'on doive établir une relation. » Ceci montre la conscience d'Elie Lambert. Après vingt années de recherches, il avait établi avec succès ces relations, dans le double domaine de l'architecture et de la décoration, pour les églises espagnoles, et marqué les liens qui les unissent aux grandes cathédrales et aux églises monastiques de notre pays. Puis, comme pris d'un scrupule, il préféra s'attacher au détail, multipliant les monographies, publiées à part ou insérées dans des revues. Ces pages, qui témoignent des curiosités de leur auteur, vont de l'art roman et de l'art musulman au gothique, de la péninsule ibérique à la Belgique, avec un arrêt prolongé dans le Sud-Ouest de la France. Elles ont été réunies, en 1956, en quatre volumes d'*Etudes médiévales*, que ses élèves et ses amis lui ont offerts à la suite de son élection, en 1954, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Elie Lambert eut encore le temps, au cours des dernières années, de livrer à l'impression d'autres ouvrages de caractère général, comme une importante étude sur l'architecture des Templiers.

Il est toutefois un second aspect de son activité qui touche plus directement aux préoccupations de notre Société. Elève de Joseph Vendryès, il s'intéressa à la linguistique et avait donné, en 1927, une traduction du *Livre des lois concernant les rois et la guerre*, rédigé

au xii<sup>e</sup> siècle par Maïmonide, le fameux médecin cordouan. Une partie de ses études postérieures, celles notamment sur le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, sont de pure histoire. Comme son maître Emile Mâle, il redoutait l'abus des notes, qui risque de rompre le fil de l'exposé. Son style révèle un goût d'artiste, allié à la précision. Mais celle-ci comporte l'appel aux sources inédites qu'Elie Lambert ne négligeait pas dans les archives. L'un de ses principaux mérites sera peut-être d'avoir compris l'intérêt des plans anciens qu'elles renferment pour la connaissance et la restitution des monuments disparus. Il avait donc songé à en donner un répertoire général à l'usage des historiens. En 1947, deux ans avant d'être désigné pour occuper la chaire d'histoire de l'art à la Sorbonne, Elie Lambert avait été élu membre résidant de la Société nationale des Antiquaires de France. Il y eut l'occasion, dans plusieurs communications, de donner un aperçu de ce projet d'inventaire, qu'il ne put malheureusement réaliser. Sur son visage, où les contraintes se dissimulaient sous un sourire, on pouvait discerner les signes avant-coureurs du mal qui l'a finalement emporté. C'est le 23 avril dernier qu'il a été enlevé à notre amitié,

Au cours de l'année, nous avons appris aussi, non sans regret, le décès de l'abbé Serpette, curé de Cartigny dans la Somme. Il comptait assurément parmi les plus anciens membres de la Société de l'Histoire de France, puisqu'il y avait été admis en 1923. Elle se doit de l'associer à la mémoire de ceux qui, par leurs encouragements et par leur exemple, lui permettent de persévérer.

\* \*

Parmi les sources mineures de l'histoire de la culture européenne au début du xviii<sup>e</sup> siècle, se range un petit volume sorti, en 1735, des presses d'Adrien Moetjens à la Haye : *l'Histoire d'un voyage littéraire, fait en M.DCC.XXXIII. en France, en Angleterre et en Hollande*.

Charles-Etienne Jordan, qui l'avait écrite, n'a pas conservé la notoriété de Dom Martène et de Dom Durand, bien que son nom figure en bonne place dans la correspondance de Frédéric II, dont il devint le conseiller et l'ami. Il était lui-même de souche dauphinoise. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, sa famille s'établit en Allemagne orientale, où il naquit en 1700. Ayant terminé ses études en Suisse, à Genève et à Lausanne, il se consacra au ministère pastoral, qu'il exerça durant quelque temps sur les frontières de l'Ukraine, puis l'abandonna en 1732, après la mort de sa femme. Il pensa alors trouver un dérivatif dans le voyage. L'un de ses frères lui en fournit les moyens, car il était alors presque entièrement démuní de ressources.

Même dans les pages qui ne sont pas consacrées à la France, le

*Voyage* n'est pas sans nous renseigner sur ses goûts et sur son propre caractère. Soucieux de langues anciennes et modernes, en particulier du chinois, capable de soutenir la conversation sur quelque point de philosophie ou d'histoire naturelle, Jordan avait cependant un faible pour l'histoire tout court. La bibliographie le passionnait, à l'instar de Prosper Marchand : l'imprimerie ne doit pas, à son avis, être regardée comme une pure invention des typographes de la vallée du Rhin, mais une imitation de procédés chinois, à supposer, témoin le *De natura Deorum* de Cicéron, que les Romains n'eussent pas rassemblé déjà tous les éléments de la découverte. Aux manuscrits, il s'intéressait d'autant plus que le Père Hardouin avait naguère osé soutenir que les ouvrages des auteurs de l'Antiquité avaient été forgés pour la plupart dans des ateliers monastiques du XIII<sup>e</sup> siècle : étrange allégation que Mathurin Veyssière de la Croze, dont Jordan devait se faire plus tard le biographe, avait longuement réfutée dans ses *Vindiciae veterum scriptorum*. C'est pourquoi la seconde édition du *Voyage*, parue en 1736, et conforme pour le surplus à la première, comportera un *Discours préliminaire de M<sup>r</sup> de la Croze touchant le système étonnant du Père Hardouin*.

Très cultivé, vif d'esprit, mais d'une certaine sécheresse de pensée et d'expression, prompt cependant à s'émouvoir face aux doctrines d'autrui, quand elles heurtaient ses convictions : tel est trop rapidement esquissé le crayon de Jordan. Ses traits se préciseront mieux sans doute dans le rayonnement des hommes et des établissements qu'il fréquenta durant son séjour à Paris.

Il y pénétra le 20 mai 1733 par la porte Saint-Denis, venant de Strasbourg, où, tout à la peine de ne point rencontrer le grand Schoepflin, futur auteur de l'*Alsatia illustrata*, il avait pu du moins contempler le pittoresque costume des femmes, spécial pour les filles à marier, ce qui dénote « une ville bien policée ». Muni de deux cicérones, l'*Itinerarium Galliae* de Jodocus Sincerus ou Zinzerling et le *Parisiorum erudita* de Wallin, il y joindra bientôt un exemplaire des *Regrets* de Joachim du Bellay, où il découvre avec ravissement le « Paris sans pair » du 130<sup>e</sup> sonnet : occasion pour lui de rendre hommage au « badaud populaire », toujours prêt à obliger les étrangers.

Jordan se défend pourtant de s'être rendu dans la capitale en touriste, afin de visiter des monuments. Il nous laisse le soin de deviner qu'il a éprouvé en face du Louvre et de Notre-Dame une plus forte impression qu'en présence du dôme de Saint-Paul à Londres, auquel il n'a accordé que quelques mots. Son unique désir est de voir des livres et, dans la mesure du possible, d'en aborder les auteurs. Or c'est avec une aisance qui nous étonne aujourd'hui que cet étranger a vu la plupart des portes s'ouvrir devant ses pas : sur son carnet, scrupuleusement tenu à jour tous les soirs, durant un mois, s'inscrivent les plus grands noms du monde littéraire et de l'érudition de cette époque.

Sans doute y relève-t-on quelques lacunes. Le Père Hardouin était décédé quatre ans plus tôt, après avoir publié sa grande collection de Conciles. Pas plus chez les Petits-Pères, à Notre-Dame des Victoires, que chez Messieurs de la Congrégation de Saint-Maur, le voyageur n'eut la chance de pénétrer. Les premiers, qui « ne sont pas toujours occupés à l'étude », étaient en vacances à Versailles, tandis que la récente disparition de leur Général empêcha les seconds de le recevoir.

Mais ailleurs Jordan fut mieux récompensé de ses démarches. Fontenelle, qu'il alla saluer dès le début, dans son magnifique logis, le séduisit par son allure. Voltaire, l'idole du jour, était occupé déjà à son *Histoire du siècle de Louis XIV* et apprenait l'anglais en vue de la rédaction des *Lettres* qui, parues l'année suivante, allaient lui valoir tant d'ennuis. Ce « jeune homme maigre, qui paraît attaqué de consommation », se tuait en réalité à la tâche. Il accorda cependant à Jordan deux entretiens, au cours desquels il lui remit un exemplaire de son « enfant gâté », autrement dit sa *Henriade*, et ne lui cacha pas l'ennui que lui inspiraient les lettres de l'écrivain Voiture. Chez Réaumur, le registre change ; la conversation devient moins enjouée : le problème des vers de Hollande, qui causaient alors « tant de dégât », permet au visiteur de citer quelques-uns des anciens naturalistes ; surtout le « savant philosophe » consent à lui montrer les planches, où « tout est représenté, jusqu'au moindre coup de main de l'ouvrier », de l'*Histoire des arts et métiers*. Réaumur, élu en 1708 à l'Académie des Sciences, avait été chargé en effet d'assurer la direction de cette vaste publication, qui, en dehors de celle de d'Alembert et Diderot, eût été si précieuse pour la connaissance des techniques. L'on comprend la curiosité qu'elle éveilla chez Jordan.

Comme l'a excellemment montré Emmanuel de Broglie, l'abbaye de Saint-Germain des Prés, en cette première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, exerçait une véritable fascination sur les étrangers. Sans doute l'historien n'a-t-il pas manqué de rappeler les visites qu'y fit Jordan, mais sans insister sur les préoccupations de ceux qui l'y reçurent. Il est donc permis d'imaginer le Père de Montfaucon dans son cabinet, où il admit lui aussi le voyageur à deux reprises. Sur sa table, à portée de la main, est ouvert le dictionnaire de Nicolò Perotti, archevêque de Siponto, probablement dans l'une des éditions qu'Alde Manuce avait imprimées à Venise dès 1499. Et Montfaucon, « plein de politesse et d'honnêteté, d'une humeur douce et gaie », est plongé dans la lecture de vieux manuscrits grecs, nouvellement arrivés et reçus dans la Bibliothèque royale, qu'on s'est empressé de lui soumettre. Les deux interlocuteurs parlèrent « de bien des choses ». Il fut question d'abord de la suite à donner à l'*Antiquité expliquée* ; plus encore de Marsile Ficin, de sa traduction de Platon, et de celle de Polybe par Perrot d'Ablancourt, dont le Père de Montfaucon « paraît faire beaucoup de cas », opinion qui rejoint celle de Patru écrivant : « Ses

traductions furent reçues d'abord avec un merveilleux applaudissement », bien qu'aujourd'hui encore sa manière de traduire ne plaise pas à tout le monde et que Valéry Larbaud ait tenté naguère de remettre à l'honneur un admirable styliste. Montfaucon pensait donner incessamment sa *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum*, qui ne vit en réalité le jour qu'en 1739. Dans tous les dépôts, au Vatican comme en France, il avait trouvé les plus grandes facilités. Seuls les Vénitiens s'étaient refusés à faire droit à ses demandes.

Les incidents du cimetière de Saint-Médard préoccupaient beaucoup Jordan, bien qu'il n'en eût pas été le témoin. Il a longuement rapporté plus tard, dans une lettre, les observations qu'il fit au faubourg Saint-Honoré, rue Daguesseau, chez le chevalier Folard. La question du diacre Paris fut abordée par lui en compagnie de Dom Vaissète. Celui-ci travaillait alors à sa grande *Histoire de Languedoc*, dont il avait déjà produit plusieurs tomes. Il accepta cependant, avec beaucoup de bonne grâce, de donner à l'étranger des éclaircissements sur les Albigeois et sur cette appellation. Mais ce qui trouble surtout Jordan c'est l'origine des croyances des Cathares. Ont-ils été ou non manichéens, comme l'assure à la légère le moine des Vaux de Cernay ? Le pèlerin de 1733 se refuse à le croire, tout au moins pour la totalité d'entre eux, bien qu'il soupçonne bien des gens de manichéisme. Il souhaite en tout cas, et il espère que Dom Vaissète traitera de cette matière avec toute l'impartialité désirable. Et l'avenir a comblé son vœu.

Fait plus curieux, le 12 juin, a semblé à Jordan une date également mémorable : « Que je fus heureux ce jour-là, relate-t-il. J'eus l'honneur et le plaisir de voir l'abbé Du Bos... C'est l'homme du monde qui reçoit le plus poliment les étrangers. Sa conversation est belle : il saisit d'abord un objet et le développe avec beaucoup d'agrément. Il prouve son érudition, mais c'est avec une précision d'idées qui marque la justesse de son esprit ». La postérité, en jugeant si sévèrement l'abbé Dubos pour la fragilité de sa documentation et la hardiesse de ses hypothèses, s'est-elle montrée tout à fait équitable envers lui ? Ou plutôt l'auteur de l'*Histoire de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, publiée en 1734, n'a-t-il pas été comme écrasé par Montesquieu ? Ce n'est pas impunément que l'on provoque la rédaction de l'*Esprit des lois*. Mais le mérite n'est pas mince d'avoir entraîné le père des *Lettres persanes* dans les « forêts de la Germanie », où à sa suite l'histoire, au *xix<sup>e</sup>* siècle, s'est peut-être trop avancée. L'on est bien obligé d'admettre aujourd'hui une certaine pénétration pacifique des Barbares en Gaule : ceci dédommage un peu l'abbé Dubos. Avec lui, l'entretien a roulé sur le berceau des Francs et sur Grégoire de Tours. Il prouve sans conteste qu'à cette époque du *xviii<sup>e</sup>* siècle l'on ne saisissait pas encore nettement la nature et l'évolution du latin vulgaire. Sans cela l'abbé n'aurait pas osé faire grief à l'historien de « confondre souvent le

nominatif avec l'ablatif : ce qui ne doit surprendre, estime-t-il, puisque cet auteur avoue franchement son indifférence pour les règles de la grammaire ».

Dès le 2 juin, Jordan s'était rendu au couvent des Barnabites, rendre visite au Père Nicéron. Il le dépeint comme un « religieux très versé dans la littérature, qui joint à cette connaissance celle de plusieurs langues vivantes de l'Europe ». Pour la rédaction de ses *Mémoires*, dont le premier volume avait paru en 1727, le vingt-sixième peu de temps avant l'arrivée du voyageur à Paris, son matériel de recherche est abondant : il a pu notamment consulter en manuscrit les remarques de la Monnoye, que Rigoley de Juvigny n'incorporera qu'en 1772 à son édition des *Bibliothèques françaises* de la Croix du Maine et du Verdier. Combien il est dommage, pense Jordan, que ces notes ne puissent immédiatement être livrées au public. Il sait en effet le zèle et l'érudition de son hôte. Il lui doit la révélation d'un étrange visionnaire et polygraphe du xvi<sup>e</sup> siècle, Guillaume Postel, auteur de livres jadis fameux, qu'on ne lit plus guère, mais qu'on recherche, tels que *La loy salique* et *l'Histoire mémorable des expéditions faictes par les Gauloys ou François depuis la France jusques en Asie ou en Thrace*. Bien avant les collectionneurs de la seconde moitié du siècle, Gaignat et La Vallière, Jordan a pourchassé ces raretés. Pourquoi le Père Nicéron ne dresserait-il pas la bibliographie des œuvres de Postel ? Autre projet, que le visiteur a eu le mérite de concevoir, et qu'un Jésuite, le Père des Billons réalisera enfin en 1773.

Le savant Barnabite possédait en outre de nombreux catalogues, où il avait inscrit de sa main la valeur des ouvrages qui y étaient énumérés. Nul n'était donc mieux qualifié que lui pour faciliter à Jordan la réalisation de la seconde partie de son programme qui était de voir des livres et de feuilleter des manuscrits.

Ce fut grâce au Père Nicéron, qu'il eut accès à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, où il estime qu'il doit y avoir 42.000 volumes, parmi lesquels dominent « ceux qui concernent directement ou indirectement l'état de l'Eglise ». A Saint-Victor, il avoue sa déception devant trop de livres scolastiques ou juridiques ; il lui faudra trois visites pour apercevoir dans la petite bibliothèque une précieuse collection de cartes et d'estampes, et une quantité d'incunables. Au contraire Saint-Germain des Prés a excité son enthousiasme : sa bibliothèque « est sans contredit la plus belle, après celle du Roi » : 6.000 manuscrits, dont beaucoup de haute époque, 60.000 imprimés, « le plus beau recueil sur l'histoire de France qu'il y ait dans le pays », et pour les contenir, un vaisseau magnifique, malheureusement trop obscur.

Mais aussi que de misères : beaucoup d'ordres religieux délaissent la lecture. Chez les Pères Capucins, l'on ne peut signaler qu'un *Nouveau Testament*, publié par Erasme et « à la tête duquel on voit écrit

ces paroles : *Liber prohibitus primae classis* ». Si les Célestins disposent d'un vaste local, ils lui préfèrent la musique. Trop souvent il n'y a point de catalogue : celui de Sainte-Geneviève demeure inachevé, bien qu'on y travaille avec ardeur ; et au Collège des Quatre Nations le lecteur ne dispose que de celui de la bibliothèque d'Oxford, « où l'on a inséré et cousu du papier blanc ». Les manuscrits de la Sorbonne ne sont pas inventoriés, malgré le zèle du bibliothécaire Salmon. La grande bibliothèque, soit 32 à 33.000 volumes, est bien en ordre ; mais la petite, où gisent aussi des manuscrits, ne renferme que de pauvres livres, entassés sous la poussière, « dans un vieux galetas ».

Le bilan que Jordan a dressé de ses émerveillements, au hasard de ses trouvailles dans les bibliothèques conventuelles ou privées, reste néanmoins impressionnant. Les listes de son Journal vont des anciens manuscrits et des premières productions typographiques de Mayence et de Paris aux curiosités bibliographiques les plus récentes. Il a été séduit, à Saint-Germain des Prés, par un *Miroir* et par un *Rosier historial* du début du xvi<sup>e</sup> siècle, alors qu'à Saint-Victor, s'est offert à son attention « un vieux livre d'église, en vers, dont se servait une princesse de France », et magnifiquement enluminé, mais dont les bordures, d'un type très courant au moyen âge, l'ont un peu déconcerté.

Un emploi du temps aussi chargé pouvait-il s'accommoder du théâtre ? Jordan, tout en admettant que les spectacles ne sont pas sans danger, brûlait d'envie de s'y rendre. Il finit par s'y décider. Aux représentations du Théâtre Français, à celles des Italiens, qui « écorchent les oreilles » par leur mauvaise prononciation de notre langue, il préfère cependant les harmonies de quelque concert spirituel. Dans la journée, il lui est arrivé certes de s'asseoir sous les ombrages des Tuileries et d'y épiloguer sur les extravagances de la mode. Mais ce ne fut pas là qu'il vécut, durant son séjour à Paris, quelques-uns de ses meilleurs instants. Au sortir d'une grande bibliothèque, il allait volontiers, comme il le dit lui-même, « bouquiner » rue Saint-Jacques, et plus souvent encore près du Pont Neuf ou sur le quai des Augustins. Les pages de son carnet où il a noté ses achats ont de quoi décourager les collectionneurs d'aujourd'hui. En 1733, la rencontre des œuvres de Pomponazzi, le maître de Dolet à Padoue, était banale. Ce n'était partout que livres d'heures à gravures et continuelles hésitations devant trop d'éditions originales des poètes du xvi<sup>e</sup> siècle. Et l'histoire n'est pas oubliée : Jordan a pu acquérir à bon compte le *Catalogue des villes et citez assises ès trois Gaules* de Gilles Corrozet, publié en caractères gothiques en 1540, et le ranger à côté des *Singularitez des Gaules* de Claude Champier, fils du médecin Symphorien Champier, qui fut lui-même l'un des introducteurs du platonisme en France et l'un des premiers historiens

de Lyon. Mais le 29 juin, le voyageur dut s'arracher aux bords de la Seine et prendre la route de Douvres, à destination de l'Angleterre.

Il serait trop long de l'y suivre, bien que ses entretiens avec « M. Prévôt d'Exiles », le célèbre abbé Prévost, avec le Docteur Mead, grand amateur « d'éditions d'Alde, de Vascosan, de Colines et des Estiennes », comme sa longue visite à Oxford lui eussent fourni plus d'une occasion encore d'affirmer son touchant attachement pour la France et pour l'histoire de notre pays.

---

RAPPORT DE M. MICHEL FRANÇOIS, SECRÉTAIRE  
SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ  
PENDANT L'EXERCICE 1960-1961

Le rapport que je vous dois aujourd'hui sera bref et si je vous le dois, c'est que vous avez le droit d'être informés aussi exactement que vous le souhaitez de ce que nous avons fait au cours de cette année écoulée, de ce que nous envisageons aussi de faire dans les mois qui viennent. Mais je m'en voudrais de retenir trop longtemps votre attention après l'évocation que vient de faire notre Président de la mémoire de ceux de nos membres, et non des moindres, qui nous ont quittés, trop nombreux, cette année, et après le tableau pittoresque à souhait qu'il a brossé, comme il sait le faire, des curiosités et des étonnements d'un visiteur éclairé de notre pays, la France érudite de Louis XV qui venait de sortir des expériences de la Régence. Je vous sais impatient aussi, et à juste titre, d'entendre notre collègue, M. Alphonse Dupront, développer devant vous quelques-unes des idées qui lui sont chères et dont nous pourrions tous faire notre profit en en relisant l'exposé comme une belle leçon de méthode. Au reste, ceux d'entre vous qui ont assisté l'été dernier au Congrès international des sciences historiques de Stockholm, se rappellent avec quelle chaleur il s'est fait l'avocat d'une histoire qui rendrait à l'homme pensant, jugeant, croyant, la place majeure qu'il était en passe de perdre ; une histoire qui, appliquée au départ à celle de la psychologie collective, trouve ses prolongements dans de nouvelles formes de l'outillage de l'historien libéré des cloisonnements, justifiés et artificiels, de l'historiographie traditionnelle.

Un an s'est donc écoulé depuis notre dernière rencontre où dans cette même salle j'avais entrepris un autre plaidoyer, celui-là en faveur de notre Société. Il ne s'agissait pas, dans mon esprit, de vous convaincre et votre présence aujourd'hui témoigne assez combien vous lui demeurez attachés : non sans quelque mérite, puisqu'aussi bien nous ne constituons pas une Société comme les autres où les manifestations extérieures sont autant d'occasions pour leurs membres de se rencontrer et, ce faisant, de se mieux connaître. Elles sont, tout au contraire, ces manifestations si étrangères à nos manières de faire, parce que si mal inscrites aussi dans nos statuts, que nous pourrions faire figure de société secrète si nous ne nous retrouvions

au grand jour dans la liste de nos membres par quoi s'ouvrent nos *Annuaire-Bulletins*. Précisément, depuis notre dernière Assemblée générale vous avez reçu l'*Annuaire-Bulletin* de 1958-1959 avec le *Journal de l'Assemblée des Notables de 1787*, le tout en seul envoi. Je vous ai entretenu de ces deux publications dans mon dernier rapport parce que la distribution en était alors imminente et je n'y reviendrai pas. Nous avons déjà mis en chantier le nouvel *Annuaire-Bulletin* pour 1960 et 1961, et je puis vous dire tout de suite que les vides qui se sont creusés dans nos rangs ont été, et au-delà, comblés par le nombre des nouvelles adhésions que nous avons enregistrées. Elles se montent à dix jusqu'à ce jour et je vous vois sourire : quelle société de pêche, quelle association sportive se satisferait de compter sur les dix doigts ses nouveaux venus d'une année ? S'ils sont notre fierté ces dix, est-ce donc que nous paraîtrions décidément voués à demeurer étrangers à la loi des grands nombres et à ses effets ? Rien pourtant ne nous oblige à limiter nos accroissements ; tout nous engage, au contraire, à les développer : chacun de nous devrait se sentir une âme de sergent recruteur, parce que nous sommes tous solidairement responsables de l'avenir d'une société dont le passé commande notre action présente.

— Mais vous nous avez déjà dit cela, objecterez-vous ? Je le confesse et je vous répondrai qu'en faisant de moi, par la confiance que vous m'avez donnée et que je ne mérite guère, votre secrétaire, vous m'avez désigné pour ces variations nécessaires sur un thème immuable et qui le demeurera tant que chacun de vous n'aura pas fait le petit effort qui lui est demandé. Regardons sans envie ce qui se fait à côté de nous, mais admirons sans réserve : de 1945 à 1960 notre cadette la Société d'histoire moderne, à laquelle bon nombre d'entre nous appartiennent, a triplé le nombre de ses membres et le sport ici, non plus que la pêche, n'est en cause : seul le désir d'œuvrer en commun, de confronter les résultats acquis et de définir de nouvelles voies de recherche ont permis ce haut résultat.

Je vous entends dire encore : cet effort, vous nous le demandez au moment même où vous avez porté au point trois de l'ordre du jour de cette assemblée générale cette phrase insidieuse qui, parce qu'elle est construite sans verbe qui la retienne, tombe comme un couperet : « relèvement de la cotisation » ! La réponse ici vous sera donnée dans un instant par notre trésorier et par le commentateur qu'apporteront à ses comptes si bien tenus, nos censeurs. C'est que, pour être libellés, comme il se doit, en nouveaux francs, ces comptes ne nous font pas paraître plus riches, bien au contraire, et dans le dictionnaire des notions que projettent d'établir, avec notre collègue Dupront, les historiens du collectif mental, il conviendra de rendre au mot millionnaire en 1961, beaucoup de la crainte et de l'envie dont l'avaient chargé les contemporains de César Birotteau. La Société de l'Histoire de France avait trois ans quand le héros de

Balzac est apparu, en 1837, dans les « Scènes de la vie parisienne » et les statuts qu'elle venait de se donner portaient (mais ils portent toujours, puisqu'ils n'ont pas été modifiés depuis) que « chaque sociétaire paie une cotisation annuelle de trente francs ». Vous savez comme moi quel abîme sépare les vingt nouveaux francs à quoi nous allons vous demander de fixer votre cotisation, des trente que payaient nos prédécesseurs et dont les épreuves n'avaient pas encore atteint la force puisée au soleil de germinal an XI ; nous serons mieux armés ainsi pour faire face à nos dépenses accrues comme nous nous sentirons plus à l'aise pour demander au Centre national de la Recherche scientifique l'aide qu'il ne nous a d'ailleurs jamais refusée, pour recevoir aussi les apports qui nous viennent de l'extérieur et dont le moindre n'est pas, vous le savez, la contribution du Conseil général du département des Vosges pour notre réédition en cours des Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Or le conseil général des Vosges vient précisément de porter de 5 à 10 anciens francs la majoration du droit d'entrée que paie chaque visiteur de la maison de Jeanne à Domremy, laquelle nous permettait de porter sur le compte spécial ouvert à cet effet, et calculée au taux ancien, une somme d'environ 5.000 NF. par an. Disons tout de suite que ce pèlerin de Domremy, ce bienfaiteur inconscient de notre Société n'a pas lieu d'être déçu de sa visite puisque, faisant appel aux techniques les plus modernes et les mieux éprouvées de la muséographie, fort aussi de l'expérience incomparable qu'il s'est acquis au Musée lorrain de Nancy, M. Pierre Marot, son conservateur, est en train de faire de la maison de Jeanne d'Arc un autre musée modèle. Vous savez aussi que Chinon n'a pas voulu être en reste et que cette année même, un musée Jeanne d'Arc y a été ouvert dans la tour de l'horloge par où l'on accède aux ruines imposantes du château royal, et son conservateur a placé dans une des vitrines le premier volume du Procès de condamnation que nous venons enfin de faire paraître.

Ce volume vous l'avez tous reçu et je veux croire qu'il n'a pas déçu votre attente. Je n'ai pas à revenir aujourd'hui sur les conditions dans lesquelles il a été préparé et réalisé par M. Pierre Tisset, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, avec le concours précieux de M<sup>lle</sup> Y. Lanhers, et M. Marot comme commissaire responsable. Vous avez pu lire, dans l'avant-propos que M. Marot a placé en tête du volume, l'histoire des éditions successives de ce texte essentiel, texte en latin auquel on a joint celui de la minute française conservé à la Bibliothèque d'Orléans, le tout précédé d'une notice mise à jour par M<sup>lle</sup> Lanhers sur les manuscrits du procès, dont une page pour chacun d'eux a été reproduite en fac-similé. Ce n'est là qu'un premier volume que suivra, dans un délai que nous ne voudrions pas trop long, le second où figureront, après une importante introduction consacrée à l'étude juridique du procès, la traduction en français du texte latin et les annotations historiques, et

nous faisons tous des vœux pour que M. Tisset recouvre bientôt, avec la santé qui lui a fait un temps défaut, les forces nécessaires à l'achèvement de l'œuvre qu'il a menée jusqu'ici de main de maître.

Je vous avais laissé entendre dans mon précédent rapport que le tome II et dernier de la *Correspondance secrète du comte de Broglie avec Louis XV* pourrait vous être distribué avant que ne s'achève l'année 1960 et, ce faisant, je m'étais montré une fois de plus trop optimiste. Non pas que les éditeurs, MM. Antoine et Ozanam, soient en cause : leur manuscrit est depuis longtemps entre les mains de l'imprimeur ; nous avons aussi, grâce au C.N.R.S., l'argent pour en régler la facture, il est tout entier composé, mais il a fallu attendre les dernières feuilles mises en page qui viennent seulement de nous arriver pour établir l'index dont vous pouvez imaginer l'importance eu égard au nombre de personnages évoqués et de faits rapportés tout au long de ces lettres — il y en a au total 460 — où se reflète jusqu'à la mort de Louis XV toute la politique extérieure de la France. Je ne crains pas de m'avancer trop aujourd'hui en vous promettant que vous recevrez le volume au cours de l'automne prochain. Quant à moi, je compte mettre à profit les loisirs que me laisseront les vacances qui viennent pour avancer la préparation du tome II des *Lettres de Henri III* qui portera sur les années 1574-1576 et dont la moitié déjà est prête pour l'impression. Il ne nous restera plus alors qu'à hâter celle des *Annales de Saint-Bertin* pour que nous puissions tenir l'engagement moral que nous avons pris de distribuer deux volumes par exercice. Si nous n'avons pas en l'espèce pressé notre imprimeur, c'est qu'il pourrait être pressé lui, de nous réclamer avec la bonne grâce qui est la sienne, de nouvelles avances qui nous mettraient vite dans l'embarras. Or vous écouterez dans un instant avec l'attention qui convient le rapport de nos censeurs : pour différentes raisons, nos revenus ont été cette année inférieurs à nos prévisions et il n'est pas de séance de notre Conseil d'administration où M. Vernet, notre trésorier, ne nous aît, dans sa prudence, incités à modérer notre désir de vous présenter et de mettre à la dispositions des historiens de nouveaux textes édités avec le soin que nous y avons toujours apporté. Cette contrariété qui pèse sur nous comme un mal sans remède, nous la supportons plus mal encore quand elle nous contraint à laisser une fois de plus en suspens des publications entreprises depuis trop longtemps ; c'est à elles pourtant que nous devons songer d'abord avant de mettre sur le chantier de nouveaux travaux : le tome XIV des *Chroniques de Froissart*, le tome VI de *Paris pendant la Terreur* sont en attente, un tome VI qui devrait être suivi d'un septième, d'index celui-là, sans quoi la publication serait difficilement utilisable. Le C.N.R.S. ne nous refusera pas, j'en suis sûr, l'aide que nous allons lui demander en l'espèce, mais qu'il doit lui aussi répartir dans le temps, sollicité qu'il est de tous côtés.

Reste l'*Annuaire-Bulletin*. Vous savez quel soin nous apportons à le publier régulièrement et par nos propres moyens. Il est le véritable lien qui unit les membres de notre Société, le miroir de notre action, de nos intentions, de nos échecs à l'occasion. L'échec, se serait pour nous de ne pas le faire paraître à l'heure dite : grâce à Dieu nous n'en sommes pas là ; déjà nous préparons celui de 1960-1961 et nous nous sommes assuré, pour sa deuxième partie, le concours de M<sup>lle</sup> Droz qui y publiera les lettres échangées entre le comte Stanislas de Clermont-Tonnerre et sa jeune femme en 1782, quelque quatre-vingt dix lettres demeurées jusqu'alors inédites puisqu'elles avaient échappé à Charles Du Bus, le biographe de celui qui, comme député de la noblesse aux Etats-généraux, devait prendre une part si grande dans l'abolition des privilèges dans la nuit du 4 août et périr à son tour sur l'échafud en 1792. Vous aurez certainement reçu ce nouvel *Annuaire-Bulletin* quand nous nous retrouverons dans un an pour notre prochaine Assemblée générale.

J'ai dit en commençant que nous n'étions pas une Société comme les autres parce que nous n'avions pas à nous répandre en manifestations extérieures. Je dois rappeler cependant que nous avons convié cette année nos membres parisiens et de la région parisienne à visiter l'exposition « Les Français à Rome » organisée au printemps dernier dans les salons de l'hôtel de Rohan, aux Archives nationales, et qui connaît aujourd'hui et à juste titre le plus grand succès dans les magnifiques salons du palais Braschi où elle a trouvé à Rome son plein développement. Le jour était-il mal choisi, au lendemain de la rentrée des vacances de Pâques ou bien nos collègues s'étaient-ils déjà rendus individuellement aux Archives, attirés par la qualité des pièces qui y étaient présentées et la belle ordonnance qu'avait su leur donner son organisateur, notre secrétaire-adjoint M. Bernard Mahieu ? Toujours est-il que nous étions peu nombreux, trop peu nombreux, à avoir répondu à cette invitation et à bénéficier des savants commentaires que nous a apportés M. Mahieu. Je le regrette d'autant plus que nous étions restés longtemps sans vous convier à une rencontre de cet ordre et que nous ne nous sentons pas des étrangers aux Archives puisque, grâce à la bienveillance du Directeur général, M. André Chamson, nous y avons toujours notre adresse légale et notre bibliothèque. D'autres occasions nous seront données, je n'en doute pas, de parcourir ensemble ces évocations du passé que sont les grandes expositions, d'un passé qui nous est cher et dont la meilleure connaissance demeure notre raison d'être : nous vous y appellerons encore, si vous le voulez bien, mais nous poursuivrons surtout, chacun pour tous et tous pour chacun, dans le silence de nos cabinets ou le recueillement des salles de travail, l'œuvre commune à laquelle nous sommes attachés.

RAPPORT DE MM. LES CENSEURS SUR L'ÉTAT DES FINANCES  
DE LA SOCIÉTÉ AU 31 DÉCEMBRE 1960

Mesdames, Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la situation financière de la Société au 31 décembre 1960 :

RECETTES

|                                                                                                                                                 |               |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1. Cotisations .....                                                                                                                            | 5.662,75 NF.  |
| [Cotisations de l'année 1960 (France) 3.811,46                                                                                                  |               |
| Cotisations de l'année 1960 (Etran-                                                                                                             |               |
| ger) ..... 743,49                                                                                                                               |               |
| Cotisations arriérées ..... 848,30                                                                                                              |               |
| Cotisations anticipées ..... 259,50]                                                                                                            |               |
| 2. Vente de livres .....                                                                                                                        | 2.132,00      |
| 3. Intérêts des fonds placés .....                                                                                                              | 57,25         |
| 4. Dons.....                                                                                                                                    | 173,00        |
| 5. Reliquat de l'exercice 1959.....                                                                                                             | 10.692,78     |
| 6. Subvention du Centre national de la Recherche<br>scientifique [ <i>Journal de l'Assemblée des notables</i><br><i>de l'année 1787</i> ] ..... | 2.000,00      |
| Total .....                                                                                                                                     | 20.717,68 NF. |

DÉPENSES

|                                                                                        |              |
|----------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| 1. Publication de l' <i>Annuaire-Bulletin</i> 1958-59.....                             | 3.850,61 NF. |
| [Impression : 3.034,73 ; papier : 473,20 ; dis-                                        |              |
| tribution : 342,68]                                                                    |              |
| 2. Publication du <i>Journal de l'Assemblée des no-</i><br><i>tables de 1787</i> ..... | 4.110,00     |
| 3. Dépenses d'administration.....                                                      | 96,45        |
| 4. Frais de comptes postal et bancaire .....                                           | 18,75        |
| Total .....                                                                            | 8.075,81 NF. |

## BALANCE

|                            |               |
|----------------------------|---------------|
| Recettes.....              | 20.717,68 NF. |
| Dépenses .....             | 8.075,81      |
| Excédent de recettes ..... | 12.641,87 NF. |

L'état des finances de la Société reste toujours aussi préoccupant. Les recettes ont diminué en 1960, non seulement, comme il était prévisible, en valeur relative, mais aussi en valeur absolue. Si le total des cotisations arriérées a baissé, car il tend à reprendre son niveau normal, la rentrée des cotisations de l'année se fait mal : trop de confrères attendent le rappel de fin décembre pour verser des sommes qui devraient parvenir au trésorier dans les trois premiers mois de l'exercice en cours, trop de bibliothèques, sur le nombre déjà si faible des établissements qui font partie de la Société, comprennent mal que si nos publications, grâce au bienveillant appui de la Direction des bibliothèques de France, leur sont adressées sous le timbre du Ministère de l'Éducation nationale, le service ne leur en est pas assuré gratuitement. L'élan de générosité suscité par notre appel de 1958 auprès des membres à vie s'est peu à peu ralenti et les dons en 1960 atteignent à peine 20 % des fonds recueillis en 1959. La vente de nos publications enfin a diminué d'un tiers d'une année à l'autre. De grands efforts restent donc à accomplir par tous et dans tous les domaines.

Grâce au reliquat de 1959 et à la modicité de nos dépenses, le financement des publications de 1960 n'a pas posé de problèmes, des avances ont même pu être consenties sur des volumes dont l'impression progressait, mais qui ne figureront qu'en 1961 dans les comptes qui vous sont soumis lors de leur achèvement. Il est cependant à prévoir dès aujourd'hui que la réalisation du programme en cours épuisera totalement nos modestes réserves.

Dans ces conditions et ainsi que le laissait entendre notre rapport de l'an dernier, nous croyons que serait souhaitable une nouvelle augmentation du taux des cotisations. Vous aviez voté en 1958 une différenciation des taux selon la nature des cotisants, personnes physiques ou personnes morales : sans modifier les taux annuels applicables aux personnes morales, car ils marquaient une avance certaine sur les autres et sont, nous vous le rappelons, de 35 NF. pour la France et de 10 dollars pour l'étranger, nous vous proposons de porter de 15 à 20 NF. pour la France et de 20 à 25 NF. pour l'étranger le montant de la quote-part annuelle de chaque membre de la Société, et ce à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1962.

Voici maintenant le projet de budget pour l'exercice 1961 :

*Projet de budget pour l'exercice 1961*

## RECETTES

|                                                                                                                                      |               |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1. Cotisations .....                                                                                                                 | 6.000,00 NF.  |
| 2. Vente de volumes .....                                                                                                            | 2.500,00      |
| 3. Subvention du Centre national de la recherche<br>scientifique [ <i>Correspondance du comte de Bro-</i><br><i>glie, II</i> ] ..... | 7.000,00      |
| 4. Intérêts des fonds placés .....                                                                                                   | 55,00         |
| 5. Reliquat de l'exercice 1960 .....                                                                                                 | 12.641,87     |
| 6. Subvention du Conseil général des Vosges [ <i>Pro-</i><br><i>cès de Jeanne d'Arc, I</i> ] .....                                   | 30.000,00     |
| Total .....                                                                                                                          | 58.196,87 NF. |

## DÉPENSES

|                                                                                                |               |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 1. Publication du <i>Journal de l'Assemblée des no-</i><br><i>tables de 1787</i> , solde ..... | 750,00 NF.    |
| 2. Publication de la <i>Correspondance du comte de</i><br><i>Broglie, II</i> .....             | 20.000,00     |
| 3. Publication du <i>Procès de Jeanne d'Arc, I</i> .....                                       | 35.000,00     |
| 4. Dépenses d'administration, frais de bureau, con-<br>vocations, etc. ....                    | 300,00        |
| Total .....                                                                                    | 56.050,00 NF. |
| Excédent de recettes .....                                                                     | 2.146,87 NF.  |

Certifié exact et conforme aux écritures du trésorier,

Les Censeurs,

Michel ANTOINE, Jacques COQUEBERT DE NEUVILLE.



## HISTOIRE ET TEMPS

Je crains fort, M. le Président, Mesdames, Messieurs, de vous apporter maigre remerciement pour l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'appeler à prendre part à vos savants travaux : sur mon plat d'offrande, il n'y aura que quelques extravagances personnelles. Du moins vous apporteront-elles le témoignage d'une méditation sincère, bien que limitée. Et je vous ai surcroît de gratitude d'avoir consenti à prendre de votre temps pour les entendre, marquant ainsi de toute l'autorité qui est la vôtre l'intérêt que vous portez à notre lucidité d'artisans. Si je demeure quant à moi prudent par rapport aux discussions de méthodologie, où il y a tant d'inventions et d'effets inutiles, j'attache par contre le plus grand prix à cette conscience de métier qui est de réfléchir sur la matière même de notre élaboration historique. Les historiens, généreusement pris par leurs recherches, ont trop abandonné aux philosophes le soin de les éclairer sur ce qu'ils faisaient ; et quand les sciences de la nature, les plus éloignées sembleraient-elles de nos études, biologie, chimie même sont en train de découvrir comme de première importance ce que l'on appelle dans le jargon d'aujourd'hui, la dimension historique de la vie des choses, pouvons-nous plus longtemps, surtout quand notre historiographie atteint tout à la fois maturité, sûreté de soi et surabondance de voies neuves, ne pas vouloir la lucidité de ce que nous faisons, et d'abord tenter de pénétrer la complexe réalité de la matière de toute histoire — le temps ? Autant l'ambition est grande et nécessaire, autant, quant à moi, mes moyens sont modestes. Je ne vous apporterai pas un traité, incapable que je suis, de la doctrine : pour enseigner, il faut d'abord apprendre, et donc cerner problèmes et matières, ouvrir des perspectives de réflexion. Ce soir, je vous dirai, dans un acte de reconnaissance qui m'est précieux, le meilleur de ce que je sais ou que lentement je découvre ; mais ce ne seront qu'ébauches.

A partir de quelques données immédiates d'abord. La première est cette évidence que ce que nous appelons histoire n'est qu'une partie, à la vérité assez petite, par rapport à ce que nous entr'apercevons de l'existence temporelle de l'homme sur la terre, *a fortiori* de l'existence de la planète elle-même. L'histoire est réalité partielle ; comme telle, notre conscience de l'histoire lui cherche des commencements. Il y a donc, au-delà de l'histoire, comprenant l'histoire, une autre réalité plus totale, donnée commune de toute existence, et que l'on peut appeler avec le philosophe : la durée. L'histoire est partie, ou figure, de la durée. Quelle partie ? Quelle figure ? Répondre serait

savoir. En bonne analyse, l'on ne peut que dégager quelques associations éclairantes. Que nous le voulions ou non, l'histoire est centrée sur nous, hommes de chaque époque où l'on lit ou écrit l'histoire. Même quand nous nous occupons de l'histoire des origines, il ne s'agit en fait que de nous et de notre présent. C'est l'évidence même d'une démarche psychologique « existentielle » ; mais c'est aussi la donnée brute pour qui situe l'historique dans la représentation de la durée. L'historique est ce qui est près de nous, qui tient à notre présent, même s'il se déroule sur quelques millénaires. Nous nous efforçons de le prolonger, dans le vertige de la durée, en remontant plus loin ou plus profond, à travers la durée mystérieuse : ainsi parlons-nous de préhistoire, de protohistoire. Ce lien à l'homme, et à l'homme vivant dans son présent est donnée capitale. Autre système associatif : dans la vie planétaire, l'histoire est liée à l'homme ; elle n'apparaît qu'avec lui et pour lui ; comme elle paraît avec l'homme, l'histoire impose aussi une réalité d'âme. Ne spiritualisons pas pour autant l'histoire, mais il est évident que dans sa manifestation temporelle, il y a ce complexe brut, qu'elle concerne la vie des hommes ensemble, donc réalité sociale, et que cette vie des hommes ensemble, elle s'y intéresse dans toute sa totalité d'existence pour ce qui est du corps, pour ce qui est de l'âme, donc conscience d'âme. Emprise partielle de la durée, lecture d'âme par l'homme et pour l'homme, telle l'une des données immédiates de notre conscience de l'histoire.

Autre donnée immédiate, la « mesure » de l'histoire. Non pas *sub specie aeterni*, mais en cette mi-xx<sup>e</sup> siècle, qui est notre temps. D'une part l'histoire est contenue dans des limites : elle débouche donc sur autre chose qu'elle-même. Dans le monde de l'existence ou de l'immanence, il y a beaucoup plus dans la vie qu'il n'y a dans l'histoire. Et si le monde de l'immanence est proprement l'univers humain de l'histoire, comment ne pas poser, au-delà de l'histoire, la transcendance, la surnature, les sources divines d'une révélation. Elles sont données dans la vie de l'histoire, mais toutes se présentent comme transhistoriques. Il n'y a de fait et de nécessité d'histoire humaine que par rapport à une autre réalité. Laquelle ? Et ne peut-il pas suffire à l'historien, pour vivre son métier d'historien, de savoir à tout moment la présence de cette autre, de ces autres réalités ? D'autre part, l'historien est vertigineusement sollicité aujourd'hui de tous les côtés : chaque discipline fait son histoire ; on parle à tout propos d'histoire : histoire des sols ; histoire de la cellule ; la matière même a une histoire. Il est certain que toute vie a une histoire, et que pour une partie importante d'elle-même, elle est histoire. Allons-nous, dans ce pan-historicisme, voir éclater notre histoire étroite, qui, pour s'accepter limitée, s'est peut-être trop confinée ? Le moment apparaît au contraire d'une prise de conscience ouverte où sans prétentions ambitieuses, l'histoire doit devenir la science humaine de référence, le centre vif d'une synthèse en un univers qui, dans son unité enseignée ou tâtonnée, et dans chacune de ses parties, dure. Dès lors l'une et l'autre démarche, de limitations conscientes et d'exploration largement instantane de l'infinie diversité de l'existence, imposent une plénitude d'histoire humaine, plénitude qui doit atteindre à l'extrême de ces confins où immanence et transcendance communient ; sans quoi il n'y a pas unité possible

de l'être, mais des limitations cloisonnantes, en définitive des diminutions jusque dans l'existence même. A l'histoire, tout le champ de l'existence, mais dans une référence constante à la conscience de l'être. Dans l'équilibre d'un ordre du monde, le temporel exige l'extra-temporel. Ainsi devient-il normal que les réalités de l'extra-temporel s'écrivent dans le devenir de l'histoire et que nous puissions les y lire, qu'histoire et théologie, enseignements révélés, traditions ésotériques, voire conscience laïque de l'universel se rencontrent. Mais cela impose d'autant plus une conscience distincte de ce qu'est dans la vie du temps, l'histoire.

Là-dessus notre réponse immédiate est prête : le champ propre de l'histoire, c'est le passé. Il n'est d'histoire que du passé, donnée fondamentale de notre pratique de l'histoire, et aussi barrière fort utile contre toutes les tentations de l'imaginaire. Mais, pour nous prémunir d'extravaguer, ne nous aveuglons pas au contraire d'abstraction. En réalité, l'histoire science, l'histoire discipline est faite par des hommes qui vivent dans un présent déterminé. Et lorsqu'on parle aujourd'hui de « prospective », je ne suis pas bien sûr que dans cette exploration scrutante de l'avenir, il n'y ait pas, à travers l'analyste, bien des conformismes mentaux du passé qui demeurent.

*Chronographia*, disaient en leur latin médiéval les moines dyonisiens consignant la geste des rois de France. Ecrire le temps, c'est fixer notre mémoire du passé, et donc nous garder ce passé présent dans la figure d'une geste humaine. L'histoire, science du passé, est conscience de geste. Et conscience doublement. Tout fait historique est état de conscience : autrement il ne serait pas historique. Toute histoire est lecture d'un déroulement de conscience collective, par quoi les hommes ont choisi de se rendre compte de ce qu'ils avaient fait, ou du moins de ne vouloir garder mémoire que de ce que dit leur histoire. De quelque côté que nous nous tournions, la présence est toujours triple : où il y a l'histoire, il y a l'homme, et il y a conscience. Triade dont le milieu d'existence est le temps, plus exactement les temps. Car rien n'est plus libérant pour la conscience et pour l'homme que de reconnaître dans l'histoire une pluralité de temps. L'historien y perd sûrement en tranquillité et en dépendance ; mais il y doit gagner en connaissance et, ce qui devrait aller de pair, en autorité. Ce sont ces illusions lucides que je voudrais, Messieurs, vous soumettre autour des différents aspects du temps que saisit l'historien en son écriture de geste.

Conscience d'une pluralité des temps dans notre pratique de l'histoire, c'est aujourd'hui, l'« humanisation » de l'histoire. Deux de ces temps au moins nous sont coutumiers, et c'est par leur mise en place, comme des réalités quotidiennes à notre métier, qu'il faut d'abord commencer. La réflexion la plus immédiate nous amène en effet à distinguer, et parfois à opposer, le temps de l'historiographie et le temps de l'histoire, le temps chronologique et le temps effectivement vécu. Un biologiste éminent, hanté par le problème du temps, me disait récemment : « Le temps chronologique, personne ne l'a vu ». Pour ce qui est de le voir, nous ne faisons que cela : nous le lisons sur nos montres, sur les figures à deux dimensions de nos chronologies, de haut en bas, dans un parcours de lecture. Mais au-delà du voir

ou de l'imaginer par induction mentale naturelle, personne effectivement ne le vit, autrement que comme une convention commode de représentation et de langage. Au commencement des temps modernes encore, surtout dans les pays alémaniques, orfèvres et horlogers accomplissaient un pèlerinage initiatique en Terre Sainte : aux sources du mystère, ils avaient trouvé la grâce de mesurer le temps pour la société des hommes. Inscrite dans un univers sacré, leur mesure pouvait s'éclairer en figure.

Le temps chronologique dont nous nous servons aujourd'hui est tout entier profane. C'est-à-dire qu'il se présente à nous comme matière, avec cette qualité très civile, liée au rationalisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'être matière homogène en toutes ses parties : même s'il y a des dates en histoire, pour le temps chronologique, une année vaut une autre année. Cette matière homogène s'analyse en une double série, la succession des années d'une part, la succession des événements de l'autre. Le temps chronologique en effet est le substrat implicite et avoué de toute histoire événementielle. N'attendez pas de moi, Messieurs, qu'à propos d'histoire événementielle, je me laisse aller à quelque passion ingrate. Je pense beaucoup de bien de l'histoire événementielle : et pour les étudiants et pour les historiens, elle est à la fois la plus saine des disciplines et la plus sûre élaboration de la matière historiographique. Sachons seulement ses limites.

L'histoire événementielle travaille sur l'événement ; comme telle, elle doit donc dans de certaines perspectives abstraire l'événement de son contexte historique, en faire sélectivement une manière de « centre », lui donner à lui et à sa date, une tentation de valeur en soi. Tentation d'ailleurs tout de suite compensée par l'établissement de séries d'événements en chaîne, qui dans leur succession ou leur entrelac imposent une continuité. Ce que dit d'ailleurs la racine latine d'*evenire* : ni survenue, ni venue ; mais venue attendue avec des conséquences. Ce qui arrive est gros d'autre chose. Pour nous, un avant et un après ; un système aussi, imposé par la réalité même de l'événement, de causes et de conséquences. De la distinction toujours arbitraire de l'événement nous passons à une lecture mentale de la succession des événements qui s'établit à la fois en une fiction de continuité, et en une systématique d'analyse, laquelle tend naturellement à une reconstruction partielle et extra-temporelle de l'histoire.

Double polarisation évidente de l'histoire événementielle : d'une part, elle nourrit et articule le récit historique ; de l'autre, alors peut-être qu'elle y pense le moins, elle contraint, de par son déroulement même, la lecture interprétative, donc des clés. Pourquoi oublierions-nous en effet ces besoins fondamentaux qui se satisfont en l'histoire : il y aura toujours une histoire qui sera conte, c'est-à-dire fiction orale ou écrite, d'un temps plein. Ce qu'exige l'enfant, l'homme ne cesse de l'attendre : il faut qu'il se passe toujours quelque chose et qu'il y ait toujours un « après ». La peur du vide mental, l'angoisse du silence imposent au déroulement historique d'être sans fin. Mais il y a une autre peur, d'existence celle-là, le vertige de l'indéfini, la dissolution de l'homme dans le flux du temps sans limites ni rivages. Ces pulsions organiques de peur animent un combat dramatique de l'homme avec

le temps, de non-acceptation du temps réel, avec ses zones de silence et son étourdissante complexité.

Rien que de naturel et de sain que pour la vie de ce combat l'homme se soit donné des instruments thérapeutiques : l'histoire événementielle est de ceux-là, divertissement et conte, fixation commode pour une première composition de l'histoire. Au-dessus de son narratif à deux dimensions, la réflexion de grands esprits découvre des principes de lecture : ce sont autant de figures interprétatives, ces cycles biosociologiques qu'Henri Focillon proposait pour lire la continuité de l'art humain ; ou bien ces nœuds, dans le déroulement indéfini de la création humaine, que sont les civilisations, et avec quoi jongle, peut-être un peu trop, l'inventaire de l'histoire d'un Toynbee. Cette démiurgie de l'histoire n'est possible que dans la fiction du temps chronologique. Lui seul permet de comparer, de poser la fixité ou l'universalité de processus évolutifs : parce qu'homogène, il contraint à trouver la ressemblance sans l'équilibrer nécessairement par la différence ; cette différence où s'épuise la souveraineté de l'homme qu'a si passionnément cherchée par l'intelligibilité et la maîtrise de toutes choses l'intelligence de l'Occident moderne. Lui seul surtout fournit un temps maniable, que nous pouvons étudier à notre gré, nous installant aux époques de notre convenance ou de notre attrait, sans accuser autrement l'opération toute abstraite que représente pour un historien de 1961 de pouvoir s'installer en 1515 ou aux guerres médiques, avec pour toute mise en état de grâce un bon savoir événementiel et un solide bagage de sciences auxiliaires.

En vérité, le temps humain réel, ce qu'ont vécu dans leur singularité d'existence les hommes d'une époque, nous n'avons d'autres moyens sûrs de le connaître qu'en explorant la mémoire collective, en étudiant documents et monuments qui nous sont donnés dans le temps où nous sommes, c'est-à-dire en remontant du présent dans le passé. La connaissance qui est conscience remonte le flux temporel ; le descendre est une opération abstraite, hormis à l'intérieur de nous. Avec le temps chronologique les allers et retours sont aisés. C'est que ce temps — il n'a pas d'autre réalité d'existence — nous le traçons comme une image de l'espace, homogène, réversible, donc sécable. Ce temps spatialisé, c'est « l'invention » peut-être la plus insigne de l'esprit moderne, dans la complexe définition d'un univers mental imposé par les grandes découvertes, ouvert à la vastité de la terre et du monde, et d'une désacralisation d'un sens du temps, avec le triomphe de l'idée de progrès. Notre conscience du passé prend dès lors, avec l'instance du développement de l'histoire, la figure d'une continuité spatiale : matérialisation évidente de ce qui est mémoire. Matérialisation où ce qu'il y avait de choix de l'événement insigne, de réalités de silence dans l'annalistique médiévale, va se confondre en un récit continu, soucieux de la connexion externe des événements et de leur alignement réciproque, exclusif de tout le non-dit et donc se suffisant à soi-même. Histoire à la mesure du génie moderne, mais qui ne saurait plus être aujourd'hui pour nous toute l'histoire.

Qu'une « résurrection intégrale du passé » soit poétiquement manifestable, Michelet l'a tentée, et nous demeurons nourris des images de son univers poétique. Historiens cependant, nous savons que, dans

le temps de l'histoire, le passé passe ; il ne ressuscite pas. Mais il passe, laissant partout des traces visibles et invisibles. Ces traces, c'est une première réalité du temps vécu, l'immense patrimoine de la mémoire historique. Quand nous parlons de temps historique, il s'agit plus précisément de la vie du temps, par les hommes, dans les hommes, d'une époque historique déterminée. Ici les perspectives foisonnent : elles analysent notre existence de la durée et le déroulement de son histoire.

Il y a un temps biologique, celui de la naissance, de la vie et de la mort, un temps qu'expriment les âges des acteurs de l'histoire — trop souvent nos personnages historiques sont sans âge —, un temps des généalogies, un temps où se composent et s'opposent les générations ; temps biologique que découvrent de plus en plus les dénombrements démographiques. Il y a un temps de l'espace parcouru, selon que va la piétaille ou la poste, aujourd'hui notre Caravelle, temps qui ne s'analyse pas seulement en durée de parcours, mais en difficultés de parcours, dans l'ascétique enclose d'un univers de pèlerinage, par exemple, ou bien en ambition de découverte. Il y a un temps sociologique, qui est celui de l'organisation sociale commune, des affaires, des administrations, des rapports humains à l'intérieur d'un même milieu ou entre états ou classes différentes : l'économie du temps, l'ordre commun de la journée, la composition collective de l'année sont autant d'équilibres sociaux de la durée ou d'habitudes établies, expressives de communs besoins. Caractéristique, dans ce temps social, la place du temps vide, cet *otium* si ascétiquement refusé par la spiritualité moyenne des hommes de la Contre-Réforme méditerranéenne, oisiveté au contraire illustrée par l'aristocratie classique et le monde français de l'honnêteté, et devant laquelle se trouvera demain ce que l'on appelle aujourd'hui déjà une « civilisation des loisirs ». Il y a un temps psychique, la chose du monde la plus répandue mais aussi la plus malaisément analysable, complexe de pulsions paniques, d'émotivité, de représentations aussi : au chapitre de ce temps psychique, s'emmêlent ce que M. Ariès a très heureusement appelé les « attitudes devant la vie », optimisme et pessimisme qui sont alacrité ou pesanteur à vivre le temps, et cette conscience, si importante aux tonicités vitales d'être une société jeune ou au contraire une société vieillie. Temps psychique encore, l'attitude collective d'une époque à l'égard du passé, proche ou lointain : quand la société moderne s'est donné jusque dans son nom l'indépendance d'être d'aujourd'hui, c'est dans une euphorie de Renaissance, une volonté de coupure avec le passé, temps de ténèbres et de barbarie gothique, ce passé qui plus tard deviendra dans une vision rassurante de l'histoire, le Moyen Âge.

A ces perspectives d'analyse plus ou moins statiques, l'on pourrait en ajouter bien d'autres : il y a tant de faces aux choses qui durent, celles qui s'inscrivent dans l'histoire. Mais justement parce qu'elles durent, il y a une dynamique de leur vie. Dans un essai récent, Jacques Ménétrier pose cette évidence : « En biologie, il y a des jours qui comptent autant que des années. » Notre vie de la durée s'analyse en jours sans histoire — sont-ce les jours des gens heureux ? — et en jours au contraire d'éveil, d'illustration, de catastrophes. Au-delà de ces oppositions aussi banales qu'elles sont quotidiennes, la durée

est contraction et détente ; elle vit des paroxysmes et des sommeils, des récréations. Au niveau de la conscience historique, seules affleurent, comme un chemin d'îles, les élaborations abouties, les crises, les soudainetés paniques, les manifestations, et tout ce qui est manifesté est singulier aussi bien qu'extraordinaire. Selon des rythmes peut-être, mais l'histoire, la seule histoire n'a encore aucun moyen de le savoir. Ce qu'elle sait ou entr'aperçoit, c'est que le donné historique demeure pris dans la contexture vitale du non-manifesté : autant que les jours de l'histoire comptent les jours du silence. Peut-être plus, s'ils permettent d'estimer les temps d'incubation, la mesure, voire les progrès des maturations lentes, la matière temporelle des procès évolutifs. D'une part en effet toute conscience de la durée nous contraint à tenir compte de l'incessante et créatrice présence du non-manifesté, de l'irrationnel, le non-conscient, le mystère, ou le grouillement humain de ceux que M. Marcel Reinhard appelle les « obscurs » ; la mise en place du temps vécu dans notre conscience historique exige un dépassement du donné immédiat de l'histoire, donc une ouverture aux profondeurs. Il est certain d'autre part que la durée porte en soi des puissances propres : toutes les paresseuses mentales, habitudes et conformismes mis en place, les choses qui durent ont une nécessité propre, celle de leur existence même, et plus elles durent, comme le monument, plus elles prennent une patine de vénérabilité ; les traditions sont, dans le temps vécu, l'aveu de besoins humains des profondeurs vitales. Approfondir à travers la durée, en direction des sources vitales, reconnaître ce qui dure à travers l'épaisseur du temps, les deux démarches se recoupent pour étreindre le temps historique, y lire la dramatique de l'humanité en son histoire et donc tenter une approche du comment toujours mystérieux de la persévérance à exister de la société des hommes.

Entre le temps chronologique, fiction humaine, donc nécessaire, et la durée vécue, temps de l'histoire, allons-nous poser des oppositions inutiles ? Temps perdu d'un côté et temps retrouvé de l'autre, quelque peu selon la démarche proustienne ? En fait, entre l'un et l'autre, il y a la vie et l'usage humain. Il nous faut donc dans le progrès de nos méthodes historiographiques retrouver les voies du passage, par où le temps perdu devient le temps retrouvé. Certaines de ces voies sont immédiatement obviées. Au regard du temps chronologique, le traiter pour ce qu'il est, c'est-à-dire un système de repères, et qui dit repères pose la nécessité de cette opération dont la phénoménologie aussi bien que les recherches philologiques les plus récentes nous découvrent le caractère essentiel, c'est l'opération de « situer ». Le temps chronologique est la matière bi-dimensionnelle où nous situons les événements les uns par rapport aux autres. Le savoir impose tout de suite, si nous voulons autre chose que l'histoire-fiction, et de situer ensembles, groupes ou complexes d'événements aux profondeurs de la durée, c'est-à-dire de leur donner toutes les dimensions d'exister et d'autre part de reconnaître dans les classements de l'histoire événementielle les commodités d'une lecture historiographique, c'est-à-dire les situer par rapport à l'historien homme vivant dans un temps.

Rien ne devient plus essentiel en effet que de reconnaître combien notre historiographie est temporelle, liée à l'époque où elle s'écrit,

aux besoins, aux représentations de la société de cette époque, donc que l'historiographie demeure soumise à l'historique. La santé et la justice de l'histoire, ce n'est pas de nous emprisonner au passé mais au contraire de nous rendre lucides de sa présence, donc de nous en libérer. Nous sortons tout juste d'un temps d'historiographie souverainement enseignante, et dont les tyrannies mentales n'ont pas été sans peser lourdement sur les drames collectifs de notre vie contemporaine. Vous me permettrez ici l'indiscrétion d'un témoignage personnel, mais qui trouve sa justification dans plus de dix années passées aux marches les plus orientales de notre Europe, durant le soi-dit « entre deux guerres » et qui était une autre guerre : on ne dira jamais assez, me semble-t-il, l'état d'aveuglement de nos diplomaties occidentales devant des réalités tragiques et qu'elles ne parvenaient pas à découvrir parce qu'elles n'étaient pas conformes à l'admirable analyse de *L'Europe et la Révolution française* d'Albert Sorel ou aux rigueurs d'une *balance of powers* établies par les historiens victoriens du Foreign Office ; non plus que, dans l'Europe des nationalités, l'on ne mettra jamais trop en évidence la responsabilité d'étonnantes fictions historiographiques dans le pullulement des nationalismes contemporains. Condamnerons-nous pour autant l'histoire écrite et enseignée ? Son seul péché est, dans les cas que nous venons de dénoncer et qui ne cessent pas de dérouler pour nous leurs conséquences tragiques, d'avoir prétendu découvrir des nécessités éternelles, alors que l'historiographie était seulement contingente et des besoins immédiats d'une société bourgeoise en mal de promotion politique et, pour ce qui est de l'univers sorélien, des images mentales d'une intelligence française encore éblouie des schèmes, des poncifs, ou des fictions prétendues naturelles de la diplomatie française en pleine Europe des Lumières. Tant de nécessités se défont en un siècle, pour faire place à d'autres vérités, plus éternelles, et que voyageurs et diplomates de l'Occident, trop pressés ou trop enfermés sur eux-mêmes, n'avaient pas encore découvertes.

Aujourd'hui, nous savons qu'il nous faut faire l'histoire de l'histoire : le dernier Congrès International des Sciences Historiques, grâce à la vigilance inlassée de son secrétaire général auquel il m'est précieux de dire ici la gratitude commune, vient au terme d'un beau rapport du Professeur Butterfield, de décider la mise en œuvre d'un effort international pour une histoire de l'historiographie. Démarche précieuse du temps retrouvé : la conscience historique de l'historiographie aiguise en l'historien le sentiment de sa dépendance au présent, donc le situe spirituellement, physiquement, dans la durée vivante ; elle lui enseigne aussi que son œuvre est fiction, mais fiction nécessaire, et elle le délivre ainsi de toute systématique abusive. Par contre, elle affine chez l'historien et chez son lecteur le sens du temps vécu, jusqu'à instaurer entre eux ce dialogue d'analyse entre le passé et le présent en nous, qui est éducation du relatif, délivrance de tout anachronisme déformant, surtout spiritualisation de la vie du temps. C'est l'ancienne règle d'or : plus nous nous soumettons à lui, plus le temps nous devient matière soumise. Dans le cabinet de l'historien du moins, pas encore dans ses emplois du temps.

Autre voie du passage du temps chronologique au temps historique vécu, la double approche de la quantité et de la longue durée.

Ce sera sans doute l'une des novations les plus importantes de notre temps de nous proposer des voies de déchiffrement quasi mathématiques des profondeurs psychiques. L'histoire économique et sociale a déjà fait la preuve : la statistique sagement pratiquée, l'interprétation graphique des données quantitatives découvrent des réalités que la seule collection des documents n'impose pas avec autant d'évidence. De même la quantité est voie de l'âme. L'inventaire quantitatif du langage, notions, représentations, images, épithètes, symboles dans un milieu social déterminé, voire dans des œuvres précises dont il est établi qu'elles ont eu une circulation humaine importante ou qu'elles ont valeur de témoignage collectif, éclaire, par les fréquences, habitudes ou besoins, par les raretés, des naissances ou des fins, par les rapports associatifs et leur importance respective, des mutations vitales. De récentes recherches, toutes quantitatives, sur les valeurs de société dans le vocabulaire de Brantôme par exemple, étalent, et fort au-delà de ce qu'écrit Brantôme, l'établissement d'un monde de l'honnête, pas encore une société de civilité, mais un monde de l'honnête tout aristocratique, strictement limité à une société de cour, en train de créer ses modèles, purement esthétiques, avec tout juste quelques premières marques éthiques, emprises de la ville environnante et d'une bourgeoisie qui juge. Il est certain que des inventaires iconographiques méthodiquement établis de l'évolution de la scénographie de la Crucifixion dans notre Occident moderne découvrirait l'économie spirituelle, au tréfonds de l'âme collective, du drame sotériologique moderne, et du passage d'une religion de salut commun à celle, longtemps la nôtre, de la rencontre solitaire avec Dieu. C'est un fait de plus en plus établi, me semble-t-il, que le profond ne se révèle qu'à travers soit la masse des faits soit l'épaisseur du temps. Non plus remonter aux origines pour nous comprendre, mais regarder vivre longtemps les choses. A longueur de temps, le mystère se fait conscience, mais à longueur de temps seulement : c'est son exigence de nature, d'avoir été au commencement le mystère. Ainsi nos structures mentales de l'autorité, d'une autorité encore en place, non pas des légitimités plus fragiles, Kantorowicz peut-il les lire, au-delà des placages légistes, dans les plus anciennes liturgies médiévales. Ainsi se découvrent permanences et réveils : ce retour du « monstre », faisant éclater de ses vitalités informes le « classicisme gothique », que vient d'établir le beau livre de Jurgis Baltrusaitis sur le gothique fantastique : ou bien les continuités tantôt cryptiques, tantôt manifestées des enseignements ésotériques, des associations symboliques qu'imposent avec tant d'autorité les recherches d'un Panofsky au champ des formes plastiques. Tout un monde de l'irrationnel, du non-dit, du silence, une psychologie vivante de l'âme collective enclose se délivre dans le déroulement de longues analyses temporelles, affirmant des constances, des retours qui sont autant de nécessités de la psyché, et donc des réalités d'être empreintes en l'existence historique.

Mettant en évidence aussi nos refus. Par exemple, le refus de l'Occident moderne, lié d'ailleurs à une construction sotériologique de salut individuel, de toute forme de temps eschatologique. S'il est un temps tragiquement, paniquement ou glorieusement vécu, temps pleinement vivant, c'est bien le temps de l'eschaté, c'est-à-dire celui de l'attente et de la cer-

titude de l'accomplissement : le temps d'un « jour viendra », ou le temps où surviendra le « Grand Soir ». Temps de violence, de passion, de certitude, qui culmine dans l'avènement, le règne, la foi visionnaire dans la présence physique de l'autre monde glorieusement établi en celui-ci. Temps où finit l'histoire, comme finit le monde. Ce temps eschatologique, l'Orient, le monde slave, à des degrés divers de spiritualité et de conscience en ont gardé la présence : au milieu de nous un Berdiaëff en portait témoignage, et dans l'angoisse religieuse d'unité qui étreint notre Occident, théologiens protestants, — les sectes protestantes n'ont pas cessé de vivre au cours des temps modernes un eschatologisme compensatoire nourri de l'Ancien Testament — quelques théologiens catholiques aussi en retrouvent la puissance instante. Autre signe : l'extraordinaire intérêt, presque une obsession de découverte, porté au joachimisme par les historiens d'aujourd'hui, venus des horizons les plus divers, de l'Ancien et du Nouveau Monde. A suivre au long de sept siècles d'histoire, la vie des pulsions, des nostalgies ou des attentes d'une guerre sainte, qui est plus ou moins la croisade, prophéties, annonces millénaristes, ou transferts dans les célébrations romaines du jubilé s'y emmêlent avec une constance telle que l'évidence s'impose de rythmes du temps, où l'humanité a besoin de se libérer de son péché et de se retrouver glorieuse ou renaissante, établie dans la promesse ou dans la vision du règne. Rythmes du siècle, du millénium, de plus ou de moins encore, il y a là mesure du souffle de l'attente dans les sociétés humaines, la saisie de moments uniques où l'histoire paraît devoir éclater hors d'elle-même, temps de la manifestation peut-être. Du moins cadres vrais d'une histoire, où l'on ne serait pas loin de retrouver, autrement éclairées ou justifiées, les grandes chronologies mythiques de la succession des empires, ou des règnes, toutes débouchant sur cette imminence de la fin des temps, que désespérance et espérance humaine ne cessent pas de reporter. Une téléologie de l'histoire, un Discours sur l'Histoire Universelle, dans notre écriture d'aujourd'hui, ce peut être cette rythmique du temps.

Sommes-nous aujourd'hui dans le développement d'une resacralisation de l'histoire ? Il est, du moins, un autre temps, de tous sans doute le plus parfaitement harmonisé et donc le plus riche d'enseignements pour la connaissance historique. Je l'appellerai le temps liturgique. Temps de l'année liturgique évidemment, ce qui situe son insertion chronologique. Mais l'année liturgique est puissamment rythmée par des correspondances cosmiques. Même le temps historique manque trop de saisons, du jour et de la nuit, de présences astrales. Dans cette soumission à l'ordre cosmique, les liturgies déroulent soit les temps d'accomplissement du mystère rédempteur, manifesté dans la vie de l'histoire, soit les histoires révélées ou transmises des origines du monde, une dramatique de la création de la vie et de l'homme. Le temps liturgique, c'est le temps de l'*In illo tempore*. « En ce temps-là », cela accomplit à la fois la présence dans le temps actuel quand se lit le récit révélé, une volonté de commémoration, donc de mémoire historique et la certitude de la transmission, c'est-à-dire l'éternel manifesté. Trouvera-t-on plénitude plus accomplie, pour une conscience de l'histoire ?

Ces réflexions, Messieurs, à la fois trop longues et trop rapides, me

permettez-vous, en reconnaissance des hautes traditions que si noblement vous gardez, de les terminer sur une certitude. Celle, en dépit de condamnations académiques brillantes, de la vocation éminente de l'histoire dans notre humanité en mal d'être. S'il est un centre prédestiné de ces rencontres qui doivent faire les sciences humaines, c'est l'histoire. A une condition, qu'elle accepte toute l'infinie richesse de sa matière, et qu'elle se fasse vraiment, dans le temps créateur, conscience de la geste humaine. Il n'y a pas d'autre voie, me semble-t-il, pour nous équilibrer entre les vertiges d'un présent de plus en plus pelliculaire, les dogmatismes sans merci d'un univers seulement technique et les marques d'éternel dont nous ne sommes pas parvenus, malgré deux bons siècles de lumières, à nous déprendre.

A. DUPRONT.

---



**STANISLAS DE CLERMONT-TONNERRE**  
**ET L'OCCUPATION DE GENÈVE EN 1782**

*d'après une correspondance inédite*

---



En avril 1941, Georges Andrieux, expert parisien, distribuait le Catalogue de la bibliothèque d'Henri Lavedan où, sous le n° 32, il décrivait avec assez de précision pour piquer notre curiosité un manuscrit de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle intitulé *Notre correspondance, 1782*. C'est un in-quarto de 350 pages, relié en demi-marroquin rouge à long grain, qui contient :

...une correspondance fort intéressante entre deux jeunes époux, le mari retenu à l'armée en raison des troubles en Helvétie (qui eurent leur conclusion dans le traité de novembre 1782 assurant la pacification de Genève), la jeune femme restée en compagnie de sa mère, toutes deux familières de la Cour. Elle informe son mari de ce que lui ont dit la reine Marie-Antoinette et le comte d'Artois sur sa grossesse ; elle fait un séjour à Chantilly où le prince de Condé la promène dans son parc, lui faisant les honneurs du hameau ; elle se rend à Luxeuil, puis en Lorraine, à Hamonville ; elle entretient son mari de nouvelles de M<sup>mes</sup> de Guéménée, Tronchin, la comtesse Diane de Polignac ; parle de l'arrivée de M. de Bougainville, de M. de Bouillé, de la lettre que lui a écrit M<sup>me</sup> Elisabeth etc.

La correspondance du mari n'est pas moins intéressante avec son passage à Chamonix, ses séjours à Ferney, à Genève ; il a fait un poème inspiré d'Ossian, traduit une ode en l'honneur de M. de Jaucourt et compose une Histoire de Genève à la rédaction de laquelle sa jeune femme lui recommande d'observer la plus grande prudence...

Le volume nous fut adjugé à la vente du 5 mai ; dans les vingt-quatre heures qui suivirent, nous lûmes ces 139 lettres en essayant fièvreusement d'en identifier les correspondants. La femme signe la première missive qu'elle adresse à son époux du nom de Delphine, quant au mari, qui vient de la quitter pour rejoindre son régiment, il ne donne jamais son nom. Ce n'est que vers la fin du manuscrit, à la date du 12 octobre, que le jeune homme cite deux vers de sa traduction d'Ossian :

Ton image à mon cœur par l'amour retracée  
D'un rayon du soleil a pour moi la douceur.

Grâce à l'excellente étude de M. Paul Van Tieghem sur *Ossian en France*, ce fut un jeu d'identifier le mari avec le comte Stanislas-Marie-Adélaïde de Clermont-Tonnerre, le constituant, le « monarchien » que la populace parisienne massacra le 10 août 1792, et la jeune femme avec la charmante, l'irrésistible Delphine de Rosières-Sorans, son épouse.

\* \* \*

Il y a trente ans, Stanislas de Clermont-Tonnerre fit l'objet d'une thèse de doctorat de M. Charles Du Bus<sup>1</sup>, où la vie privée et l'action

1. *Stanislas de Clermont-Tonnerre et l'échec de la révolution monarchique (1757-1792)*. Paris, Alcan, 1931.

publique du chef de la révolution monarchique sont étudiées dans tous les détails. Notre correspondance intime, ignorée jusqu'ici, comble de nombreuses lacunes : d'abord, celles concernant la vie des jeunes époux pendant les premiers mois de leur union, ensuite, et ceci nous paraît plus important, elle complète ce que nous savons de leurs caractères que Du Bus semble avoir reconstitués un peu arbitrairement. Ces lettres sont d'une intimité touchante et absolue ; les deux jeunes gens, selon leur propre expression, s'aiment à la folie, ils trouvent plaisir à le dire et à le répéter. Obligés de se quitter, ils avaient décidé de s'écrire longuement par tous les courriers et de numéroter leurs lettres, non seulement « afin de retrouver leur compte », mais aussi pour que « nous ne perdions aucune de nos lettres, elles contiennent toutes plus ou moins l'expression d'un sentiment qui doit nous être bien cher et qu'il y a du bonheur à se retracer ». Rentré chez lui, le comte de Clermont-Tonnerre fit immédiatement copier<sup>1</sup> et relier cette correspondance dont les originaux ont peut-être disparu, dont Du Bus n'a en tout cas pas eu connaissance.

\* \* \*

Il est utile de rappeler en quelques mots qui sont les deux correspondants afin de comprendre leurs lettres et de saisir les nombreuses allusions à leurs familles et à leurs amis. Stanislas<sup>2</sup> est le petit-fils de Gaspard de Clermont-Tonnerre, maréchal de France, duc et pair, qui mourut chargé de gloire et nonagénaire le 16 mars 1781. Son troisième et dernier fils, François-Joseph (né en 1726), maréchal de camp, épousa Marie-Anne de Lentilhac de Gimel, dont il eut le 8 novembre 1757 un garçon, Stanislas-Marie-Adélaïde, l'auteur des lettres que nous publions. Le parrain de l'enfant fut Stanislas, roi de Pologne (en résidence à Lunéville), et la marraine, la reine de France ; on ne pouvait faire moins pour le petit-fils d'un maréchal de France. Son éducation fut confiée à un ecclésiastique, l'abbé Bremontier, auquel il conserva sa gratitude, puis il fut mis au collège parisien du Plessis, « alors, dans l'opinion publique, le premier des collèges »<sup>3</sup>. Après la mort du vieux roi Stanislas, le marquis François-Joseph de Clermont-Tonnerre quitta Lunéville et vint s'établir avec les siens chez son père, au château de Champlâtreux<sup>4</sup>.

En avril 1773, on donne au jeune Stanislas, alors âgé de quinze ans, le rang de sous-lieutenant sans solde ; deux ans plus tard, il passe à la légion de Flandre ; en janvier 1776, on lui laisse entrevoir une compagnie de cavalerie ; en août, il est envoyé aux dragons de la Reine, enfin, en avril 1777, à la suite de pressantes démarches de son grand-père le maréchal, il est nommé capitaine aux dragons de la Reine contre un versement de 3.500 livres. Pendant ces cinq années de vie militaire, le jeune homme, qui semble n'avoir eu que peu de goût pour

1. Cette copie est de la main du secrétaire qui écrivit deux lettres au conseiller François Tronchin, en 1782-1783.

2. Voir Du Bus, *op. cit.*, Tableau généalogique de la maison de Clermont-Tonnerre au XVIII<sup>e</sup> siècle.

3. Baron Honoré Duveyrier, *Anecdotes historiques* (édition Tourneux), p. 54.

4. Seine-et-Oise, arr. de Pontoise, c<sup>on</sup> de Luzarches

les armes, n'avait guère rejoint ses garnisons de province et se faisait souvent porter absent par congé. Ce manque d'application résultait peut-être d'une santé délicate, la mère de Stanislas mourra avant la cinquantaine, lui, est faible de la poitrine.

On est cependant étonné de trouver, quelques semaines après cette dernière nomination, le jeune homme à l'ambassade de France à Vienne où il s'initie à la diplomatie sous les ordres du baron de Breteuil, parent de sa famille. Il y fait preuve de bonne volonté, il assure Vergennes, le ministre des Affaires étrangères, de son zèle et l'ambassadeur se plaît à confirmer l'application du débutant. Mais on ne joue pas au secrétaire d'ambassade sans argent, on ne vit pas à Vienne sans bourse délier ; or, le père du jeune homme a dépensé plus de six mille livres pour le voyage et le séjour de son fils, ce qui le décide à réclamer de Vergennes une gratification de 4.000 livres

pour récupérer les emprunts que j'ai été obligé de faire ; d'un autre côté, vous connoissez, Monsieur le Comte, mes faibles ressources, ne croyant pas qu'il y ait en France ny nul part quelqu'un en mon grade et en ma place aussi peu pourvu pour le présent des faveurs de la fortune que je le suis ; mais ce secours que vos bontés me procureront m'en mettra à même d'en trouver d'autres pour que mon fils puisse rester encore l'année prochaine dans le même pays et éviter un séjour ici, qui lui seroit aussi nuisible pour son avancement que pour son éducation...<sup>1</sup>

Cette lettre du 12 octobre 1777 montre que le jeune homme ne pouvait subsister à Vienne sans faire de grosses dépenses, et pourtant son père insiste pour qu'il reste éloigné de Paris. Est-ce une discrète allusion à des aventures sentimentales ? Nous n'en savons rien. Par contre, M<sup>me</sup> de Chastenay raconte que Stanislas s'en allait seul dans les montagnes avoisinant Vienne pour y lire des auteurs qui enflammaient son esprit. Par sa sensibilité et son imagination, Stanislas de Clermont-Tonnerre est bien de son temps, de l'époque pré-romantique. A Vienne, il fit la connaissance d'une *Fraulein* qu'il songea même à épouser. Mais le baron de Breteuil surveillait ses jeunes attachés d'ambassade et le mariage n'eut pas lieu. Dégoûté de la diplomatie, le comte de Clermont-Tonnerre prit la résolution de quitter l'Autriche ; il en avisa Vergennes :

...Quelques soient les avantages que j'aye retiré de mon séjour ici, et ceux que j'en pourrois encore espérer, je pense que je ne puis y rester plus longtemps sans me faire tort ; mon devoir et mon inclination ne m'ont pas permis d'oublier que je suis destiné au militaire, et dans un moment où il est peut-être plus nécessaire que jamais de prendre des leçons, je me ferois un reproche de perdre mon métier de vue plus longtemps... D'ailleurs le militaire est le seul état qui dans ce moment-cy puisse être le mien ; et ce ne sera qu'après avoir fait mon devoir dans cette carrière, que je pourrai, avec assurance, me proposer pour servir le Roi dans celle des négociations, si je me trouve avoir les qualités nécessaires. Je vous prie, Monsieur le Comte, de me conserver vos bontés : elles me sont infiniment précieuses et je serois trop heureux de les mériter un jour<sup>2</sup>.

Le 12 novembre 1778, le baron de Breteuil avertissait le ministre que le jeune homme avait quitté Vienne.

1. Du Bus, *op. cit.*, p. 15.

2. *Ibid.*, p. 18.

Peu après son retour, sa sœur cadette Stanislas-Christine épousa Antoine-Nicolas-Philippe-Tanneguy-Gaspard Le Compasseur, comte de Créqui-Montfort et marquis de Courtivron, capitaine au régiment de Royal-Pologne cavalerie. Ce Bourguignon, dont il est souvent question dans notre correspondance, paraît avoir été un homme distingué ; après de bonnes études à Douai et Heidelberg, il devint membre de l'Académie de Dijon, traduisit en français la *Jungfrau von Orléans* de Schiller et les *Essais politiques, économiques et philosophiques* de Benjamin Rumford. Pendant la Révolution, il émigra à Munich<sup>1</sup> puis, après son retour dans sa patrie, il devint, en 1818, maire de la ville de Dijon. Leurs goûts littéraires auraient dû rapprocher les deux beaux-frères ; il n'en fut rien car des questions d'intérêts, et peut-être aussi leurs caractères, les séparaient.

Stanislas, qui se croyait « destiné au militaire », est absent de la revue que passe à Bayeux le comte de Barrin, maréchal de camp, le 18 septembre 1779. Au printemps suivant, il est malade et prend du repos, loin de son régiment, chez sa tante maternelle Madame de Lenthilac de Gimel, abbesse des chanoinesses régulières de Saint-Augustin à l'abbaye N.-D. de Meaux. Il y passe un mois, y végétant « et cette végétation, dit-il, a rétabli ma santé, elle est à présent très bonne. Mes projets pour Vienne tiennent toujours<sup>2</sup>... » S'agit-il de rentrer dans la diplomatie ou de revoir sa Fraulein ? Le 15 août 1781, il se trouve avec son régiment à Vesoul, riche de l'héritage que lui avait laissé son grand-père, le vieux maréchal, mort au mois de mars, c'est-à-dire le château de Champlâtreux, les terres de Saintry<sup>3</sup>, les meubles, l'argenterie (dont le marquis son père conserve l'usufruit), à condition qu'il ait un héritier mâle.

Le capitaine des dragons de la Reine est âgé de vingt-quatre ans<sup>4</sup> ; c'est un homme blond aux yeux bleus, au visage déparé par un long nez, qui se tient légèrement voûté, de santé médiocre et sans fortune, car l'héritage du maréchal est plus une charge qu'un revenu. Il a vécu davantage à la cour qu'à son régiment, et pour y paraître décemment, il s'est endetté. Cet aristocrate souffre de son manque d'argent, de ses échecs, de l'avarice et de la dureté de caractère de son père avec lequel il est presque brouillé. « Longtemps balotté par les hommes et les passions », il a perdu foi en son étoile. La lecture des bons auteurs enflamme son imagination et le console parfois ; il s'amuse à écrire et à jouer des comédies, c'est son péché mignon. Il a fait des vers et traduit le premier chant d'Ossian. Que va devenir ce jeune homme sensible, impulsif et enthousiaste, négligent et maladroit en affaires, incapable de gérer ses intérêts, mais que l'ambition et le goût de la grandeur dévorent ? Se distinguera-t-il aux yeux de ses contemporains ? Comment emploiera-t-il « cette profondeur, cette fécondité de génie pour l'invention » qu'il sent bouillonner en lui et que Mirabeau<sup>5</sup> lui reconnaîtra plus tard ?

1. Wühr, *Die französischen Emigranten*, Munich, 1938, n° 1155.

2. Du Bus, *op. cit.*, p. 20.

3. Seine-et-Oise, arr. de Corbeil.

4. Voir dans Du Bus, planches IV et VIII, les portraits de Stanislas en 1777 et 1785.

5. D'après le baron Honoré Duveyrier, *op. cit.*, p. 85.

Le 23 décembre 1781, Stanislas de Clermont-Tonnerre recevait du marquis de Ségur le billet suivant<sup>1</sup> :

Je viens, Monsieur, de rendre compte au Roy de votre position et S. M. a bien voulu, pour faciliter votre mariage et en considération des services de feu M. le maréchal de Tonnerre, vous accorder une pension de 3.000 livres. Je vous en donne avis avec plaisir.

En outre, une note confidentielle, approuvée par Louis XVI, arrivait au bureau des fonds<sup>2</sup> :

Il est question pour cet officier d'un mariage. Il n'a point de fortune, il a recours aux bontés du Roy dans cette circonstance très essentielle pour luy. On propose à S. M. de luy accorder une pension de mille écus en considération des services de M. le Maréchal de Tonnerre, et du fort traitement qui s'est éteint à sa mort.

Ces rentes étaient augmentées d'une petite pension que le marquis de Clermont-Tonnerre s'engagea à verser à son fils, lequel venait d'être nommé gentilhomme d'honneur de Monsieur.

Le 24 février 1782, les souverains et leur famille signent le contrat de mariage de Stanislas de Clermont-Tonnerre et de Delphine de Rosières-Sorans, dame de compagnie depuis deux ans de Madame Elisabeth, chanoinesse de Remiremont et protégée de la comtesse Diane de Polignac. La jeune fille, que le prince de Condé et Madame de Marsan avaient tenue sur les fonts baptismaux, était née à Besançon, le 23 janvier 1766. On l'a décrite petite, coquette, pétillante et enjouée ; elle laissera le renom d'une grâce incomparable, longtemps on citera ses mots. De tous ceux qui en ont parlé, il semble que la baronne d'Oberkirch en a laissé le meilleur portrait<sup>3</sup>, tracé en juin 1784 :

...Il fut convenu que nous partirions dans le carrosse de Madame de Tonnerre, qui y mit toutes ses grâces, et que nous irions de là à Ermenonville... Notre voyage fut délicieux ; nous causâmes pendant toute la route et' madame de Tonnerre nous raconta la cour et la ville. Née de Rosières-Sorans<sup>4</sup>... elle savait les histoires de chacun, les aventures, les familles, les querelles, les accommodements et tout ce qui en résulte. Une pointe de malice assaisonnait ses récits, qu'il ne tiendrait qu'à moi de répéter. Mais en vérité, malgré mon séjour à Paris et à Versailles, je ne pus jamais me défendre de ma pruderie provinciale... Nous rentrâmes le soir à Paris, assez tard. Madame de Clermont-Tonnerre vint souper chez nous ; elle fut du plus grand agrément pendant ces deux jours et je remerciai le hasard qui me procurait cette bonne fortune.

Cette Alsacienne fut éblouie par l'esprit de la petite comtesse ; mais elle n'était pas assez perspicace pour reconnaître ce qui se cachait d'honnêteté, de dévouement et de raison derrière cette apparence mondaine.

1. Cf. Du Bus, *op. cit.*, p. 25.

2. *Ibid.*, p. 26.

3. *Mémoires*, éd. du comte de Montbrison, t. II, p. 129 et s.

4. Son père était Henri-François de Rosières, marquis de Sorans, et sa mère, Marie-Louise-Elisabeth de Maillé de Karman. Charles Du Bus a dressé un tableau généalogique de la famille de Rosières-Sorans pour le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les époux s'installent rue des Vieilles Tuileries, dans un hôtel que le marquis a acheté le 28 avril 1781 de M. Ravelle d'Esclapon et qu'il met à leur disposition ; l'entrée principale est rue de Vaugirard, les jardins donnent sur celle du Cherche-Midi, face à la rue Saint-Romain. Les diverses pensions, rentes et gratifications de Stanislas et de Delphine leur permettent de vivre modestement « à condition d'avoir de l'ordre et d'être économes ». Voilà un nouveau mode d'existence pour le capitaine ! Est-ce la jeune épouse<sup>1</sup> de seize ans qui le lui impose ? Certainement, mais c'est surtout sa belle-mère, Marie-Louise-Elisabeth de Maillé, femme du marquis Henri-François de Rosières-Sorans. Elevée à Saint-Cyr, elle fut dame de compagnie de Madame Clotilde jusqu'au mariage de celle-ci avec le prince de Piémont (1775), puis elle passa au service de Madame Elisabeth où elle fit entrer la petite Delphine. Pendant que Madame de Sorans remplit à la cour les devoirs de sa charge, son mari, colonel du régiment d'Artois et chevalier des ordres, vit sur ses terres de Sorans dans la Haute-Saône. Des trois enfants vivants issus de ce mariage, Delphine, l'aînée, vient de se marier avec l'époux choisi par sa mère, Athénaïs est encore au couvent et le jeune Elzéar, au collège des Oratoriens de Juilly (S.-et-M.). Madame de Sorans est ce que l'on appelle une femme de tête. En 1782, elle n'a pas encore atteint la quarantaine, « elle est petite, bien prise, ravissante de grâce et d'esprit » et, par surcroît, vertueuse. Elle fit le voyage de Dijon pour voir le prétendant de sa fille, venu de Vesoul, lui donna rendez-vous dans une auberge (lettre 4), discuta avec lui, jugea ses mérites et qualités et finalement l'agréa sans que M. de Sorans s'en fût mêlé. Les jeunes époux savent qu'ils lui doivent leur bonheur ; la fille remercie à tout instant sa mère de lui avoir choisi un si charmant mari, et Stanislas est heureux que sa belle-mère lui ait procuré une petite merveille. S'il l'avait choisie lui-même, il n'aurait pu mieux faire.

Arrivant d'Alsace, la baronne d'Oberkirch dîna le 1<sup>er</sup> juin 1782 chez Madame de Travanet et y rencontra Delphine<sup>1</sup> :

Le dîner fut gai et amusant ; j'y rencontraï la comtesse de Clermont-Tonnerre, mariée au commencement de cette année. Elle était précédemment chanoinesse de Remiremont et dame pour accompagner de Madame Elisabeth. Vive, d'un esprit enjoué et plein de saillies, elle m'inspira le désir de la voir souvent, ce qui arriva en effet. J'aurai encore l'occasion d'en reparler. Elle nous raconta que le jour du spectacle de Versailles, où avait assisté madame la comtesse du Nord, le roi remarqua le marquis de G., comme ayant l'habit le plus riche et le plus élégant ; il l'en complimenta. Ce seigneur, fort endetté, lui répondit avec un sérieux comique : Sire, cela se doit !

Quand son service ne la retient pas à Versailles, Madame de Sorans vit avec le jeune ménage à Paris. Dans les lettres de Delphine, à chaque instant on devine sa mère avec son goût de l'ordre, de l'économie et de la vertu, avec son affection pour son gendre dont elle veut continuer à faire le bonheur et diriger les affaires. Les deux femmes, la mère

1. *Op. cit.*, t. I, p. 247.

et la fille, sont des solliciteuses infatigables ; dépourvues de fortune, elles ont l'habitude de quémander, d'intriguer, de « faire jouer toutes les batteries » ; mais elles le font avec prudence en évitant de se créer des ennemis et en ménageant les puissants.

Charmante et mondaine, Delphine est peu instruite ; elle ignore Homère, Virgile et Voltaire ! M. de Clermont, qui a le goût des lettres, s'ingénie à cultiver ce jeune esprit, il dresse un plan d'études, établit un programme de lectures, fait des cours de morale, de mathématiques, d'italien et constitue à cet effet une « petite encyclopédie ». Avant tout, il s'efforce, en vrai disciple de Jean-Jacques Rousseau, de développer la sensibilité<sup>1</sup> de sa femme. On s'aime à la folie, on ne se lasse pas de se le répéter et de se le prouver, on s'abandonne à la douceur de vivre.

Charles Du Bus s'est demandé si le marquis François-Joseph de Clermont-Tonnerre aimait et comprit son fils<sup>2</sup>. Hélas ! il ne l'aima guère et le comprit encore moins. Comment aimer un jeune débauché qui fait des frasques et des dettes, qui, à vingt-quatre ans ne sait s'il sera militaire ou diplomate, qui a perdu tout respect de son rang au point d'envisager d'épouser une Fraulein ? Dégouté de ce fils, le marquis reporta son affection sur sa fille, Madame de Courtivron, et chercha à l'avantager. Madame de Sorans vit le péril, l'estima et se mit en devoir de le conjurer. Il fallait à tout prix réconcilier le père avec son fils et le fils avec sa sœur et son beau-frère, mais surtout, et ceci était essentiel pour l'existence et l'avenir du jeune ménage, il fallait que le marquis de Clermont-Tonnerre renonçât à son droit d'usufruit et ouvrît la substitution au profit de son fils. Que d'intérêts en jeu ! Belle occasion pour Madame de Sorans de donner libre cours à son goût de l'intrigue et de la diplomatie.

Il s'agit aussi de payer les dettes de Stanislas, qui se montent à 25.000 livres, somme que le financier Beaujon avancerait à condition de trouver un répondant qui cautionne le jeune homme. On s'adresse d'abord à un M. Le Pot d'Auteuil, qui renonce à l'affaire par suite des mauvais renseignements fournis par M. de Courtivron ; on sollicite alors Courtivron lui-même, qui promet tout, donne des « paroles en l'air » et ne bouge pas.

Au milieu de ce bonheur, en pleine lune de miel, le capitaine Stanislas de Clermont-Tonnerre reçoit l'ordre de rejoindre son régiment<sup>3</sup> à Ferney, dans le pays de Gex. Impossible de se faire porter malade et d'être absent, il faut partir. Le dimanche 9 juin 1782, à onze heures du soir, après avoir témoigné une dernière fois son amour à la charmante Delphine, il quitte l'hôtel de la rue des Vieilles Tuileries, sa femme en larmes, sa belle-mère souffrante et monte dans un vétuste cabriolet. Par Fontainebleau, Sens, Auxerre, Dijon, Tournus et Nantua, il arrive au quartier-général du marquis de Jaucourt, à Ferney, le jeudi 13 à midi. Jusqu'au 20 novembre, les deux époux seront séparés (sauf pendant une brève permission, à la fin d'août). Par chaque

1. Ce que M<sup>me</sup> de Staël appellera « le plus beau don du ciel ».

2. *Op. cit.*, p. 5.

3. Ce qui suit est emprunté à la correspondance inédite, et complète le travail de Charles Du Bus.

courrier ils échangeront leurs impressions et se renouvelleront l'assurance de leur attachement.

\* \* \*

Pour quelle raison M. de Clermont-Tonnerre devait-il se rendre si vite à Ferney ? Pour la comprendre, il conviendrait de raconter l'histoire<sup>1</sup> troublée de Genève au XVIII<sup>e</sup> siècle, de cette petite république riche et ardente où le mécontentement du peuple éclate périodiquement, où les prises d'armes se succèdent (1734, 1737, 1768, 1770), opposant les partis et les citoyens. Les partis sont au nombre de trois : les patriciens appelés *Constitutionnaires* ou *Négatifs* détiennent le pouvoir et forment une oligarchie, ils repoussent, comme il se doit, les revendications bourgeoises ; les *Représentants*, tenants de l'opposition, sont les bourgeois et citoyens, qui adressent périodiquement des « représentations » pour revendiquer leurs droits ; enfin, les *Natifs*, étrangers ou descendants d'étrangers (souvent nés à Genève) qui ne peuvent accéder à la bourgeoisie parce que la taxe à acquitter est trop élevée. Ces gens actifs et modestes sont privés de droits politiques et humiliés de diverses manières ; il leur arrive de s'allier soit à l'oligarchie, soit à la bourgeoisie et de compromettre ainsi l'équilibre politique. Voltaire se pencha sur leur sort sans réussir à l'améliorer.

A cause de cette opposition passionnée, la vie genevoise dégénère de tumultes en émeutes et en batailles de rue, où le sang coule. En vertu de la médiation signée en 1738, où les cantons suisses et la France garantissaient les libertés républicaines, les Représentants supplient Berne et Zurich d'envoyer des délégués comme médiateurs, tandis que les Constitutionnaires se tournent vers le roi de France ; mais les cantons suisses renoncent à s'occuper de la pacification de Genève, alors que 500 hommes de troupe française sont déjà installés dans la région et campent à Gex, à Versoix et aux portes de la ville. Abandonnée par les cantons alliés, menacée d'une intervention étrangère, la petite république se débat dans l'anarchie, et la guerre des pamphlets<sup>2</sup> attise les haines.

C'est alors, dans la nuit du lundi 8 au mardi 9 avril 1782, que la révolution éclata<sup>3</sup> ; les Natifs s'étant portés en masse vers l'Hôtel-de-Ville s'emparèrent des postes principaux, le gouvernement fut renversé, les Constitutionnaires emprisonnés et un nouveau Petit Conseil nommé le 11 avril<sup>4</sup>. Mais les patriciens ne se tinrent pas pour battus ; après avoir alerté leurs alliés de Berne et de Zurich, ils envoyèrent un exprès au comte de Vergennes, à Versailles, pour réclamer une intervention armée. Une troisième démarche analogue fut faite auprès de Sa Majesté sarde. Un comité aristocratique de Genevois s'était constitué au châ-

1. Qu'il nous suffise d'indiquer brièvement la situation des partis. On se reportera utilement à l'*Histoire de Genève des origines à 1798*, où le XVIII<sup>e</sup> siècle (politique intérieure et extérieure) est traité par J.-P. Ferrier, pages 401 à 482.

2. On les trouve énumérés et décrits dans le travail d'Emile Rivoire, *Bibliographie historique de Genève au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 2 vol.

3. *Relation de la conjuration contre le gouvernement et le Magistrat de Genève qui a éclaté le 8 avril 1782*. In-8°, 48 pages = Rivoire, n° 2339.

4. *Extrait des registres publics, du 11 avril 1782, placard* = Rivoire, n° 2345.

teau de Tournay<sup>1</sup>, à quelques lieues de la ville, sur la frontière française, et y avait formé un gouvernement autonome.

Zurich ayant refusé « d'opérer par la force », les troupes des trois puissances intéressées, Berne, la France et la Sardaigne, se mirent en marche. Celles de France, commandées par le général de Jaucourt, sont cantonnées à Ferney (l'état-major dans la maison de Voltaire) et dans les villages environnants, les Bernois, sous les ordres du général de Lentulus, ont leur quartier général à Coppet et les Sardes, conduits par le comte de La Marmora, au Château Blanc, sur la rive droite de l'Arve, non loin du hameau de Villette. Genève est cernée de tous les côtés par une armée d'environ onze mille hommes (6150 Français, 2430 Piémontais et 3000 Suisses). « Le comte de Vergennes semblait vouloir étouffer à Genève l'étincelle du grand incendie qui devait bientôt embraser la France entière.... cette ville lui paraissait une école où la sédition et l'anarchie étaient traitées méthodiquement et par principes » dira Isaac Cornuau dans ses *Mémoires*<sup>2</sup>.

Bien que les Genevois eussent travaillé jour et nuit à leurs fortifications, la cité, menacée d'être bombardée<sup>3</sup> et incendiée, fut obligée d'accepter les conditions imposées par les plénipotentiaires<sup>4</sup>. Les troupes du général de Jaucourt y entrèrent le 2 juillet, par la porte de Cornavin, et Stanislas de Clermont-Tonnerre avec elles. Pendant tout le temps qu'il passa aux armées, il servit d'aide de camp au général, travailla à la rédaction des nombreuses brochures publiées par le bureau

1. La seigneurie de Tournay appartenait au Président de Brosses, qui la loua à vie à Voltaire le 15 décembre 1758. Les actes passés pour cette location sont publiés dans *Voltaire's Correspondence*, éd. Besterman, t. XXXIV, p. 287-291. Après la mort du patriarche, Tournay revint à la famille de Brosses. Le château est sur la commune de Pregny, canton de Genève.

2. Publiés par Emilie Cherbuliez, 1912. L'auteur était un Natif, qui voyait dans une intervention étrangère le moyen d'obtenir l'égalité dans le domaine civil et commercial.

3. « Le général Français eut enfin l'ordre d'ouvrir la tranchée, et l'on ne manqua pas d'observer qu'il dressa ses batteries aux pieds de cette célèbre maison appelée des *Délices*, où, peu d'années auparavant, Voltaire avait établi son séjour en trouvant sous ses yeux les états tous égaux et les hommes tous frères. » D'Ivernois, *op. cit.*, t. III, p. 115.

4. Sur ces événements, voir le *Journal* du pasteur Ami Aimé Dunant, 6 août 1782-27 janvier 1811, conservé à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, dont il existe une copie du XIX<sup>e</sup> siècle aux Archives d'Etat. Nous le citons plusieurs fois, sous les lettres A.A.D.

Les documents les plus importants sont le *Journal politique* en 22 volumes (1780-1787) et la *Correspondance politique* d'Antoine Saladin, seigneur de Crans, chef des Constitutionnaires, encore inédits. Ils ont été mis à profit par Hippolyte Aubert, *Les troubles de Genève en 1781 et 1782*, Genève ; par Edouard Chapuisat, *La prise d'armes de 1782 à Genève*, 1932 ; et par Herbert Lüthy, *Une diplomatie ornée de glaces*, in *Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéologie de Genève*, 1960, p. 9-42 ; Saladin a connu Jaucourt, Clermont-Tonnerre et les officiers français.

Les *Lettres de Jean Roget (1753-1783), ministre de l'église de Genève*, 1911, sont citées à plusieurs reprises ; l'auteur était un Représentant que les troubles obligèrent à quitter la ville de Genève.

On lira avec intérêt [Mallet-Du Pan], *Tableau historique et politique de la dernière révolution de Genève*, 1782 (on sait que ce célèbre pamphlétaire, d'abord Représentant, devint un farouche Constitutionnaire) et [Francis D'Ivernois], *Tableau historique et politique des révolutions de Genève dans le XVIII<sup>e</sup> siècle*, 3 vol., 1782-1791 (opinions d'un Représentant). Les événements de 1782 sont narrés au tome III, p. 100 s.

de presse français et participa à la rédaction de l'édit de pacification, dit « édit noir », qui modifia considérablement la constitution genevoise et consacra le triomphe des tendances aristocratiques en imposant aux Genevois des loix humiliantes<sup>1</sup>. Les trois états garants, la France, la Sardaigne et Berne, étaient autorisés à intervenir « sans même en être requis sur la seule notoriété publique, en la forme et de la manière qui leur conviendraient<sup>2</sup> ». Pendant deux ans encore, la ville sera soumise au régime militaire extraordinaire. Cependant le succès de la politique de Vergennes ne devait pas être de longue durée et la rafale révolutionnaire qui tuera Stanislas de Clermont-Tonnerre, délivrera Genève de la tutelle étrangère, car « les lois sont rarement plus fortes que les hommes ; elles ne sont jamais plus fortes que les choses<sup>3</sup> ».

Qu'on ne s'attende pas à trouver, dans les lettres intimes que nous publions, une relation systématique des opérations militaires ou diplomatiques de la prise d'armes de 1782, elles n'en ont pas moins un intérêt historique puisqu'elles rapportent les impressions de l'un des Français qui participèrent à l'occupation, de l'un de ceux qui vécurent cinq mois aux côtés du général de Jaucourt, qui prirent part aux délibérations entre les Genevois et les médiateurs, et qui furent en rapport avec les Négatifs qui flattaient les occupants et les recevaient chez eux. Si nous ne nous trompons, M. de Clermont est le seul des officiers français à avoir noté ses impressions, à s'être intéressé à la minuscule république genevoise, dont il écrivit même l'histoire. Et son témoignage n'est pas inutile puisque l'on ne possède jusqu'ici que ceux des Genevois eux-mêmes, Négatifs, Représentants et Natifs. Il partage, comme il se doit, les opinions du comte de Vergennes et ne cache pas que les Genevois, à quelque parti qu'ils appartiennent, sont des lâches, des gens dangereux que le bien-être et l'instruction ont rendus incapables de se défendre.

Que ces mois d'occupation furent monotones pour ces jeunes et brillants officiers, qui supportaient mal l'existence provinciale de la petite Genève, « ennuyeuse et morne », aux mœurs rigoristes ! Ils passaient les après-midi ensoleillés sur le lac, ou bien ils jouaient au tric-trac. Les riches Négatifs, qui avaient appelé l'armée française pour défendre leurs privilèges et leurs biens, invitaient ces « élégans de la cour » dans leurs propriétés des environs. On les vit chez le vieux conseiller François Tronchin<sup>4</sup>, l'ami de Voltaire et des encyclopédistes, qui avait une si belle galerie de tableaux aux Délices, chez son voisin Samuel de Constant, à St.-Jean, et chez Antoine-Charles Saladin, dans sa magnifique demeure de Crans. Quelques dames de la bonne société leur donnaient « de petits soupers bêtes et hérissés de prétentions », et Madame Tronchin<sup>5</sup> (l'épouse de Jacob, représentant des

1. Les changements essentiels imposés à la constitution genevoise sont indiqués par Ch. Dardier, *Esaie Gasc*, 1876, p. 90, par Ed. Chapuisat, *op. cit.*, p. 127 s. et en dernier lieu par J.-P. Ferrier, dans *l'Histoire de Genève*, p. 475-476.

2. Voir M. Cramer, *Genève et les Suisses*, 1914, p. 189.

3. Cette parole est de Stanislas de Clermont-Tonnerre, qui la prononça au début de la Révolution, dans un de ses discours à la Constituante.

4. Voir Henry Tronchin, *Le conseiller François Tronchin et ses amis...*, 1895.

5. Jacob Tronchin (1717-1801) épousa le 11 juin 1752 Marie Elizabeth Calendrini, qui mourut à la Boissière le vendredi 27 mai 1785.

Négatifs à Paris), qui avait connu la marquise de Rosières-Sorans et sa fille dans le salon de la princesse de Lamballe, recevait ces officiers à la Boissière ; ils se moquaient des prétentions de ce « Bourgeois gentilhomme en jupons ». On jouait la comédie et l'opéra-comique dans les salons et Stanislas de Clermont-Tonnerre composa une pièce où il obtint des applaudissements comme acteur, ce que sa femme lui reprocha vivement parce qu'incompatible avec ses ambitions diplomatiques. Samuel de Constant partageait cet avis ; écrivant à sa fille Rosalie, il dit : « M. d'Hervilly, qui est grand critique, a dit du bien de la pièce de Madame de Crousas (plus tard M<sup>me</sup> de Montolieu). Lisette te dit la pièce de M. de Clermont, qui est jolie et indigne de lui...<sup>1</sup> » De son côté, Rosalie de Constant nota dans son *Journal*<sup>2</sup> :

Les Français veulent toujours s'amuser. La troupe dorée de M. de Jaucourt était composée de beaucoup d'élégants de la cour, bien différens des officiers des camps. Ils se mirent à jouer la comédie dans le théâtre de Châtelaine. Ils se répandirent dans les campagnes (c'est-à-dire : les propriétés) d'alentour, dont ils animèrent la société. Les Puiségur, Clermont-Tonnerre, François de Jaucourt, neveu du pacificateur, et plusieurs autres étaient plus ou moins aimables. Nous en vîmes quelques-uns. Le comte Maxime de Puységur<sup>3</sup> ne pensait pas au magnétisme alors. Mais, excellent musicien, avec une voix charmante, il fit quelquefois de la musique à St.-Jean. Ces messieurs apportaient ce qu'il y avait de plus nouveau. Le comte d'Hervilly<sup>4</sup>, celui de Quiberon, fut celui avec qui nous fîmes le plus connaissance et qui nous parut surtout aimable.

Ses fonctions d'aide de camp du général mirent Stanislas en rapport avec le libraire Pellet, chargé d'imprimer les bulletins et papiers officiels de l'armée française, et aussi avec un curieux personnage, peut-être un aventurier, dont il parle dans sa lettre du 12 octobre. Ce n'était pas, comme il le dit, un ci-devant jésuite, mais un prêtre catholique romain passé au protestantisme en 1779, qui se prétendait homme de lettres et vivait en donnant des leçons de latin et d'italien dans les riches familles genevoises. Si les déclarations qu'il a faites sont véridiques, Léonard Emile Spada aurait été le fils du comte Horace Spada, de Bologne<sup>5</sup>, et serait né en 1742. Atteint du délire de la persécution, il provoqua des rixes, causa du scandale dans les maisons où il habitait<sup>6</sup> et, bien qu'étranger, se mêla de la politique genevoise en adhérant au parti des négatifs. Il fit tant et si bien qu'on l'expulsa (mai 1781), et qu'il se réfugia à Ferney, où se trouvait le marquis de Graves, commandant de cinquante dragons. Après la conquête de la ville par le général de Jaucourt, il revint aussitôt et composa une

1. L. Achard, *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis*, t. II, p. 4-5.

2. *Ibid.*, t. II, p. 162.

3. Ce passage permet d'identifier le charmant officier avec Maxime de Chastenet, comte de Puységur, auteur d'un *Rapport des cures opérées à Bayonne par le magnétisme animal*, 1784. Il était alors Mestre-de-Camp en second du régiment de Languedoc.

4. Le comte d'Hervilly faisait partie du bataillon tout récemment arrivé d'Amérique et incorporé dans l'armée d'occupation.

5. Aucun personnage de ce nom n'a pu être découvert dans les généalogies manuscrites et imprimées conservées à la Biblioteca comunale dell'Archiginnasio de Bologne (communication du Dott. Giovanni Falzone, que nous remercions de son aimable obligeance).

6. Archives d'Etat, Procès criminels, nos. 13635, 13637, 13791, 17233, 17327.

*Canzone*<sup>1</sup> d'environ deux cents vers italiens pour louer « Carlo Leopoldo di Jaucourt » et le « glorioso ingresso nella città di Ginevra colle truppe da Lui comandate il giorno 2 di Luglio 1782 ». Et il en rima une autre, de même encre, pour le comte de La Marmorata<sup>2</sup>. Elles sont signées L.E.S. L'imprimeur Pellet, qui vivait du travail que lui donnaient les occupants et n'avait rien à leur refuser, les publia ; mais ces deux plaquettes en italien n'atteignaient qu'un public restreint, de sorte que le comte de Clermont, qui devait de l'argent à Pellet (pour les premières feuilles de l'*Histoire de Genève*), les traduisit en français. Si l'ode à Jaucourt a malheureusement disparu, celle au général piémontais est conservée<sup>3</sup> ; c'est une feuille volante de 20 cm. de haut sur 14 de large, imprimée sur un côté : *Traduction de l'Ode présentée à Son Excellence Philippe-François Ferraro, comte de la Marmora...*

Attaquer et s'emparer de tours réputés imprénables ; vaincre avec la plus grande valeur des Citadelles et des Provinces... Tout cela, Seigneur, n'est point nouveau ; plusieurs milliers d'hommes ont déjà remporté ces éloges... Mais avoir dérobé au massacre, aux scènes les plus sanglantes de destruction et d'horreur, une nation industrielle, déchirée par le trouble et la discorde ; avoir sauvé cette même nation de tous les maux qui la menaçoient, du fer et du feu suspendus sur sa tête, sans qu'elle ait perdu la plus légère goutte de sang ; c'est ce qui n'étoit réservé qu'à vous ; c'est ce dont vous avez donné le premier exemple.

Le sieur Spada rima aussi pour le général bernois des *Carmina ad Lentulum*<sup>4</sup> qui débutent par une *Epistola*, signée L.Æ.S. suivie d'un *Carmen* de plus de cent hexamètres. Mais de ces derniers vers, il ne semble pas y avoir eu de traduction en français.

Genève s'était longtemps refusée à tolérer toute représentation publique ou privée sur son territoire ; le Consistoire, on le sait, avait même obligé Voltaire à fermer son théâtre des Délices et les Genevois, qui raffolaient du spectacle, en étaient réduits à se rendre à celui de Châtelaine, situé hors des limites de la République, sur terre savoyarde, bien qu'aux portes de Genève. Il était dirigé par Joseph-François Gallier de Saint-Gérand<sup>5</sup>, qui donnait avec sa troupe des représentations à Berne, Mâcon, Bâle, Colmar, Grenoble et Chambéry. Dès le début de l'occupation, le marquis de Jaucourt exigea des représentations en ville. En attendant qu'un bâtiment permanent en pierre fût construit et pour satisfaire le désir exprimé par « les seigneurs plénipotentiaires », « l'entrepreneur de la Comédie [St-Gérand] n'ayant pû se placer dans le jeu de Paume de Rive, avoit établi son théâtre dans celui de Saint-Gervais et se proposoit d'ouvrir son spectacle jeudi prochain... », lit-on dans le Registre du Conseil, à la date du lundi 16 septembre 1782. « L'avis a été d'ordonner que le spectacle commencera à cinq heures précises en supposant néanmoins que cette

1. Rivoire, n° 2485 ; il en existe un ex. aux Archives d'Etat de Genève, coll. Girod 26/30.

2. Rivoire, n° 2483 ; Coll. Girod, 26/29.

3. Rivoire, n° 2484 ; Genève, Société de lecture, vol. 55.

4. Rivoire, n° 2486 ; Genève, Société de lecture, vol. 59.

5. M. Fuchs, *Lexique des troupes de comédiens au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1944, p. 186 ; U. Kunz-Aubert, *Spectacles d'autrefois à Genève au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1925, p. 64 s.

heure n'ait rien d'incommode pour les seigneurs Plénipotentiaires. » Il arriva même qu'on joua le dimanche<sup>1</sup> « pour l'amusement des officiers ». Inutile de dire que si certains Genevois se ruèrent au spectacle, d'autres ne décollaient pas ; Mallet-Du Pan écrit à ce propos :

Une salle de spectacles va s'élever au milieu d'un Peuple pour qui, jusqu'à ce jour, elle fut un objet d'insurmontable aversion. Dans la tristesse où il est encore plongé, il sera médiocrement consolé sans doute, par la famille Pointu, par les Sabots, et autres sublimes productions de la scène moderne<sup>2</sup>.

\* \* \*

La tristesse qui était dans le caractère de Stanislas, et même une certaine tendance « au noir horrible » (nous dirions à la neurasthénie), faisaient qu'il ne tolérât ni l'inaction ni la solitude. Avec le comte de Jaucourt et deux camarades, il entreprit, le 9 septembre, un voyage de quatre jours aux « glaciers » du Montenvers. Ce faisant, il suivait le mouvement des touristes qui, à partir de 1773, visitèrent le Haut-Faucigny<sup>3</sup>. Par Bonneville, les Français s'en furent coucher à Chamonix, où s'étaient ouverts deux hôtels ; le lendemain, ils visitèrent le Montenvers, les Glacières et les sources de l'Arveyron. La vue de ces merveilles n'arracha pas un cri d'admiration à notre voyageur qui, incapable de les décrire, les trouva « effrayantes<sup>4</sup> » et eut surtout peur des crevasses énormes où périssent les malheureux qui y tombent. La traversée de la Mer de glace fut difficile parce que Clermont n'avait pas de souliers à crampons.

Séparé de Delphine, le jeune officier s'épanche dans ses lettres. Il est reconnaissant à cette jeune femme, que son étoile lui a donnée, de son bonheur ; il souffre de rester si longtemps séparé d'elle, et pourtant :

...Je suis plus heureux, éloigné de toi, que je ne l'ai été près d'une maîtresse que je croyais adorer ; mon âme est paisible, je t'estime et je t'aime. Je trouve que le bonheur devient une douce habitude, on se l'identifie, on est heureux comme on respire, cela vaut bien le délire et les secousses des passions.

et plus loin :

...J'aurais tout sacrifié si, te connaissant comme je te connois, j'avois été séparé de toi par les obstacles les plus forts.

Il lui semble impossible que ce bonheur ne dure pas toujours, malgré la différence d'âge qui les sépare<sup>5</sup> ; d'autres fois, il s'étonne :

1. Registre du Conseil, 3 octobre 1782.

2. *Tableau historique...*, 1782, p. 103.

3. Voir Ch. Vallot et C.E. Engel, *Tableau littéraire du massif du Mont-Blanc*, p. 165 s.

4. La haute montagne, la neige, les glaciers, les précipices inspiraient à Jean-Jacques une admiration mêlée d'effroi. Voir D. Mornet, *Le sentiment de la nature*, p. 270-273.

5. Il y avait un écart de neuf ans entre les époux. L'abbé de Saint-Pierre estimait « que le jeune homme doit avoir ordinairement huit ou dix ans de plus que sa femme, pour en être comme le gouverneur ». Comte de Luppé, *Les jeunes filles à la fin du XVIII<sup>e</sup> s.*, p. 184.

...J'ai été si longtemps balotté, vexé par les hommes et par mes passions, je m'étois accoutumé à ne plus croire au bonheur et à le placer si loin de moi que je ne cherchois pas à l'atteindre.

Bien que la séparation se prolonge, il reste fidèle à celle qu'il aime car, s'il n'est guère scrupuleux :

...Je suis fidèle par sentiment encore plus que par principe ; cela a bien son côté flatteur.

Sa femme n'est pas seulement la compagne de sa fortune, elle est la source de son bonheur et il s'émerveille qu'il y ait des hommes qui ne voient pas comme lui ; avec transport, il imagine le moment où ils se reverront, il pense à l'enfant qu'elle porte dans son sein :

...L'état où tu es te rend encore plus chère à ton époux. J'aime l'enfant que je ne connois pas encore, je ne l'aime qu'à cause de toi.

Au comble de la félicité, il avoue :

...Je ne vois de peine, de douleur qui puisse approcher de l'homme que le sort a environné d'une manière si délicieuse. Je suis si heureux de t'aimer, je ne doute pas que tu ne partages toujours ce bonheur.

Mais l'amour ne remplit pas seul ce cœur passionné et cette imagination audacieuse. Stanislas n'est-il pas le petit-fils d'un maréchal de France ? N'a-t-il pas un grand nom, la jeunesse, des amis influents ? Il lui faut la gloire. Par quel moyen ? Il l'ignore.

...Je n'aime que deux choses dans le monde : toi et la gloire, et je veux à toute force que, sous tous les points de vue possibles, ton mari soit cité comme un être que l'on ne doit confondre avec personne.

Ces aveux et ces déclarations font que les lettres de Stanislas de Clermont-Tonnerre et de son épouse sont un document précieux. D'abord, parce qu'elles sont exactement datées, ensuite parce que ceux qui s'avouent ici au comble du bonheur ne les destinent pas à la publication. La grande affaire dans la vie de ces deux aristocrates est l'amour qu'ils ont découvert dans le mariage. Stanislas sait que son cas est exceptionnel, qu'il bénéficie d'un destin hors série : il aime et est aimé par une femme de son rang, qui est son épouse, et leurs sentiments passionnés seront durables. Delphine en est également convaincue et le redit à son mari dans chacune de ses lettres. Nous voici bien loin du libertinage et du cynisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, du bonheur philosophique, mondain ou bourgeois que M. Robert Mauzi vient d'étudier dans une récente enquête<sup>1</sup>, qui ne porte que sur des sources imprimées. Les textes qu'il cite sont ceux de gens de lettres, de philosophes et de gens du monde qui se piquaient d'écrire, mais je ne vois pas qu'il ait étendu ses recherches aux correspondances privées, qui sont certainement plus sincères et valables. Dans le bonheur naturel où vivent ces deux êtres nés au siècle des lumières, la religion chrétienne

1. *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1960.

tienne n'a que voir ; elle est tellement absente de leur correspondance que l'on pourrait supposer qu'ils ne la pratiquaient plus.

Malgré leur médiocre fortune, les Clermont-Tonnerre fréquentaient ce qu'il y avait de plus grand à la cour ; à peine arrivé à Ferney, Stanislas sort, dîne, joue au tric-trac et monte à cheval avec François de Jaucourt, le neveu du général, Puységur et Montagnac, que Delphine a rencontrés à Paris.

Il lui arrive de parler des gens du peuple dans ses lettres, par exemple d'un charretier provençal rencontré au cours de son voyage, qui avait eu un moment d'insolence. Il trouva juste de l'en punir en signalant l'incident au maire de la commune. Ailleurs, il ne peut s'empêcher de se moquer de Delphine qui croit que certaines maladies n'atteignent que le peuple : « elles pourroient fort bien insulter la bonne compagnie, qui est peuple à bien des égards », remarque-t-il. Lors de son départ pour Ferney, il avait laissé à sa femme un petit laquais nommé Mérelle ; c'était un enfant dont il avait commencé l'éducation. Delphine s'en plaint, le garçon est sale, il lui passe des poux et elle s'en séparerait volontiers puisqu'il devient un mauvais sujet. Non seulement Stanislas conserva Mérelle, mais encore il prétendit amener de Genève un petit montagnard, qu'il avait soigné, élevé et dressé. Emoi de la jeune femme qui s'oppose par tous les moyens, et fort adroitement, à une augmentation de dépenses. Dans cet engouement pour de petits êtres simples et frustes, dans ce désir « de leur donner une éducation », et d'améliorer leur sort, il y a non seulement un acte de bonté et de charité, mais peut-être aussi un rien de calcul, car « c'est une idée consolante que de se dire qu'une bonne action est presque toujours de l'argent placé à intérêt, c'est cependant une des idées que je me suis répétées le moins souvent ».

\* \* \*

Pendant cette absence de cinq mois coupée par huit jours de permission, Delphine n'eut guère de loisirs. Encore que nous ayons tendance à croire que les femmes de qualité de cette époque fussent désœuvrées, les mémoires et les correspondances prouvent qu'elles n'avaient pas une minute. A peine Delphine a-t-elle repris ses sens et s'est-elle « desétouffée », que sa vie de femme du monde reprend : promenades avec son frère cadet, soirées chez Madame de Boisgelin (une ancienne maîtresse de son mari), séjour à Versailles où « elle fait sa cour » et assiste au bal de la princesse de Lamballe, déplacement à Chantilly chez son parrain, le prince de Condé, dîner chez Madame de Choiseul. Tout ceci en l'espace de trois semaines. Le reste du temps est pris par des visites et une très grande correspondance avec des amis et des gens influents, les lettres à son mari et surtout la lecture et les études, dont le plan avait été méthodiquement établi, sans oublier les démarches pour arranger les affaires de Stanislas et lui trouver un prêteur.

Les derniers jours de juin sont occupés par les préparatifs de départ et, le 30 au matin, la marquise de Rosières-Sorans, sa fille, une femme de chambre, un petit laquais et la chienne Stoline partent en voyage. Passant par Brie-Comte-Robert, Troyes, Langres, tout le monde arrive

au bout de quatre jours à Sorans, à sept lieues de Vesoul, chez le marquis de Rosières-Sorans, père de Delphine.

Le bonhomme, ancien militaire, vit retiré dans ses terres, tandis que sa remuante épouse est à Versailles et à Paris. Il n'a pas vu sa fille de l'année, n'a pas assisté au mariage et ne connaît pas encore son gendre. On tombe dans les bras les uns des autres et, pendant huit jours, on savoure les joies de la vie de famille. Au bout de ce temps, les dames vont dîner chez la marquise de Karman, leur mère et aïeule, à Besançon. Événement dans cette petite ville que l'arrivée de dames de la cour et Delphine avoue en plaisantant que cela « l'a boufflé d'orgueil ». A Sorans, la grande affaire est de trouver un répondant pour Stanislas car M. de Courtivron refuse d'avancer 25.000 livres sans garanties ; le marquis de Rosières-Sorans s'y prête de bonne grâce et cautionne son gendre. Le 28 juillet, ces dames se rendent à Luxeuil où la marquise fera sa cure pendant le mois d'août.

Luxeuil était alors une petite ville d'eaux assez mondaine ; les deux femmes y retrouvent M. et M<sup>me</sup> de Bourbon-Chalut, venus de Paris, l'abbé Bremontier, ancien gouverneur de Stanislas, le gros oncle de Sorans, si grotesque que Delphine ne peut réprimer un fou-rire en l'apercevant, M. Breton d'Amblans, « qui fait si bien les affaires ». On est soigné par le médecin Aubry, dont les conseils sont écoutés. Ces dames vont à Plombières, voir Madame de Gimel, qui est justement malade d'une indigestion, « comme à son ordinaire », et elles ont même la visite de M. de Courtivron, que « l'on met au pied du mur » et qui profite de son passage pour donner un bal. A Luxeuil, Delphine et sa mère logent chez leur oncle, Jean-Louis Aynard de Clermont-Tonnerre, abbé commendataire de l'abbaye royale de St.-Pierre depuis 1743<sup>1</sup>. C'est un assez modeste personnage qui fut pendant plus de dix ans en lutte ouverte avec son père, le vieux maréchal, et qui, malgré toutes les sollicitations, ne réussit pas à devenir évêque. Il semblait s'être consolé de ses déboires et, en 1780, il déclarait à son fidèle intendant, Breton d'Amblans :

Je vous reviens, je veux terminer mes jours dans mon abbaye. Je ne la remettrai jamais, à moins que ce ne soit pour me retirer tout à fait du monde, et m'enfermer à la trappe de Sept Fons.

Cette attitude désabusée ne dura guère ; à peine l'abbé voit-il les deux dames qu'il s' imagine qu'elles obtiendront pour lui le siège épiscopal convoité depuis si longtemps. Ensemble, on rédige un mémoire qu'on adresse à Madame Elisabeth.

Alors que Delphine ne l'attendait pas, son mari arrive à la fin d'août pour une huitaine. Nous pouvons imaginer leur joie par les regrets que les jeunes époux expriment dans les lettres qui suivent cette trop brève permission. Le petit séjour s'écoula à Luxeuil, dans le pavillon que l'oncle avait fait élever en 1780, et qui complète le palais abbatial et le relie à la rue principale. Ces logements étaient destinés à Madame de Courtivron qui y venait souvent en visite. L'abbé est tout à la joie

1. Voir Mgr. de Beauséjour, *Les Clermont-Tonnerre comtois à Vauvillers, à Luxeuil, à Hamonville*. Besançon, 1929, p. 94 et s. Cette étude très complète reproduit un portrait de l'abbé de Luxeuil par Beaulieu (1772).

d'avoir retrouvé son neveu, sa charmante épouse et son influente belle-mère, il oublie complètement qu'en 1764, il avait qualifié Stanislas de : « le plus haut, le plus impertinent, le plus maussade petit sujet qu'il y ait. » Cette heureuse entente sera rompue avant la fin de l'année.

Les jeunes époux apprennent à mieux se connaître ; on s'appelle par de petits noms : le mari, Chou blanc, la jeune femme, Minette<sup>1</sup>. Le 1<sup>er</sup> septembre, Stanislas regagne la morne et triste Genève en passant par Sorans, où il fait enfin la connaissance de son beau-père et termine l'affaire du cautionnement, tandis que Delphine et sa mère quittent Luxeuil et sont le soir à Nancy. Dans leur auberge, loge le comte de Lanans qui deviendra, en avril 1786, le mari d'Athénaïs de Rosières-Sorans, sœur de Delphine. Le lendemain, vers midi, ces dames arrivent pour un séjour de trois semaines à Hamonville, chez le marquis de Clermont-Tonnerre, père de Stanislas. C'est un ours, avare et bigot, qui vit retiré dans un modeste château, en pleine Woëvre, pays de bois, de collines et de mares, pays malsain, désolé par les fièvres. Joli séjour pour ces dames qui, bien à regret, y demeureront deux mois entiers. Mais que ne ferait-on pour en finir avec l'héritage du vieux maréchal et pour améliorer les relations du marquis et de son fils ? Madame de Rosières-Sorans est dans son élément ; quelle adresse, quelle diplomatie ne déploie-t-elle pas pour amadouer le marquis et l'amener à renoncer à la substitution au profit de son gendre ?

De son mari, Delphine reçoit les conseils suivants :

...Je te prie de bien observer à Hamonville ; examine tout et écris-moi. Ménage mon Père, tâche de lui faire articuler tous ses reproches et toutes ses préventions, tu me les manderas en détail, article par article.

Le marquis ne se faisait guère d'illusions sur les intentions de sa bru ; dès son arrivée, il parla de ses affaires et se plaignit de tout le monde, et de sa maison de la rue des Vieilles Tuileries qui ne lui rapportait rien, puisqu'il y logeait gracieusement le jeune ménage.

La charmante Madame de Courtivron, déjà arrivée au château, s'y ennuyait à périr, elle avait des « vapeur d'ennuis<sup>2</sup> continuelles » et prit les fièvres. Deux jours plus tard, tout le monde était couché : le marquis de Clermont-Tonnerre, la marquise de Rosières-Sorans et les domestiques : seule, Delphine, enceinte de cinq mois, était sur pieds. Même Marie-Louise Guilloteau de Montusson, qui habitait le château d'Hamonville, avait un gros rhume. C'était une femme de vingt-cinq ans, dont Stanislas s'était violemment amouraché dans son adolescence, et que les époux de Courtivron soupçonnaient de vouloir épouser le marquis de Clermont-Tonnerre. On imagine l'imbroglio.

Les maladies tournèrent en fièvre quarte, avec de violents accès pendant huit semaines. Les médecins venus de Toul soignèrent cet « hôpital », purgèrent et saignèrent régulièrement leurs malades, et les guérèrent en les affaiblissant à l'extrême. Rappelée par son mari,

1. Geneviève de Malboissière donnait parfois ce petit nom à son amie. Voir comte de Luppé, *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand, 1761-1766*, Paris, 1926, p. 84.

2. M. Mauzi, *op. cit.*, p. 22 s., a étudié les maladies de l'âme propres au XVIII<sup>e</sup> siècle, et parmi elles, les vapeurs qui sont « une léthargie de toutes les aptitudes de l'âme » ; elles sont « le signe à la fois ridicule et tragique de leur époque ».

M<sup>me</sup> de Courtivron quitta le château, abandonnant son père aux soins de sa belle-sœur. On ne parlait plus d'affaires, la vie était bien triste à Hamonville :

...il fait un temps horrible, à ne pouvoir mettre un pied dehors. Il n'a cependant plu que deux jours. Tu connois (écrit Delphine) ce lieu ici, tu sais que pour peu qu'il pleuve, il faut avoir des bottes pour pouvoir aller dans la cour. J'ai voulu ce matin me promener dans le jardin un petit moment, je n'y ai pas été cinq minutes que j'aie été obligée de rentrer. J'avais ma charge de crotte.

Le 2 octobre, les malades eurent quelque répit et Madame de Rosières-Sorans en profita pour voir le marquis et lui montrer les papiers relatifs à l'héritage. Laissons encore la parole à Delphine :

...elle lui a montré les papiers en question, et l'a prié de vouloir bien y faire des objections afin qu'elle puisse parler de tout cela aux gens d'affaires de Paris. Il a pris les papiers et a dit à Maman qu'elle n'avait qu'à les garder pour les montrer à ses gens d'affaires. Maman l'a prié d'y jeter seulement un coup d'œil, ce qu'il a fait et, sans se donner la peine de compter et de voir si le calcul étoit juste ou non, il a dit qu'il étoit archifaux. Voilà ses termes.

Et elle conclut :

...Dans cette affaire, son premier mobile a été de faire le bien de ta sœur, et le tien a été oublié totalement.

Delphine montra beaucoup de courage et d'égalité d'humeur pendant ces deux mois, ne serait-ce que pour maintenir sa réputation dont elle était fière. Qu'on se représente une jeune épouse de seize ans, habituée à la vie mondaine et fastueuse de Versailles, ensevelie au fond de la Woëvre, dans cet air infesté, au milieu de malades, en compagnie d'un beau-père avare et bigot qu'il faut ménager, et qui la laisse manquer de tout, au point qu'il l'oblige à faire venir des fruits de Toul et une marmite pour cuire son bouillon. Les distractions sont rares, les promenades impossibles. Son seul plaisir est d'écrire à son mari par chaque courrier, et de lire ses réponses ; mais la poste fonctionne irrégulièrement, les attentes sont longues. Elle lui raconte sa triste existence, donne des nouvelles des malades, lui fait la morale, le morigène, lui recommandant l'ordre et l'économie. Elle s'inquiète de la santé de cet époux facilement geignard, qui se plaint d'une « taloche » à la jambe, d'un mal de gorge et que son tempérament ardent porte naturellement à s'échauffer. En sourdine, elle se plaint de la séparation qui se prolonge, mais, dit-elle, « je t'aime à la folie, tu m'aimes aussi, cette pensée me fait supporter les autres avec courage ».

Enfin, les malades vont mieux, ils n'ont plus de fièvre, « le quinquina la leur a totalement ôtée ». Le départ est fixé au lundi de la Toussaint ; Delphine organise le voyage, les haltes chez des parents ou dans des auberges où sa mère trouvera une chambre bien chauffée. Il faut se hâter de sortir de cette Woëvre dont la pluie transforme les chemins en borborygmes. Le 4 novembre, les deux femmes arrivent à cinq heures et demie de l'après-midi à Bar-le-Duc, après avoir failli se noyer en passant près des étangs d'Hamonville ; le lendemain, elles font une halte de vingt-quatre heures à Châlons-sur-Marne chez l'évêque

Anne-Antoine-Jules de Clermont-Tonnerre, cousin germain de Stanislas, qui venait d'être sacré à Paris le 14 avril dernier<sup>1</sup>. Il reçoit ces dames dans sa propriété de Sarry. Le jour suivant, arrêt dans une bonne auberge de Château-Thierry. Le vendredi 8 novembre, elles dînent chez l'abbesse de Meaux, là où Stanislas avait « végété » en 1780, et arrivent enfin dans la soirée à Paris.

Pendant ce temps, les négociations de Genève avançaient et les actes de l'édit de pacification furent portés à Versailles, pour être remis à Vergennes par Clermont-Tonnerre, qui quitta Genève le 16 novembre. Ici s'arrête la correspondance des deux époux.

Le séjour d'Hamonville n'avait pas été inutile, car le marquis, harcelé par les deux femmes, abandonna enfin son droit d'usufruit au profit de son fils. N'est-ce pas la preuve de l'habileté déployée par la mère et la fille et aussi le résultat de la bonne conduite adoptée par Stanislas depuis son mariage ? Toute la famille mit du sien pour arranger cette affaire, et surtout l'abbé, qui était sûr d'obtenir enfin son évêché. Le marquis n'attendait que le départ des visiteuses et sa convalescence pour épouser mademoiselle de Montusson (les Courtivron avaient vu juste), malgré trente ans de différence d'âge et une piété excessive ; « s'il convole à de secondes noces, dira l'un de ses biographes, ce ne sera que pour faire partager à sa nouvelle épouse son genre de vie domestique et sa piété religieuse<sup>2</sup> ». Il communiait chaque matin, pratiquait des mortifications auxquelles les plus austères religieux ne se soumettent pas toujours, en un mot, « il avait une fureur d'Eglise » qui étonnait bien son fils. De cette nouvelle union naquirent au moins quatre enfants.

L'abbé de Luxeuil continuait à nourrir l'espoir de devenir évêque, mais il resta abbé, ce qui réveilla sa rage contre son jeune neveu. Avec des cousins germains (autres petits-fils du maréchal), il attaqua le jugement de substitution, et ce n'est que le 8 mars 1783 que Stanislas obtiendra enfin la possession incontestée de son héritage, par sentence du Palais. Delphine accoucha en janvier d'une fille (elle l'avait craint), Louise-Elisabeth-Célinie, qui deviendra la comtesse de Lancosme-Brèves ; elle eut encore deux enfants qui moururent en bas âge.

On ne peut quitter ces jeunes époux sans savoir ce que devint ce grand amour que nous avons vu se développer pendant cinq mois de séparation. Chose incroyable, il dura. Madame Elisabeth, qui s'en étonnait, dut se rendre à l'évidence : pendant les dix années de leur mariage, ces époux furent des amants. Ni les grossesses, ni la vie mondaine avec ses tentations et ses dangers, ni l'ambition et la passion politique n'atténuèrent ce sentiment violent qui se manifestait même en public. La marquise de Chastenay, que nous avons déjà citée, a tracé un portrait<sup>3</sup> de Stanislas de Clermont-Tonnerre tel qu'elle le connut vers 1786 :

1. Voir Mgr. de Beauséjour, *Livre cité*, reproduction du portrait, par Wyrsh, de l'évêque de Châlons (1782).

2. Voir Mgr. de Beauséjour, *op. cit.*

3. *Mémoires*, éd. Roserot, t. I, p. 101.

...M. de Clermont-Tonnerre s'annonça des premiers avec la majesté d'un talent véritable ; il se trouva formé pour la véritable éloquence avant que d'avoir pu en acquérir l'usage. Une taille assez haute, une figure pleine de feu, sans être belle, une grande dignité dans le maintien, une heureuse facilité d'expression, tels furent les avantages qui firent distinguer le nouvel orateur.

Elle le complète par ces lignes :

...Nous le verrons parcourir une carrière trop courte, mais, comme Achille, avec éclat. On l'a accusé d'être faux, précisément parce qu'il a toujours cédé à ses impressions actuelles...

et continue en analysant l'influence de Delphine (et probablement de sa mère) sur le député de la noblesse de Paris :

...La femme, jeune et charmante alors, avait été comme élevée à la cour ; elle était attachée à Madame Elisabeth. Elle retint trop souvent son mari dans la limite des opinions de la société, elle ne le laissa point assez suivre les siennes ; il s'engoua en certains moments du plaisir de se compromettre en faveur d'une cour malheureuse, et par fierté peut-être autant que par enthousiasme.

La marquise de Chastenay ne resta certainement pas insensible au charme et au brio de Stanislas ; elle termine en décrivant ce couple d'amants mariés dont l'existence bouleversait les notions que ses parents lui avaient inculquées sur le mariage et ses chaînes<sup>1</sup> :

...Je voyais quelque fois M. Stanislas de Clermont-Tonnerre. La dignité de son air, de ses discours, la vivacité brillante de son esprit, me faisaient une vive impression ; je trouvais que sa femme, alors toute rayonnante de grâces et de séduction, le compromettait sans cesse, bien moins, à mon avis, dans l'intérêt de la cour que dans le seul but d'un accueil plus aimable chez Madame Elisabeth, à laquelle elle était attachée ; je croyais voir une miniature à côté d'un très grand tableau... Cette femme, au reste, cette Delphine, exerçait sur moi son empire tout aussi bien que si j'avais eu l'honneur d'être son serviteur ; elle balançait l'effet que produisait son mari sur une âme vive, mais pure, et jamais je ne le vis sans elle. Quoiqu'il en soit, tout me parut nouveau dans le spectacle que ce couple m'offrit. C'était l'amour aussi tendre qu'heureux. Madame de Clermont, au piano, chantait les romances gracieuses que son mari lui avait adressées. Debout, ou assis derrière elle, il lui soufflait les vers qu'elle semblait oublier ; c'étaient presque toujours ceux dont l'application pouvait être la plus flatteuse. Je n'avais presque jamais quitté mes parents ; leur ménage m'avait jusqu'à ce moment offert l'image de la plus douce union, mais jamais je n'avais pensé qu'on était amans dans le mariage. On m'avait inculqué, comme à toutes les jeunes filles élevées dans le monde, qu'un mari est un maître auquel on obéit quand on n'élude pas ses ordres ; on désenchantait le mieux possible le grand but du destin des femmes... Quelle ne fut donc la surprise qui pénétra dans mon cœur, quand j'appris que M. de Clermont, que cet orateur, que cet homme déjà célèbre, aidait à garnir de guirlandes les toilettes de bal de sa Delphine, qu'il présidait à sa coiffure, qu'il avait envers elle de ces galanteries délicates que je ne savais même pas que l'on eût. Mon système d'idées se bouleversa.

Jugement d'une femme porté sur une autre femme, mais aussi hommage rendu aux qualités de cœur et d'esprit de Stanislas de Clermont-Tonnerre et admiration pour la vie exemplaire des deux époux.

1. *Ibid.*, t. I, p. 141-142.

Devenue veuve (Stanislas fut massacré le 10 août 1792), Delphine se remaria en 1801 avec le marquis de Talaru, qui avait d'abord pensé épouser sa fille... L'histoire de cette union singulière a été racontée avec beaucoup de verve et de talent par François Michell<sup>1</sup> ; qu'il nous suffise de rappeler que cette dame vécut toujours entourée de cavaliers-servants et que ses excentricités étaient célèbres. Elle continua à porter les modes et la coiffure de la cour de Louis XVI ; en 1824, c'était

une sorte de petite fée mignonne, taille de guêpe, demi-paniers, robe de soie en pékin rayé bleu et saumon, dont le corsage, ouvert très bas, laissait voir des appas respectés par le temps. Un rang de perles énormes étranglait le col, tandis que les cheveux dressés et poudrés à frimas, ornés de barbes en dentelles retroussées, découvraient un petit visage où le rouge s'étalait fièrement, ne cédant le pas qu'à l'éclat du vermillon des lèvres. Tout cela, cependant, formait un ensemble qui permettait à distance d'imaginer le piquant attrait qu'avait eu jadis cette physionomie de blonde<sup>2</sup>.



Pendant la prise d'armes de Genève, les époux échangèrent cent trente-neuf lettres, Delphine en écrivit quatre-vingts et son mari, cinquante-neuf. Celles de la jeune femme narrent sa vie quotidienne, ses démarches, ses voyages, les faits et gestes de son entourage, elles nous disent surtout les sentiments qui remplissent son cœur ; il nous suffira d'en donner quelques-unes pour avoir une idée de sa vie affective et de sa sensibilité. Les lettres de Stanislas ont plus d'intérêt à cause de la personnalité de l'auteur et des événements auxquels il prit part. Nous les publions intégralement car la correspondance du comte de Clermont a disparu, à l'exception de deux lettres (de 1778 et 1780) retrouvées dans les archives de sa famille, et de quelques autres conservées aux Affaires étrangères.

On n'entrouvre jamais sans un sentiment de gêne des correspondances intimes où l'on se trouve tout à coup mêlé à des histoires de famille, d'argent et d'amour, où l'on apprend ce qui devait rester caché. La curiosité malsaine qui fait que l'on a publié récemment tant de lettres et de papiers confidentiels, lesquels n'ajoutent rien à la connaissance de l'âme humaine et de l'histoire, cette curiosité n'est pour rien dans notre édition. Stanislas de Clermont-Tonnerre fut un personnage historique, intimement mêlé à la révolution de 1789 qu'il contribua à déchaîner et dont il fut la victime. On l'a dépeint « plus riche d'ancêtres que d'argent, poussé par les siens aux ambassades, aux armées où il s'ennuie, il apparaîtra d'abord curieux de livres et d'idées neuves, mécontent de piétiner, brûlant de se faire connaître. On le verra bel officier de loge et de salon, plus occupé, comme d'autres à diverses époques, de réformer l'Etat que de remplir son devoir ».

1. *Sur quelques amis de Chateaubriand, à propos d'une lettre inédite*, in *Revue des sciences humaines*, 1952, p. 8 à 16.

2. Elle mourut à Paris le 25 octobre 1832, âgée de soixante-six ans. Il existe un portrait peint par M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun, en 1785, de Delphine alors âgée de dix-neuf ans. Elle nous apparaît comme une ravissante jeune femme blonde qui, bien qu'enceinte de plusieurs mois, est d'une beauté fascinante. Il est reproduit dans l'ouvrage de Ch. Du Bus, pl. VII.

A ce portrait brossé par Charles Du Bus, la correspondance que nous publions permet d'ajouter quelques traits et d'apporter certains correctifs ; ici, nous le voyons irrésolu et instable, et l'instabilité, semblait-il, est le fond de son caractère. Cet enfant unique et gâté, petit-fils d'un maréchal de France, fut destiné à l'armée qu'il servit avec une extrême négligence, puis il entra dans la diplomatie dont il sortit au bout de treize mois, prétendant « être destiné au militaire » qui « est le seul état qui dans ce moment-cy puisse être le mien ». La prise d'armes de Genève l'obligea à rejoindre son régiment. A son retour à Paris, il fut bien désappointé de n'être pas encore colonel, et le 1<sup>er</sup> janvier 1784, après sa nomination de mestre de camp en second au Royal-Navarre, il sollicita une place de ministre dans une cour étrangère. « Très étonné de n'obtenir pas sur le champ ce qu'il avait demandé et persuadé de l'importance de son mérite, il se montra dès lors mécontent de la cour<sup>1</sup>. »

Mais ce manque d'intérêt pour la diplomatie d'abord, pour la carrière militaire ensuite, résulte de son goût de la gloire. Dans ces divers emplois, il lui aurait fallu persévérer dans des besognes obscures et tenir garnison en province ; la révolution de 1789 le libéra de ces corvées et lui permit d'accéder aux premiers postes. Elu député de Paris, il devint l'un des personnages les plus en vue du royaume et présida l'Assemblée Constituante.

Nulle part comme dans les lettres à Delphine il n'a exprimé ses sentimens avec plus de franchise : « la gloire militaire devient si rare qu'il faut s'en faire une d'un autre genre », c'est la raison pour laquelle il écrit des comédies et une histoire de Genève, qui ne sera jamais publiée. « Tu sais que je suis avide de tous les genres de gloire : Je n'aime que deux choses dans le monde : toi et la gloire, et je veux à toute force que sous tous les points de vue possibles, ton mari soit cité comme un être que l'on ne peut confondre avec personne » (2 octobre). Cette déclaration explique comment ce jeune rêveur devint un tribun et pourquoi le 10 août 1792, au lieu de se cacher ou de fuir, il harangua la foule : les tueurs le poursuivirent, le saisirent et le jetèrent du quatrième étage dans la rue. Cette mort atroce fut la rançon de la gloire « d'un autre genre », dont il rêvait sur les bords du Léman.

En 1782, ce héros préromantique avait la tête farcie de littérature ; il recommande à sa jeune épouse la lecture d'Homère et de Virgile, de Fénelon, de Rousseau et de Voltaire. Aucune mention de Montesquieu et de *l'Esprit des lois*, souvent cités dans ses discours politiques, tandis qu'il rappelle sa *Traduction libre du premier chant de Fingal, poème d'Ossian*, faite avant son mariage, qu'il publiera en 1786 dans les *Essais de poésies*<sup>2</sup>, en la faisant suivre d'une *Imitation du Poème séculaire d'Horace* et de *La Liberté, Ode à Nice*, imitation de Métastase,

pièce souvent imitée, mais jamais entièrement traduite. J.J. Rousseau, qui se connoissoit en sentimens et en délicatesse, avoit voulu la traduire ; mais cette ame éloquente et sublime ne pouvoit s'asservir, même dans les plus petites choses, à agir d'après les autres. L'Auteur d'*Emile* dédaigna de s'occuper d'une traduc-

1. *Correspondance de Georges Couthon*, éd. Mège (1872), p. 6, n. 2.

2. Bibliothèque nationale, Yn. 122, plaquette in-8° de 73 pages.

tion, et laissa l'ouvrage imparfait : je l'ai entrepris, et j'ai trouvé une espèce de volupté à travailler sur un sujet honoré un instant de la plume de ce grand Homme.

Ces connaissances littéraires ne sauraient nous étonner puisque Stanislas de Clermont-Tonnerre avait été l'élève du collège du Plessis, mais il a beaucoup lu et appris depuis l'âge de quinze ans où il est entré dans l'armée, par exemple l'italien, qu'il veut enseigner à sa femme. On est frappé de son goût pour l'étude, dont témoignent plusieurs lettres que nous publions, et de celui pour l'enseignement. Il est entendu que cette correspondance s'adresse à une jeune femme ignorante, mais souvent elle prend un tour didactique et pédant qui fait sourire, tels les passages sur la loi de la pesanteur (5<sup>e</sup> lettre) et sur la perte du Rhône (8<sup>e</sup> lettre). Stanislas ne se contente pas de meubler l'esprit de Delphine, il veut aussi « recommencer une éducation... et former un peit sauvage », c'est-à-dire faire d'un jeune Savoyard inculte un valet bien stylé (11 novembre). Curieuse application des principes pédagogiques de Rousseau.

Le plaisir qu'il prenait aux choses de l'esprit étant peu répandu chez les aristocrates, il sentit le besoin de s'en excuser dans sa lettre du 12 juillet :

Il est bien des gens de qualité qui jugeront que s'adonner à l'étude, et surtout en convenir, est une sorte de mésalliance. Quant à moi, je soutiens que la science est de tous les états. Je dis, comme Sénèque, qu'elle ne seroit bonne si on ne pouvoit pas la montrer, et si cette façon de penser est un travers, il faut me le passer, car après mon attachement pour toi, c'est le sentiment qui m'est le plus cher et auquel je tiens avec le plus d'entêtement.

Il revint sur ce sujet le 1<sup>er</sup> novembre :

Tous ces gens-là sont convaincus qu'un homme comme nous ne doit pas écrire, qu'il faut concentrer le peu de talents que l'on peut avoir dans les ténèbres du cabinet ou dans le cercle étroit des combinaisons d'intérêt et de fortune. Cette manière de voir est trop loin de moi.

Les Français étaient à peine installés dans la ville que Stanislas de Clermont-Tonnerre se mit à écrire une *Histoire de Genève*, dont il parle dans presque chacune de ses lettres à sa femme, depuis le 12 juillet. Ce n'est pas que le goût de l'histoire lui fût subitement venu, mais par ce travail, le jeune officier voulait prouver au comte de Vergennes qu'il avait l'étoffe d'un diplomate et même d'un ambassadeur. Il fut guidé et aidé par Jean Senebier, bibliothécaire de la République. L'histoire se faisait alors sous ses yeux, dans cette petite ville où le populaire avait pris les armes contre le gouvernement aristocratique. Et bien que cette *Histoire* ne fût qu'ébauchée, il en entreprit l'impression chez Pellet ; mais « le syndic Pierre Lullin<sup>1</sup> la fit suspendre à cause des

1. Pierre Lullin (1712-1789), avocat, professeur de droit à l'Académie, directeur de l'hôpital, conseiller et secrétaire d'Etat, puis syndic.

Cette interdiction n'était pas particulièrement dirigée contre M. de Clermont, mais résultait d'une décision du Conseil qui empêchait toute publication relative à la révolution. Elle motiva également des poursuites contre l'imprimeur Jean-Pierre Bonnant, qui dut comparaître le 24 septembre, pour avoir publié

opinions émises par l'auteur sur les syndics. Jaucourt en témoigna de l'humeur, l'impression continua, mais, au dire de Saladin, l'ouvrage ne parût pas »<sup>1</sup>. N'empêche que l'auteur poursuivit ses recherches à Paris, comme le prouvent trois lettres<sup>2</sup> qu'il adressa au vieux conseiller François Tronchin<sup>3</sup> :

Chantilli Le 2 Décembre 1782.

Permettez moi, Monsieur, de ne vous pas laisser oublier, que vous m'avez promis un Journal de 1707. J'en ai grand besoin pour la continuation de mon ouvrage, je désire bien vivement le porter à la perfection, et je ne pouvois attendre de personne des sources plus sûres, et plus respectables ; je profite de cette occasion pour me rappeler à votre souvenir, vous remercier de toutes les honnetetés dont vous m'avez comblé, et vous réitérer l'assurance des sentiments vrais et distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LE CTE DE CLERMONT TONNERRE.

Cette missive autographe<sup>4</sup> fut suivie de deux autres, écrites de la main du secrétaire qui copia vers la même époque les lettres intimes des deux époux.

A Versailles le 30. Décembre 1782.

J'ai reçu, Monsieur, avec reconnaissance, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'attends bien impatiemment l'Extrait que vous m'avez promis. Je me console cependant un peu du retard en réfléchissant à ses causes. Je suis bien aise que le Conseil-Militaire ait fait une bonne acquisition, et je félicite votre Sénat d'avoir réparé une perte qu'il n'auroit jamais dû faire, ni pour son honneur, ni pour le bonheur de sa patrie<sup>5</sup>. La grace que vous voulez bien mettre à me fournir les matériaux de 1707 va vous attirer une nouvelle importunité. J'ai beaucoup de matériaux de 1734 à 1738. J'en ai quelques uns aussi depuis 1768 jusqu'au moment présent ; mais il me manque un Journal des événemens politiques ou civils qui ont rempli les années dans lesquelles il n'y a pas eu de troubles relatifs au Gouvernement. Cette notice doit être fort courte et me serviroit pour ma partie chronologique. Si vous aviez quelques momens perdus, ou ce qui me paroît plus facile, quelqu'un dont vous puissiez diriger le travail sur cet objet, vous me rendriez un véritable service. Je vous réitère toutes mes excuses de la peine que je vous donne. Agréez, Monsieur, l'assurance de tous les sentimens distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE COMTE DE CLERMONT TONNERRE.

Permettez que Madame Tronchin trouve ici l'assurance de mon respect.

sans autorisation le *Tableau historique et politique de la dernière révolution de Genève* [de Mallet-Du Pan], qu'il avoua avoir tiré à 500 exemplaires (chiffre très probablement faux). Les inventus furent saisis chez lui et chez les libraires. Voir *Registre du Conseil*, p. 377.

1. Ceci dans le *Journal* de Saladin de Crans, à la date du 11 novembre 1782, d'après E. Chapuisat, *livre cité*, p. 149.

2. Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Archives Tronchin 189, nos. 12, 13 et 14 de ce recueil factice.

3. Voir Henry Tronchin, *Le conseiller François Tronchin et ses amis*, 1895.

4. Cette lettre et la suivante n'ont pas d'adresse.

5. François Tronchin, qui avait abandonné ses fonctions politiques, venait de rentrer dans le Conseil des Deux-Cents.

Ayant reçu l'avis que les documents relatifs aux troubles de 1707 étaient préparés, le jeune historien écrit le billet suivant :

A Monsieur

Monsieur Tronchin Conseiller d'Etat aux Délices par Genève, à Genève.

Versailles le 11 Février 1783.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis bien fâché de la peine qu'a dû vous causer la recherche de l'événement de 1707, et je vous prie d'en recevoir mes remerciements. Je vous serai très-obligé de remettre le tout à M. de Maligny<sup>1</sup> qui voudra bien me le faire passer ici. Je travaille à force à mon *Histoire de Genève* et votre ouvrage me sera, à ce que j'espère, d'une grande utilité par la connoissance des détails de tout ce qui s'est passé à cette époque et dont il est essentiel pour moi d'être instruit. J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LE COMTE DE CLERMONT TONNERRE.

Ce grand travail resta inachevé et par conséquent inédit, et personne n'en a jamais parlé jusqu'ici ; cependant le goût pour l'étude, qui s'était subitement manifesté à Genève, fut durable. Elu député de la noblesse de Paris, en mai 1789, Stanislas de Clermont-Tonnerre improvisa un discours sur le rôle des Etats généraux, qui montre l'étendue des connaissances acquises pendant les sept années qui séparent la prise d'armes genevoise de la Révolution française. On trouverait d'autres preuves de ses lectures dans le *Recueil* de ses opinions qu'il publia en 1791. Quand il se lança dans la politique, au printemps de 1789, il n'était pas seulement l'honnête homme, vertueux et loyal, le rêveur au séduisant langage qu'a dépeint Du Bus, mais un citoyen courageux parfaitement informé des institutions et du passé de sa patrie.

1. Secrétaire de M. de Castelnau, résident de France à Genève, qui lui laissait le soin de ses affaires. Cf. L. Sordet, *Histoire des résidents de France à Genève*, 1854, p. 111.

## LISTE DES LETTRES

PREMIÈRE ABSENCE, DU 10 JUIN AU 20 AOÛT 1782

### *Lettres de Delphine*

1. Lundi, 10 juin, au matin, de Paris.
2. Lundi, 10 juin, 11 h. du soir, de Paris.
3. Mardi, 11 juin, 10 h., de Paris.
4. Mardi, 11 juin, minuit, de Paris.
5. Mercredi, 12 juin, 10 h. 1/2, de Paris.
6. Mercredi, 12 juin, 8 h. 1/2 du soir, de Paris.
7. Jeudi, 13 juin, 10 h. 1/2 de Paris.
8. Vendredi, 14 juin, 1 h. 1/2 du soir, de Paris.
9. Samedi, 15 juin, 4 h. du soir, de Paris.
10. Dimanche, 16 juin, 11 h., de Versailles.
11. Lundi, 17 juin, 10 h. 1/2, de Paris.
12. Mercredi, 19 juin, 8 h. 1/2 du soir, de Chantilly.
13. Sans date, de Chantilly.
14. { Samedi, 22 juin, minuit, de Paris.  
  { Dimanche, 23 juin, de Paris.
15. Mardi, 25 juin, 8 heures, de Paris.
16. Vendredi, 28 juin, à 1 h., de Paris.
17. Vendredi, 28 juin, à midi, de Paris.
18. Vendredi, 28 juin, à minuit 1/2, de Paris.
19. Dimanche, 30 juin, 11 h., de Briecomte-Robert.
- 19 bis. Mardi, 2 juillet, 10 h. 1/2 du soir, de Langres.
20. Jeudi, 4 juillet, 7 h., de Sorans.
21. Vendredi, 5 juillet, 10 h. 3/4, de Sorans.
22. Lundi, 8 juillet, de Sorans.

### *De Stanislas*

1. 10 juin, 6 h., après Fontainebleau.
2. 10 juin, midi, de Sens.
3. 10 juin, d'Auxerre, 9 h. 1/2 du soir.
4. 11 juin, de Dijon.
5. 13 juin, de Ferney.
6. 14 juin, de Ferney.
7. 16 juin, de Ferney.
8. 18 juin, de Ferney.
9. 21 juin, de Ferney.
10. 22 juin, de Ferney.
11. 26 juin, de Ferney.
12. 28 juin, de Ferney.
13. { 28 juin au soir, de Ferney.  
  { 29 juin, à midi, de Ferney.
14. 2 juillet.
15. 5 juillet, de Genève.

- |                                                     |                               |
|-----------------------------------------------------|-------------------------------|
| 23. Jeudi, 11 juillet, 10 h. 3/4, de Sorans.        | 16. 12 juillet, de Genève.    |
| 24. Samedi, 13 juillet, 11 h., de Sorans.           | 17. 17 juillet, de Genève.    |
| 25. Lundi, 15 juillet, 6 h. du soir, de Sorans.     | 18. 21 juillet, de Genève.    |
| 26. Mercredi, 17 juillet, 5 h. du soir, de Sorans.  | 19. 24 juillet, de Genève.    |
| 27. Dimanche, 21 juillet, 10 h., de Sorans.         | 20. 27 juillet, de Genève.    |
| 28. Mardi, 23 juillet, 11 h., de Sorans.            | 21. 29 juillet, de Genève.    |
| 29. Jeudi, 25 juillet, à midi, de Sorans.           | 22a. 30 juillet, de Genève.   |
| 30. Manque dans le ms.                              | 22b. { 30 juillet, de Genève. |
|                                                     | { 31 juillet, de Genève.      |
| 31. Mardi, 31 juillet, à 11 h., de Luxeuil.         | 23. Sans date.                |
| 32. Vendredi, 2 août, 6 h. du soir, de Luxeuil.     | 24. 3 août, de Genève.        |
| 33. Vendredi, 9 août, 10 h., de Luxeuil.            | 25. 3 août, de Genève.        |
| 34. Samedi, 10 août, 11 h. 1/2 du soir, de Luxeuil. | 26. 5 août, de Genève.        |
| 35. Mercredi, 14 août, 11 h. 1/2, de Luxeuil.       | 27. 7 août, de Genève.        |
| 36. Mardi, 20 août, de Luxeuil.                     | 28. 12 août, de Genève.       |
| 37. Mardi, 20 août, à minuit, de Luxeuil.           | 29. 16 août, de Genève.       |

SECONDE ABSENCE, DU 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE AU 21 NOVEMBRE 1782*Lettres de Delphine*

1. Dimanche, 1<sup>er</sup> septembre, 8 h. du soir, de Nancy.
2. Lundi, 2 septembre de Hamonville.
3. Mercredi, 4 septembre, de Hamonville.
4. Jeudi, 5 septembre, de Hamonville.
5. Vendredi, 6 septembre, de Hamonville.
6. Mardi, 10 septembre, de Hamonville.
- 6 bis. Mardi, 10 septembre, 10 h. du soir, de Hamonville.
7. Mercredi, 11 septembre, de Hamonville.
8. Sans date.
9. Dimanche, 15 septembre, de Hamonville.
10. Lundi, 16 septembre, de Hamonville.
11. Mercredi, 18 septembre, de Hamonville.
12. Jeudi, 19 septembre, de Hamonville.
13. Samedi, 21 septembre, de Hamonville.

*De Stanislas*

1. 2 septembre, de Luxeuil.
2. 4 septembre, de Bèsançon.
3. 7 septembre, de Genève.
4. 8 septembre, de Genève.
5. 13 septembre, de Genève.
6. 14 septembre, de Genève.
7. 16 septembre, de Genève.
8. 18 septembre, de Genève.
9. 20 septembre, de Genève.
10. 21 septembre, de Genève.

14. Lundi, 23 septembre, de Hamonville.
15. Mercredi, 25 septembre, de Hamonville.
16. vendredi, 27 septembre, de Hamonville.
17. Sans date.
18. Lundi, 30 septembre, de Hamonville.
19. Sans date.
20. Mercredi, 2 octobre, de Hamonville.
21. Jeudi, 3 octobre, de Hamonville.
22. Vendredi, 4 octobre, de Hamonville.
23. Samedi, 5 octobre, de Hamonville.
24. Lundi, 7 octobre, de Hamonville.
25. Jeudi, 10 octobre, de Hamonville.
26. Lundi, 14 octobre, de Hamonville.
27. Mardi, 15 octobre, de Hamonville.
28. Mercredi, 16 octobre, de Hamonville.
29. Vendredi, 18 octobre, de Hamonville.
30. Dimanche, 20 octobre, de Hamonville.
31. Lundi, 21 octobre, de Hamonville.
32. Mardi, 22 octobre, de Hamonville.
33. Vendredi, 25 octobre, de Hamonville.
34. Dimanche, 27 octobre, de Hamonville.
35. Mercredi, 30 octobre, de Hamonville.
36. Vendredi, 1<sup>er</sup> novembre, de Hamonville.
37. Sans date.
38. Lundi, 4 novembre, de Bar-le-Duc.
39. Mardi, 5 novembre, de Sarre près Châlons-s.-Marne.
40. Dimanche, 10 novembre, de Paris.
41. Mardi, 12 novembre, de Paris.
42. Jeudi, 14 novembre, de Paris.
43. Samedi, 16 novembre, de Paris.
11. 27 septembre, de Genève.
12. 28 septembre, de Genève.
- 12 bis. 2 octobre, de Genève.
13. 7 octobre, de Genève.
14. 9 octobre, de Genève.
15. 11 octobre, de Genève.
16. 12 octobre, de Genève.
17. 16 octobre, de Genève.
18. Sans date.
19. 17 octobre, de Genève.
20. 18 octobre, de Genève.
21. Sans date.
22. 21 octobre, de Genève.
23. 23 octobre, de Genève.
24. 25 octobre, de Genève.
25. 26 octobre, de Genève.
26. 28 octobre, de Genève.
27. 1<sup>er</sup> novembre, de Genève.
28. 8 novembre, de Genève.
29. 11 novembre, de Genève.
30. 13 novembre, de Genève.

Le 16 novembre, Stanislas quitte Genève et arrivera le 21 ou le 22 à Versailles.

## NOTRE CORRESPONDANCE

1782

### *Première absence*

De Monsieur à Madame.

N° 1. LUNDI A SIX HEURES DU MATIN [10 juin].

Je t'écris, ma bonne amie, sur le grand chemin à une lieue en deça de Fontainebleau où je mettrai ma lettre à la poste en passant ; un maudit cheval qui s'est trouvé rétif, et qu'on est obligé de ramener à sa poste pour m'en donner un autre, me laisse un moment de repos. As-tu un peu dormi ? t'es-tu desétouffée ? pour moi, j'en avois grand besoin. Je me rappellerai longtemps onze heures du soir et le bas de l'escalier.

Nous voilà donc séparés, ma chère amie ; mais nos cœurs ne le sont pas, je suis sûr que tu penses à moi, et je trouve dans cette persuasion un plaisir de plus à penser aussi à toi. Je voudrois bien être sur le chemin pour revenir ; s'il m'arrivoit alors le petit événement qui me retarde, je ne serois pas si patient. Voilà mon cheval. Adieu l'Amour. Je t'embrasse de tout mon cœur.

De Madame à Monsieur.

N° 1. LE 10 AU MATIN [de Paris].

Bon jour, mon cher ami. Dieu ! quelle nuit j'ai passée. Je me meurs de chagrin... j'étouffe, je pleure, je n'en puis plus. Comment faudra-t-il faire pour me passer de toi ? L'idée que je me faisais de l'absence étoit bien au dessous de ce qu'elle me fait souffrir. Mes larmes m'empêchent d'écrire... je crois que je vais être obligée de te laisser... donne-moi de tes nouvelles tant qu'il te sera possible. J'ai bien envie de savoir s'il ne t'est rien arrivé dans ta route. J'attends ta lettre de Fontainebleau avec bien de l'impatience ; j'aurois bien désiré pouvoir t'y adresser une lettre. Il étoit temps que tu me quittasses hier au soir... Je me mourois... tu n'en pouvois non plus... je ne puis te dire ce que j'éprouve depuis que je t'ai quitté ; c'est un abandon de moi-même, rien ne me paroît comme je le voyois hier. Adieu, je t'adore. Personne dans le monde ne peut exprimer

*ce que je sens pour toi. Je t'écirai cette après-dinée. Avant de finir ma lettre, je vais savoir des nouvelles de Maman ; j'ai bien peur que le chagrin qu'elle a eu de te quitter ne lui ait fait mal. Je viens de voir... Maman a été un peu fâchée de ce que tu n'es pa venu lui dire adieu, mais la raison pour laquelle tu n'y as pas été lui a fait plaisir ; elle n'a pas trop bien dormi ; mais cependant, elle va un peu mieux.*

*Je t'aime à la folie, tu le sais bien, je l'espère.*

DELPHINE.

*A ce soir, Dieu ! quelle différence !*

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 2. SENS, LUNDI A MIDI [10 juin] .

Je suis fidèle à ma promesse, ma chère Delphine, et ce sont toujours de petits accidens qui ralentissent ma marche, il m'a cassé un brancard que l'on raccommode à présent ; cela me procure l'occasion de manger un peu de soupe et je t'écis pendant ce temps-là. Comme j'ai fait trente-cinq lieues en moins de treize heures, malgré quatre ou cinq retards, j'espère être à Genève mercredi matin. J'y attendrai de tes nouvelles avec impatience. Je suis inquiet de notre chère Maman ; mande-moi comment elle se trouve, et assure-la de mon tendre attachement. Je pense à toi toute la route. Ce matin, pour ne pas manquer l'heure de *dix heures*, je m'y suis pris dès cinq heures du matin.

N'oublie pas, mon cher cœur, de faire porter au bureau de la Guerre le brevet<sup>1</sup> que je t'ai laissé. Adieu l'Amour, je t'embrasse comme je t'aime. Je vais m'occuper de mon brancard et des restes de ma soupe. Je t'écirai d'Auxerre.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 3. AUXERRE, LUNDI A 9 HEURES 1/2 DU SOIR [10 juin].

J'arrive mouillé comme un canard. Ma voiture a été trois heures à raccommorder ; il a fait un orage horrible, le tonnerre est tombé à deux cents pas de moi, mais enfin, après la pluie viendra demain le beau temps. Outre qu'il ne se prépare pas trop bien, il me semble bien difficile d'en trouver où tu n'es pas. Adieu, mon cœur, je t'embrasse et repars tout de suite. Je suis en retard de trois heures, ainsi il faut les rattraper. Embrasse Maman pour moi, et toi sur tes deux yeux. J'ai donné à tes cheveux bien des baisers qu'ils te garderont.

1. Stanislas espérait être nommé colonel à son retour de Genève, voir lettre du 16 novembre.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 4. DIJON, LE MARDI 11 JUIN 1782.

Je suis las comme un chien, ma chère amie, et pour comble de malheur la poste ne partira d'ici que jeudi, ce qui retarde de beaucoup l'arrivée de ma lettre ; enfin, j'espère qu'un peu plus tard, tu ne m'en rendras pas moins de justice et que tu n'accuseras pas ma négligence. On m'a dit ce matin à une poste qu'un courrier passé avant-hier portoit à Paris la nouvelle de la pacification de Genève. Cela n'a pas l'air bien vrai, cependant je t'envoie cette nouvelle, vraie ou fausse, pour te donner un peu d'espérance. J'ai une grande impatience de te revoir, je n'en ai pas moins d'apprendre la confirmation de nos espérances. Il faut attendre encore un mois ou deux. Ecris-moi souvent, mon cher Cœur ; surtout aime-moi bien, je crois inutile de te le répéter.

Donne-moi des nouvelles de Maman, je suis fâché de ne l'avoir pas vue en partant, mais j'aurais été encore plus fâché de lui faire essayer un adieu pénible en tout, c'est une vilaine chose que de partir.

J'aime mieux m'occuper du retour ; il ne sera pas long à ce que j'espère. J'écris d'une main et je mange de l'autre une soupe qui n'est pas trop salée et je ne la sale pas à cause de toi. Cela me fait plaisir. Je suis dans l'auberge où je suis venu trouver ta Mère pour parler de notre mariage. Ce souvenir-là me fait encore plaisir. Voilà bien des plaisirs de toi ; mais ils te sont tous relatifs. Je ne puis en goûter d'autres. Adieu, mon amie, je t'embrasse de tout mon cœur. Tache de conserver Julie, c'est un fort bon sujet en qui j'ai confiance et je serois fâché qu'elle te quittât.

## Lettre de Madame à Monsieur.

N<sup>o</sup> 4. LE MARDI 11 JUIN A MINUIT.

*Je vais me coucher, mon cher ami, mais avant de me mettre au lit, il faut nécessairement que je te répète que je m'ennuie bien de ton absence. Actuellement, sans mentir, les heures me paroissent des journées. Le seul moment où je sois heureuse, c'est celui où je t'écris et encore il est accompagné de la douleur de me sentir éloignée de toi ; c'est un tourment bien terrible d'être éloignée de ce que l'on aime, cela me rend malheureuse à l'excès.*

*Je n'ai pas encore reçu de tes nouvelles ; peut-être que la personne à qui tu as remis ta lettre ne l'a pas portée aussitôt. Si cette personne avoit éprouvé le malheur de l'absence, elle auroit été plus exacte certainement. Je t'ai promis ce matin de te mander les nouvelles que l'on disoit ici, mais qu'on n'assure pas. On prétend que Rodney<sup>1</sup> a été si fort maltraité par*

1. Ces nouvelles de la guerre d'Amérique étaient fausses ; les Anglais, commandés par l'amiral Rodney, défrent complètement la flotte française. Voir Ch. de La Roncière, *A la gloire de Bougainville*, p. 214-221.

Dans l'esprit de Vergennes, l'affaire de Genève était aussi destinée à faire

le reste de nos vaisseaux qu'il a été obligé de s'enfuir sur une frégate, que la Ville de Paris<sup>1</sup>, sur lequel il étoit monté, a coulé à fond et que Mr. de Vaudreuil est mort dans l'action de ce combat<sup>2</sup>. On n'assure point cela, c'est bien peu vraisemblable. Les gardes du corps ont offert au Roi un vaisseau de soixante-quatorze canons, le Roi les a refusés fort agréablement, à ce que l'on dit.

Il fait un temps fort vilain, il fait aussi froid qu'au mois d'avril. Tu as emporté le beau temps avec toi. J'ai fait aujourd'hui une très longue promenade avec mon frère<sup>3</sup>. Nous avons été à la Ménagerie, et avant que de pouvoir y arriver, nous nous sommes perdus, ce qui a fort alongé notre route.

Je t'avoue que j'ai été ce soir un peu en colère contre Homère<sup>4</sup>. Il met dans la bouche de Nestor ou d'Ulysse ce reproche qu'il lui fait adresser aux Troyens ; en voici le sens : Qu'il est mal fait de penser comme un certain peuple qu'il nomme, qu'ils sont très fâchés quand ils quittent leurs femmes et leurs enfants pour un mois. Je n'aurois point du tout aimé cet Homère pour mon mari. Je suis très contente de l'Iliade, elle me fait grand plaisir. Il y a quelques petits défauts de style qui me choquent ; cela te paraîtra peut-être fort risible que j'ose critiquer Homère. Maman s'en étonne un peu ; et, parce que c'est Homère qui parle, cela est parfait. Pour moi, je ne trouve beau que ce qui me frappe en beau, comme je n'aime que ce qui me plaît.

J'ai vu hier et aujourd'hui Madame de Boisgelin<sup>5</sup>, nous avons beaucoup parlé de vous. Elle me charge de vous dire beaucoup de choses de sa part ainsi que Madame de Rougrave qui sera présentée dimanche prochain. Maman va mieux, elle s'est mise sur sa chaise-longue pour la première fois.

J'ai bien envie de recevoir de tes nouvelles, si tu n'es pas bien fatigué de la route, si l'on dit que cette guerre finira bientôt. Adieu, mon cher bon ami, je vais me coucher, je t'envoie cent baisers. Maman te dit bien des choses ainsi que mon frère.

DELPHINE.

Julie m'a chargée de la rappeler à ton souvenir. Stoline me charge de te mordre pour elle de toutes mes forces.

oublier le désastre des Antilles : « Il faut espérer, disaient les frondeurs du comte de Vergennes, que par cette glorieuse expédition [de Genève] il nous dédommagera de la catastrophe récente, dont il n'a su préserver nos flottes », lit-on dans F. D'Ivernois, *Tableau historique et politique des révolutions...* t. III, p. 112.

1. Vaisseau-amiral sur lequel se tenait le comte de Grasse ; il livra une lutte désespérée et se rendit le 12 avril 1782 à six heures et demie du soir.

2. Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, sur le *Triomphant*, commandait l'escadre blanche et bleue à la bataille navale des Saintes (12 avril 1782). Il ne mourut pas dans ce combat.

3. Elzéar de Rosières-Sorans, 1770-1817.

4. Il est vraisemblable que Delphine lisait Homère dans la traduction en prose publiée par M<sup>me</sup> Dacier, *L'Iliade*, en 1711, et *L'Odyssée*, en 1717, dont le succès fut très grand. Voir Paul Mazon, *Madame Dacier et les traductions d'Homère en France*, Oxford, 1936.

Sur le goût du XVIII<sup>e</sup> siècle pour Homère et sur le retour à l'antique, voir B. Briod, *L'Homérisme de Chateaubriand*, 1926. Notons en passant que Chateaubriand étoit le cousin de Delphine et qu'il la retrouva sous l'Empire, quand, devenue la marquise de Talaru, elle eut un salon à Paris.

5. Epouse du comte Louis-Bruno de Boisgelin, maréchal de camp. Elle mourut en 1794 sur l'échafaud.

Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 5. AU QUARTIER-GÉNÉRAL DE FERNEX<sup>1</sup>, LE JEUDI 13 JUIN 1782.

Je n'ai pas pu, ma chère amie, continuer à t'écrire pendant ma route depuis Dijon d'où est datée ma dernière lettre. J'ai eu tous les guignons possibles. D'abord, ma voiture a cassé, ce qui m'a retardé de cinq ou six heures ; après cela, j'ai eu avec un charretier provençal une petite querelle qui heureusement a bien fini ; il a manqué renverser ma voiture, j'ai été forcé de descendre et de le menacer de mon sabre, il a persisté à me dire des injures. J'ai eu la sagesse de ne pas le battre, je suis remonté dans ma voiture et, par le retour du postillon, j'ai écrit au maire de l'endroit où il alloit pour le prier de l'en punir, ajoutant, toutefois, que je désirois que la punition ne fût pas trop longue, de peur qu'un retard trop fort ne nuisît à ses intérêts ou à ceux des propriétaires de la voiture. Cet homme avoit eu un moment d'insolence et de vivacité, mais je ne trouvois pas juste de l'en punir d'une manière qui fit à ses intérêts un tort réel et encore bien moins à ceux de ses commettans.

J'ai eu de la pluie et des chemins détestables ; j'en ai été dédommagé par la vue d'une belle chaîne de montagnes. De Cerdon au fort de l'Ecluse, on voyage presque toujours au bord d'un précipice et au pied d'une montagne. Il y a des chutes d'eau fort intéressantes. Je trouve que la vue des montagnes exalte l'âme. J'y vois la nature travailler d'une manière plus grande. La main des hommes, après plusieurs années, amasse quelques pierres les unes sur les autres et forme des édifices que l'aigle, dans son vol le plus élevé, confond sans doute avec le coteau voisin. Ici, c'est un torrent qui ouvre le sein de deux montagnes, il se creuse un abyme et s'y précipite ; il découpe, pour ainsi dire, les masses du rocher qui forment sur son passage des groupes effrayans et bizarres. Bientôt ces groupes se détachent, tombent et leur chute forme une nouvelle montagne qui s'élève du sein de l'abîme. Ces magnifiques effets sont les effets d'une seule cause : la loi de la pesanteur ou de la tension vers le centre. L'eau pose et entraîne les rochers, et les rochers détachés de leur base pèsent et tombent avec elle. Rapprochons les machines de l'effet du spectacle et admirons la simplicité et la grandeur de la mécanique.

J'ai appris à Nantua que Mr. de Jaucourt ne seroit ici qu'hier soir fort tard ; comme j'étois assez las, je me suis couché et n'en suis parti que ce matin. Je suis arrivé ici à midi, j'ai remis mon paquet. Cette après-dinée, nous avons été reconnoître le terrain d'un camp et nous y retournerons demain matin.

Les Genevois sont fort tranquilles, les portes de la ville sont encore libres ; on y va quand on veut, du reste ils ont augmenté leurs fortifications. Comme nous sommes sur notre terrain et eux sur le leur, il n'y a pas d'événemens ni d'apparence d'événemens. La totalité des troupes ne sera ici que le 26 ou le 27.

Tu vois, ma bonne amie, que je suis ici fort tranquille. Je le serois

1. Ain, arr. de Gex.

davantage si je n'étois pas éloigné de toi. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que les lundi, mercredi, jeudi et vendredi, nous avons courriers partant et arrivant de Paris ; ainsi, mon cher cœur, je pourrai t'écrire quatre fois par semaine et, si tu es exacte, recevoir aussi souvent de tes nouvelles.

Embrasse Maman pour moi, porte-toi bien, sois grosse, voilà tout ce que j'ai à te recommander. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Numérote tes lettres afin que nous retrouvions notre compte à mon retour.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

##### N° 6. FERNEX, LE VENDREDI 14 JUIN 1782.

Je ne te parlerai pas de nouvelles, ma bonne amie, je les ai écrites à ta Mère qui t'en rendra compte ; elles ne sont pas d'ailleurs fort intéressantes. Je ne te parlerai pas non plus de morale parce qu'il est fort tard, qu'il faut me lever demain matin à quatre heures et que j'ai été à cheval aujourd'hui six ou sept heures. Je n'ai donc, ma bonne amie, que le temps de t'écrire deux mots : *Je t'aime*, ce sont sans doute ceux que tu liras le plus volontiers et, comme pour les lire, il faut les prononcer, j'ai le double plaisir de te les adresser et de savoir qu'en me lisant tu me les diras. Je ne doute pas que l'intention ne suive et ne précède même le mouvement de tes lèvres.

Je suis un peu las, il n'y a pas de coups de fusil ; ainsi, si je meurs, ce sera de fatigue ou d'ennui de ne te pas voir. Mande-moi exactement ce que tu deviens, où tu vas, ce que tu fais et ce que tu penses. Tu sais, ma chère amie, que rien de tout cela ne peut m'être étranger.

Adieu.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

##### N° 7. FERNEX, LE 16, DIMANCHE.

Je viens de recevoir, ma bonne amie, ta lettre du lendemain de mon départ. Je suis touché au dernier point de ta sensibilité et de tes regrets, tu es bien persuadée que mon cœur les partage. Ta lettre m'a arraché quelques larmes ; je les étouffe et les accable du poids de la politique qui m'occupe beaucoup. Je n'ai d'autres moyens pour ne pas m'affliger trop vivement de ton absence que de remplir tous les instans par la fatigue ou le travail. Quand je pense à toi, j'étouffe ; cette pensée est encore trop pénible, j'espère cependant que je ne serai pas absent assez longtemps pour qu'elle me devienne moins accablante. Aime-moi toujours, ma tendre amie, cela est nécessaire à mon bonheur. Modère ton affliction, elle redouble la mienne et pourroit nuire à ta santé.

Tu as dû recevoir déjà plusieurs de mes lettres. Tu peux être sûre

que je serai exact et ne laisserai pas passer un courrier sans t'écrire. Nous n'avons ici aucune nouvelle. Tout est calme jusqu'à présent. Nos troupes ne sont pas encore toutes rassemblées et je crois que leur aspect achèvera d'intimider les factieux dont l'assurance n'est pas trop réelle. En tout, je ne prévois pas qu'ils nous mettent dans le cas de les battre.

Tu sais bien, mon cher cœur, que nous sommes convenus en nous quittant de ne pas négliger notre plan d'étude. Je te recommande ta musique, ton italien ; il nous servira à dire quelque jour *io amo* aussi agréablement qu'Athénaïs. Quant aux mathématiques, je ne te demande que de repasser de temps en temps ton petit cahier, afin qu'à mon retour tu ne l'aies pas oublié. Je serai fidèle à mes engagements, quant à la morale. Adieu pour aujourd'hui, ma chère amie. Je vais dîner ; nous allons cet après-midi voir un tracé de camp. Ma lettre ne part que demain. J'aurai encore le plaisir de t'écrire deux mots.

LUNDI A 6 HEURES DU MATIN.

Je comptois pouvoir ajouter quelque chose à ma lettre, ma bonne amie ; mais j'ai été occupé hier toute l'après-midi à des papiers dont nous sommes inondés. Ce matin, je vais aider à tracer un camp pour nos troupes. Je tâche d'être, autant que je le puis, tout entier à la politique et tout entier au militaire ; mais, je suis encore plus que cela tout entier à ma chère Delphine, que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. Adieu, mon cœur, à mercredi matin. Je t'écirai une grande lettre et nous parlerons de cela.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 8. FERNEX, LE 18 A MIDI.

Je reçois à l'instant, mon cher cœur, tes lettres du 12 et du 13. J'ai la douleur de penser que je ne pourrai faire partir ma réponse que vendredi. Le courrier vient de partir. Je suis enchanté de ton exactitude et de tes lettres. Elles sont aimables comme toi. Je crois que c'est assez dire. Tu veux que je dise tout ce qui m'intéresse, quelque peu conséquent qu'il soit. Je relis tes lettres et vais répondre à tout. D'abord, je n'ai point dormi en vérité d'un sommeil tranquille, mon cabriolet est d'une dureté extrême, et deux petites barres de fer me coignoient la tête, quand le sommeil me forçoit à m'abandonner un peu. Je ne me suis couché qu'à Nantua. Depuis Dijon à Mâcon, il n'y a rien à remarquer. De Mâcon à Bourg en Bresse, le pays est très agréable. Il y a à Tournus une mode assez singulière : toutes les paysannes de ce canton portent des voiles blancs sur leurs têtes, à peu près comme ceux de nos religieuses. Cela seroit agréable, si elles étoient plus jolies, et elles m'auroient peut-être paru plus jolies, si quelque chose pouvoit me le paroître après toi. A la poste de Cerdon, on entre dans la chaîne des montagnes ; ces montagnes sont très hautes et présentent de beaux points de vue. Après que l'on a passé Nantua, et l'endroit où le Rhône se perd, il se précipite dans un trou, fait un chemin assez long sous terre, et reparoit à une distance considé-

nable. On remarque que tout ce qu'on a jetté dans le gouffre n'en ressort point avec les eaux du Rhône, ce qui prouveroit qu'il filtre à travers les terres ou qu'il est du moins embarrassé dans sa course souterraine. La chaîne de montagne se termine au fort de l'Ecluse. C'est un petit fort placé à mi-côte entre deux rochers. Le Rhône coule rapidement dans le précipice qui est au bas. Ce fort est gardé par trois ou quatre invalides, les plus invalides que je connoisse. On descend ensuite dans le pays de Gex ; c'est une superbe vallée. Genève est placée à l'extrémité du lac et traversée par le Rhône qui en sort. Le lac est d'un calme et d'une beauté qu'il faut avoir vu, si l'on n'en a pas lu la description dans les ouvrages de Rousseau<sup>1</sup>.

Notre quartier-général est à Fernex, maison de Voltaire. Je me promène en bottes où il a existé. La demeure d'un génie sublime<sup>2</sup> est profanée par des soldats ; et il n'y a pas un de ces soldats qui ne croie, dans son genre, valoir encore mieux qu'il n'a valu. Ainsi va le monde. Pour moi, qui le laisse aller à sa fantaisie, je m'humilie devant l'ombre de Voltaire ; mais je me dis pour ma consolation que je suis plus heureux que lui, que je possède une amie solide et une femme adorée ; c'est un bien par le sacrifice duquel je n'achèterois pas toute sa gloire.

Je suis ici une bête à huit pattes. J'en ai quatre avec lesquelles je rampe en politique et quatre avec lesquelles je me traîne dans la carrière militaire. Je te prie de demander à M. Henin<sup>3</sup> une copie d'un ouvrage politique que je lui ai envoyé. Je pars demain pour une conférence avec mon cousin le général Lentulus<sup>4</sup> qui commande les Suisses. Les Genevois font bonne contenance ; ils disent qu'ils se défendront ; je n'en crois rien ; car je ne connois de plus lâches qu'eux que ceux que nous venons secourir. Quoi qu'il en soit, s'il y a du sang répandu, ce ne sera pas avant le mois prochain, autant que j'en puis juger par le mouvement des troupes. Ce seroit dommage de répandre le mien, car il est à la plus jolie et à la plus aimable femme de Paris.

Je t'envoie une lettre pour ta mère que je te prie de la prier d'exécuter.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 9. FERNEX, LE 21 JUIN 1782.

Je reprends la plume, mon cher cœur, et toujours avec un nouveau plaisir. Je suis si accablé d'affaires, d'écritures, de courses que je n'ai

1. Par exemple celles de *La Nouvelle Héloïse*.

2. Voltaire mourut le 30 mai 1778, à Paris, après avoir fait l'objet d'une apo-théose à la Comédie-Française.

3. Pierre-Michel Hennin (1728-1807), résident de France à Genève de 1765 à 1778, puis premier commis du Département des Affaires étrangères, où il inspira souvent la politique du comte de Vergennes et particulièrement celle concernant Genève.

Voir Henri Doniol, *Le C<sup>te</sup> de Vergennes et P.M. Hennin, 1749-1787*. Paris, 1898. A la fin de cet ouvrage, liste des papiers de Hennin conservés à la Bibliothèque de l'Institut.

4. Robert-Scipio von Lentulus (1714-1786), d'une famille patricienne bernoise, conquist la faveur de Frédéric II qui l'eut à son service de 1746 à 1779. En 1782, il conduisit les troupes bernoises à Genève, mais fut rapidement remplacé par Steiger et Watteville.

que des momens à moi. Il est onze heures du matin et j'ai déjà été à Copet, à une lieue et demi d'ici, chez le général Lentulus. Toute cette après-midi sera employée à aller au camp, à écrire des nouvelles ou des expéditions, il me reste une heure et cette heure sera pour toi et pour ta Mère à qui je compte écrire deux mots.

Je suis bien aise que la lecture d'Homère, ait de l'intérêt pour toi ; c'est lui qui a fait sortir l'esprit humain de son enfance, et son poème est encore aujourd'hui l'un des poèmes les plus parfaits. L'*Iliade* réunit les plus grands avantages : grandeur dans l'action, épisodes brillantes et ingénieuses, détails attachans et simples. Il est impossible de les lire sans en devenir enthousiaste. Il a des défauts, mais on les aperçoit que longtemps après l'avoir lu. Je suis bien aise que ta mère se soit décidée à te faire suivre cette lecture. Il est honteux, même pour une jolie femme, de ne connoître Homère que de réputation. Après que tu l'auras fini, il faudra lire Virgile. Tu le trouveras moins chaud, plus égal et plus fait pour servir de modèle. Après Virgile, tu liras *Télémaque* ; tu liras ensuite un petit poème de Voltaire qui, quoique mauvais, a beaucoup de mérite, et tu auras lu tous nos poèmes<sup>1</sup> grecs, latins et françois. Homère est un torrent, Virgile un fleuve sage et majestueux. Fénelon est une rivière moins forte, moins rapide, mais dont les bords sont bien intéressans. Le poème de Voltaire ressemble assez à un ruisseau d'une marche inégale, son eau est toujours claire, limpide ; tantôt elle semble s'étendre dans une prairie émaillée, tantôt elle s'élève sur des rochers, alors le ruisseau vous étonne par la rapidité de sa chute, il fait autant de bruit qu'un torrent ; son eau a de plus un charme inconcevable, il est impossible de la quitter quand une seule goutte a mouillé les lèvres. Nous lirons ce petit poème ensemble dans un an ou deux. Je ne te parle ni de la *Pharsale* de Lucain ni de la *Henriade*. La *Pharsale* est une histoire de la révolution opérée par Jules César dans la République romaine ; elle est froidement, gigantesquement et longuement contée. Quant à la *Henriade*, je n'en fais pas grand cas comme poème.

C'est assez parler poème, revenons à d'autres objets. Tu veux savoir quelles sont ici mes sociétés. Je n'ai pas le temps de m'y livrer, je n'en ai pas même le désir ; je vis avec mes camarades. Le comte François de Jaucourt<sup>2</sup>, Puiséguir<sup>3</sup> et Montagnac sont les seuls que tu connoisses. Nous lisons, le comte François et moi, tous les papiers de Genève ; il travaille beaucoup.

Tu conserves donc tes espérances, ma bonne amie, tant mieux, il ne faut encore jurer de rien. Nous chanterons victoire dans trois mois. Ménage-toi bien ; quant aux vestiges sur la poitrine, console-toi, dans cent ans d'ici il n'y paroitra plus et je me les suis rappelés avec plaisir.

Les trois dernières lettres que j'ai reçues ce matin ensemble me

1. Par ces mots « nos poèmes », il semble que Stanislas fasse allusion à une anthologie qu'il avait préparée pour sa femme. Il serait intéressant de savoir de quels vers de Voltaire il parle ici.

2. Neveu du général commandant les troupes françaises.

3. Dans une lettre adressée le 26 juin 1782 par Salomon de Charrière de Sévery à son épouse, on lit : « Ce comte de Puységur est un charmant jeune homme, d'une jolie figure, doux, poli et intéressant ». Cf. M. et M<sup>me</sup> de Sévery, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1912, t. II, p. 271.

prouvent ton exactitude et combien tu t'occupes de moi ; tu n'y penseras jamais plus que je ne pense à ma chère amie. Tu as vu ton frère, c'est une consolation, mais elle a été suivie d'un redoublement de douleur quand il a fallu le quitter. Le monde est une suite perpétuelle de bien et de mal, il faut s'y abonner.

Tu es bien aimable de n'avoir pas dansé, c'est un grand sacrifice et je t'en sais gré de tout mon cœur. Continue à m'écrire tous les jours, plutôt deux fois qu'une. Il te revient de la morale, je m'y mettrai le soir si j'ai un moment. Nos nouvelles d'ici sont atrocement bêtes. Les Genevois disent qu'ils se défendront et je crois, moi, qu'ils ne se défendront pas ; ils commencent déjà à foiblir. Ils essayent des bombes sur leurs terres et les vont chercher le lendemain pour ne les pas perdre ; cela s'appelle de l'économie. Tâche donc de dormir, mon cher cœur. Si j'étois comme toi, un peu désœuvré, je ne dormirois guères, mais la fatigue amène le sommeil et je n'en pense pas moins à toi.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 10. FERNEX LE 22 [juin].

La poste va partir, mon cher cœur, et tu n'auras point de morale d'ici à lundi. Je suis fort las, il a fallu écrire beaucoup et puis j'ai la tête si *enrévolutionnée* de toutes les facéties genevoises que je ne sais plus par quel bout prendre la morale. Il n'y a rien de nouveau ici, les portes de la ville sont encore ouvertes, nos troupes sur terres de France. Il n'y aura pas de grandes nouvelles, dit-on, d'ici la fin du mois. Je me porte à merveille. Ménage-toi, et aime-moi bien, voilà tout ce que je te demande. Dis à M. d'Euphrese<sup>1</sup> de te donner les appointemens d'Aubusson jusqu'au mois d'août inclusivement. Tu les donneras à M. Hénin pour me les faire passer. Adieu mon cœur.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 11. LE 26 JUIN 1782.

Je ne t'ai écrit que deux mots lundi, ma chère Delphine, en t'envoyant le commencement du chapitre des passions<sup>2</sup>. Je charge aujourd'hui La Roche de te donner une copie du Bulletin de nos opérations, jusqu'ici elles ne sont pas chaudes. Je commence cependant à penser que ces messieurs ont envie de se faire tirer quelques bombes, du reste, il faudra voir. Ils ont hier désarmé tous ceux de notre parti qui sont dans la ville, une seule maison<sup>3</sup> se défend encore avec beaucoup de

1. Son nom revient dans la correspondance et toujours à propos de sommes que Clermont-Tonnerre réclame. Ce sont des avances, dont Delphine se plaint. Son mari avait des dettes en se mariant, et continuera à en contracter ; il mourut ne laissant qu'une médiocre fortune.

2. Chapitre du cours de morale.

3. Celle du professeur Horace-Bénédict de Saussure (1740-1799), physicien et géologue célèbre. Il ne capitula que le 28 juin, après quatre jours de siège. Sur cet épisode, voir Ed. Chapuisat, *La prise d'armes de 1782*, p. 99 à 101.

bravoure ; il y a dedans les trois plus jolies femmes de Genève. Tu penses bien que les maris n'ont pas envie de les rendre. Quant à moi, je sais bien ce que je penserois à leur place. Il n'y a du reste aucune nouvelle. Je voudrois en avoir de Paris, et ce que je voudrois encore plus, ce seroit d'en avoir des tiennes et de nos espérances ; elles me sont bien chères, je crois que je t'en aimerois davantage, si cela étoit possible. Mande-moi aussi comment ta mère se porte, parle-lui de Courtivron et de mon embarras là-dessus ; il est au-delà de toute expression. Je la prie encore de penser aux affaires de mon père. Rappelle à Madame d'Angivillers ma requête pour Chaffaudel, quand elle aura réussi, je te serai bien obligé de le lui écrire ; c'est une petite grâce de plus que de la lui apprendre toi-même ; cela ne coute rien et cela fait plaisir.

Adieu, mon cher cœur, je voulois t'en écrire bien long, mais j'ai un peu mal à la tête, je suis mal disposé, j'attends la poste à onze heures, ma lettre ne partira qu'à midi, ainsi j'attendrai pour la fermer que j'aie reçu quelque chose de toi.

La poste ne m'apporte rien de toi. Je suis d'une humeur de chien. Je t'embrasse, mais pas sur tes yeux.

Par réflexion, je me rétracte, je ne veux pas fermer ma lettre avec de la rancune. Je t'embrasse partout et de tout mon cœur.

Lettre de Madame à Monsieur.

N° 12. CE 19 JUIN 1782 A 8 HEURES 1/2 DU SOIR.

*Bonjour, mon cher ami, sais-tu que je suis un peu fâchée contre toi ? je n'ai pas reçu de lettre de toi depuis celle que tu m'as écrite à Dijon le mardi de la semaine passée. J'ai peur qu'il ne te soit arrivé quelque-chose, car sans cela tu m'aurois certainement écrit. Tu sais, mon cher ami, combien je t'aime et par conséquent les marques de ton amitié me sont bien chères. Ecris-moi plus souvent si cela est possible. Si tu ne le peux pas, mande-le moi. Je tâcherai de m'accoutumer à être privée de tout ce que je désire le plus dans le monde. Si tu es malade, ne me le cache pas, car l'inquiétude est bien affreuse, surtout quand cela regarde ta santé. Je t'écris de Chantilly où nous sommes arrivées hier à onze heures du soir. Je rentre de la promenade avec Maman qui est bien lasse. Mr. le prince de Condé<sup>1</sup> nous a menées en calèche voir le hameau<sup>2</sup>. Rien n'est si joli avec tout cela, mon cher ami, en vérité, tout me paroît insipide depuis que tu n'es plus avec moi. Je disois hier au soir à Julie avant de me coucher que j'avois désiré de revoir Chantilly, et qu'au moment*

1. Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, était le parrain de Delphine.

2. Quelques jours auparavant, la baronne d'Oberkirch avait été reçue à Chantilly : « Le souper était servi au hameau, pittoresque réunion de fabriques champêtres au milieu d'un jardin anglais. La plus grande de ces cabanes est tapissée à l'intérieur de feuillages de verdure et l'extérieur est entourée de tout ce qui est nécessaire à un bon laboureur. C'est dans cette chaumière, qui forme une seule pièce en ovale, que l'on soupe à une douzaine de petites tables avec dix à douze couverts chacune. » *Mémoires*, éd. citée, t. I, p. 283.

*où mon désir étoit rempli cela ne me donnoit que de la tristesse. Je me rappellois que je devois y venir avec toi, et j'ai trouvé de la différence.*

*Nous avons beaucoup parlé de toi aujourd'hui ; M. le prince de Condé m'a demandé de tes nouvelles. Il y a fort peu de monde, les femmes sont à la campagne et les hommes à leur régiment. Maman et moi nous sommes fort aises qu'il y en ait peu, parce qu'il y a moins de visites à faire et moins de temps perdu. Tu ne t'imaginerois pas que je répète mon cahier de mathématiques à Chantilly ; enfin, mon cher ami, je ne perds pas une occasion de te plaire et de te marquer le désir que j'en ai ; mais aussi il faut y répondre et m'écrire un peu plus souvent. Adieu, l'Amour, ma paix sera bientôt faite, car mon cœur ne peut t'en vouloir qu'un moment. Maman te dit cent choses bien jolies ; elle t'aime, comme tu sais, c'est-à-dire beaucoup ; elle se porte fort bien actuellement. J'ai bien envie de savoir quand je te reverrai ; c'est un moment que j'attends avec bien de l'impatience.*

TON AMIE.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 12. AU QUARTIER GÉNÉRAL DE FERNEX, LE 28 JUIN 1782.

Je reçois tes deux lettres de 21, 22 et 23 juin et la poste va partir. Je suis trop heureux que tu m'aimes autant que tu le dis. Je t'assure que mon cœur est bien fait pour apprécier tes sentimens. J'ai eu un moment de foiblesse en lisant ta dernière lettre. J'ai besoin de courage pour penser que nous sommes loin l'un de l'autre et que cette absence te fait souffrir. Tes maux de cœur me font beaucoup de peine ; je ne te cacherai cependant pas qu'il s'y mêle un plaisir bien vif. Je ne t'écris qu'un mot aujourd'hui. Nous sommes dans de grandes écritures politiques.

La poste part encore demain, je te donnerai sûrement des nouvelles et probablement de bonnes. Ne dis à personne ce que je t'écris, ce ne sont que des espérances vagues que je ne voudrais pas donner à d'autres. Ainsi ne montre cette lettre à personne, pas même à ta mère. On ne parle plus de guerre ici et je compte revenir aussi bien portant que je suis parti. Dieu veuille que ce soit bientôt.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 13. A FERNEX, LE 28 AU SOIR.

Je t'écris, mon cher cœur, la veille de notre grande opération. Demain, à cinq heures du matin, nous sommons la ville d'ouvrir ses portes. Ils ont fait jusqu'ici de superbes préparatifs de défense<sup>1</sup>, ils ont mis dans un temple<sup>2</sup> de l'onguent et de la charpie pour les blessés,

1. Cf. Chapuisat, *op. cit.*, p. 105.

2. Temple de la Fusterie.

ils ont même, dit-on, commandé des bières pour les morts. Ce soir, ils ont coupé le pont des fortifications et font une magnifique contenance. J'espère que demain, cela changera en tout ; en tous cas, vogue la galère ! Tu es grosse et quand on est veuve, cela console un peu, mais il n'y a pas grand chose à craindre. En attendant, je vais souper, ma lettre ne partira qu'après l'événement. Bonsoir, mon cœur, à demain.

FERNEY, LE 29 A MIDI.

Nous avons sommé<sup>1</sup> ce matin à 5 heures la ville d'ouvrir ses portes et de bannir les chefs de la révolution actuelle ; ils avoient cinq heures pour délibérer. A dix heures, ils ont envoyé demander 24 heures pour se décider. On les leur a accordées<sup>2</sup>. Ainsi à demain ; ils ne se battront sûrement pas. Adieu, mon cœur, je t'embrasse. Nous sommes bien occupés. Embrasse ta mère.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 14. LE 2 JUILLET.

Genève est prise<sup>3</sup>, sans avoir tiré un coup de fusil<sup>4</sup> ; tu auras des détails incessamment. Je t'embrasse. Si tu es partie de Paris, je t'adresserai une lettre pareille à Soran.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 15. A GENÈVE, LE 5 JUILLET.

Je reçois tes trois lettres du 28. Tu es donc partie pour Soran<sup>5</sup>. Je t'envoie la relation<sup>6</sup> de ce qui est arrivé à Genève<sup>7</sup>. La poste part, je t'embrasse. Je t'écrirai demain et à ta mère.

1. Il existe plusieurs éditions de cette notification de l'ordre du marquis de Jaucourt d'obtenir pour ses troupes l'ouverture des portes de la ville. Voir Rivoire, n°s 2463-2467.

2. Cette déclaration du marquis de Jaucourt est un placard in-4° décrit par Rivoire, n° 2471. Lentulus et La Marmora donnèrent et publièrent également leur accord, Rivoire, n°s 2472, 2473.

3. Le plan d'attaque fut gravé et publié, voir Rivoire, n° 2480.

4. Décivant l'entrée des troupes étrangères, Mallet-Du Pan dit : « Dans l'après-midi, les généraux François et Suisse firent leur entrée... et cette Cité des arts vit ses rues jonchées de dix mille fusiliers. Leur introduction, objet d'un frémissement universel, n'avait pas coûté une goutte de sang au Parti qu'ils relevoient ; leur discipline épargna tout mauvais traitement au Parti qu'ils venoient abattre », *Tableau*, p. 98.

5. Sorans-les-Bleurey, Haute-Saône, arr. de Vesoul.

6. Elle parut dans les *Pièces importantes relatives à la dernière révolution de Genève*, cf. Rivoire, n° 2482, in-8°, 27 pages.

7. Sous la date du vendredi 5 juillet, le pasteur Ami Aimé Dunant note : « Monsieur de Jaucourt pour maintenir l'ordre faisoit faire beaucoup de rondes,

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 16. GENÈVE, LE 12 JUILLET 1782.

Je suis fort inquiet de toi, ma bonne amie, je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis ta lettre de Brie-Comte-Robert. Il faut que celles que tu m'as sans doute écrites pendant la route aient été perdues ou du moins long temps en chemin. Dans l'état où tu es, tu penses bien que j'ai besoin de savoir ce qui t'intéresse et c'est un guignon bien décidé que le retard de la poste dans ce moment intéressant. Je ne t'accuse cependant pas, car je te juge d'après moi, et je te crois incapable de m'oublier.

Nos opérations actuelles sont purement politiques, ainsi, je ne t'en parlerai pas. Nous avons même un moment de repos que je vais employer à voir les glaciers et les montagnes voisines de Genève. Je te promets de te raconter ce que j'aurai vu, cela fera la matière d'une lettre. Pour la morale<sup>1</sup>, je vois avec douleur que je ne pourrai pas t'en envoyer d'ici à quelque temps. Je suis occupé de faire une *Histoire de Genève* jusqu'au moment actuel. Le bibliothécaire<sup>2</sup> d'ici me fournit d'excellents matériaux. J'espère que cet ouvrage me fera honneur et c'est travailler pour ton amour-propre que de te donner un mari que tu puisses citer. La gloire militaire devient si rare qu'il faut s'en faire une d'un autre genre, quand on est bien aise de vivre plus longtemps qu'un sot. Il y a bien des gens de qualité qui jugeront que s'adonner à l'étude, et surtout en convenir, est une sorte de mésalliance. Quant à moi, je soutiens que la science est de tous les états. Je dis, comme Sénèque, qu'elle ne seroit bonne si on ne pouvoit pas la montrer, et si cette façon de penser est un travers, il faut me le passer, car après mon attachement pour toi, c'est le sentiment qui m'est le plus cher et auquel je tiens avec le plus d'entêtement.

Les femmes de Genève sont assez jolies, elles sont trop sages pour nos jeunes gens qui paroissent s'en plaindre ; moi, je ne me plains pas, mais je n'ai pas le temps de m'en louer. Adieu, ma tendre amie, aime-moi toujours, écris-moi et ne me gronde pas de ce que ma lettre est courte, parce que le courrier va partir. Mes respects à Maman.

jour et nuit par des dragons à cheval qui parcouroient toute les rues et ne permettoient aucun attroupement si petit qu'il fût... Les généraux des trois Puissances prirent dès le 8 juillet le caractère de ministres Plénipotentiaires, produisant leurs lettres de créance au Magnifique Conseil, M. le Baron de Lentulus fut remplacé par Mess. Steiger et de Wattville, membres du Sénat de Berne.»

Francis D'Ivernois, ennemi acharné des occupants, se plait à rendre « justice à la discipline qu'observèrent les troupes dans le sein d'une ville opulente, qu'elles avaient espéré de prendre d'assaut, et à la fidélité avec laquelle leurs généraux firent respecter jusqu'aux moindres propriétés personnelles du peuple, qu'ils venaient de dépouiller de ses loix », *op. cit.*, t. III, p. 146.

1. C'est-à-dire : pour le cours de morale qu'il avait promis de lui envoyer.

2. Jean Sénebier (1742-1809), pasteur, savant et bibliothécaire (1773-1795), rédigea un *Catalogue raisonné des manuscrits conservés dans la bibliothèque de Genève* (1779) et une *Histoire littéraire de Genève* (1796). Comme savant, il s'est distingué par des recherches de météorologie, de physique et de physiologie. Voir la notice que lui a consacrée F. Gardy dans le *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse*, t. VI, p. 160.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 17. LE 17 JUILLET.

Nos inquiétudes sont dissipées, ma chère amie. La poste d'avant-hier m'a apporté quatre lettres de toi. Je suis bien aise de te savoir toujours bien portante, aux maux de cœur près. Je te prie d'assurer ton Papa et ta Maman de mon tendre respect. Je ne puis encore te flatter d'un prompt retour. Nos opérations politiques seront longues et je doute qu'avant un mois, même un mois et demi, nous en soyons débarrassés. Je ne t'écris que deux mots parce que j'ai un mal à la tête affreux depuis deux jours. C'est une maladie épidémique que l'on a baptisé *l'influenza*<sup>1</sup>. Elle consiste en un mal de gorge horrible, des douleurs de tête et un mouvement de fièvre ; elle n'a aucun danger et ne dure que trois ou quatre jours. Adieu, mon cher cœur, je t'embrasse bien tendrement.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 18. GENÈVE, LE 21 JUILLET 1782.

Je profite, ma bonne amie, d'un moment qui précède le dîner, et pendant lequel ces Messieurs font une partie de trictrac, pour causer un peu avec toi. Tu es la compagnie de tous les momens, et je crois que depuis notre séparation, il ne s'est pas passé une heure sans que je n'aie pensé à toi. Je vois avec douleur que je ne puis prévoir le moment de nous réunir. Les négociations<sup>2</sup> ne marchent pas encore avec rapidité, les esprits sont difficiles à rapprocher, nous ne concevons pas cela nous autres qui sommes d'accord. Si les deux partis avoient seulement pour l'autre un centime du sentiment qui m'unit à toi, la guerre ne seroit pas longue. Ces coquins-là se haïssent et nous en souffrons, ainsi va le monde. Quand on veut connoître le coupable, il ne faut pas toujours aller à celui qu'on punit. Je me porte bien. Ma grippe a été l'affaire de trois jours, et à un peu de toux près qui me tourmente de moment à autre, c'est une affaire terminée.

Depuis que nous sommes ici, j'ai vendu mes deux chevaux parce que j'en avois moins besoin et qu'ils mangeoient véritablement trop. La jument noire a été vendue 25 louis ; le petit cheval, qui avoit eu l'esprit de prendre un effort, n'a été vendu que cinq. Me voilà actuellement seul de bêtes avec mon secrétaire et le fidèle Auger. Voilà à

1. C'est depuis 1782 que le mot *influenza* est attesté avec le sens de grippe maligne, et la lettre de Stanislas est la preuve que ce sens est si nouveau que Delphine ne le connaît pas encore ; pour le lui faire entendre, son mari lui décrit les symptômes de la maladie. Voir Bloch-Wartburg, *Dictionnaire étymologique*.

2. « Le 9 juillet, le premier syndic, en vertu d'une note des plénipotentiaires, nomma en Deux Cents une commission de huit personnes pour travailler à un plan de pacification, en prenant pour base l'Edit de 1738 et les bases remises par ces Messrs » (A.A.D.).

quoi je passe ma vie : le matin, je me lève de bonne heure, je vais quelquefois me promener avec le comte François de Jaucourt à cheval, moyennant qu'il me prête un des siens ; nous causons philosophie, histoire, littérature, souvent nous parlons de toi, car j'ai besoin d'en parler. Après nos promenades, ou dès le matin, les jours où je ne sors pas, je travaille à mon *Histoire de Genève* ou à la politique. Nous dînons à deux heures, l'après-midi, je retourne à mon travail. Nous avons, à une demi-lieue d'ici<sup>1</sup>, un mauvais opéra-comique. J'y vais assez souvent, les autres soirées se passent dans la bonne compagnie où je m'amuse au point où tu sais que cela m'arrive dans les endroits où tu n'es pas. Mon *Histoire de Genève* m'occupe et m'intéresse beaucoup ; c'est une tâche difficile et brillante. J'ai trouvé d'excellens matériaux dans la Bibliothèque de la République. J'en suis à peu près à l'époque de la Réformation<sup>2</sup>. Alors, la Savoie faisoit à Genève une guerre continuelle. Genève lui opposoit une résistance incroyable. Le courage des femmes, l'héroïsme des bourgeois<sup>3</sup>, les miracles que la ville à faits de 1530 à 1600, rapprochés de sa conduite actuelle, doivent présenter un intérêt<sup>4</sup>. L'on verra d'une manière frappante le rapport exact qui existe entre la décadence des vertus factices et le progrès des connoissances. La liberté de participer au gouvernement, ou de choisir celui qui gouverne, l'attachement à la doctrine reçue et la douleur d'en voir naître une autre étoient, en 1500, les vertus du moment. Elles étoient jointes à l'ignorance la plus profonde, de là la bravoure excessive des nouveaux protestans et la féroce valeur des catholiques qui les attaquoient. Aujourd'hui, les hommes sont trop instruits pour se quereller par un mauvais calcul. Ils écrivent fortement, parce qu'écrire fait une réputation et ne fait pas de mal, ils troublent, ils abattent, ils tirent en l'air ; mais quand ils voient la corde ou le canon, ils calculent qu'il vaut mieux vivre et ils capitulent. Quand ce calcul se fait froidement, s'il se fait long temps d'avance, ce calcul qu'ils voyoient dans le lointain se trouve tout d'un coup près d'eux ; ils lui obéissent avec soumission, précipitation et se sauvent. C'est ce qu'ont

1. Ce théâtre se trouvait à Châtelaine. Le 18 septembre, il se transporta au jeu de paume de Saint-Gervais (A.A.D.).

2. La période à laquelle Clermont-Tonnerre fait allusion s'étend de 1536 (constitution de Genève en république indépendante) à 1603 (conclusion du traité de Saint-Julien, qui mit fin aux luttes entre Genève et la Savoie). Elle a été étudiée en dernier lieu par Lucien Cramer, dans le chap. IV de l'*Histoire de Genève des origines à 1798*, p. 283 à 314.

3. L'héroïsme des Genevois, hommes et femmes, se manifesta particulièrement lors de l'Escalade du 11-12 décembre 1602, où les troupes savoyardes furent repoussées.

4. Le passage qui suit est bien intéressant, on y voit Stanislas philosopant sur l'histoire. On peut se demander si ces considérations il ne les a pas empruntées à Mallet-Du Pan, qui passa la révolution à Genève, et les a développées dans son *Tableau historique*. Il y montre les citoyens de la petite république, « enrichis des bienfaits de la nature, de la civilisation et de l'industrie », brusquement « rassasiés de leurs loix, de leur bien-être, de leur heureuse patrie, pour y transporter les tumultes des sociétés naissantes ou corrompues », p. 5.

fait les représentans<sup>1</sup>. Les uns sont des lâches<sup>2</sup>, les autres étoient des héros ; nous le disons, nous l'écrivons même parce qu'il n'en coûte rien pour l'écrire. S'il falloit faire comme les anciens huguenots, nous y regarderions à deux fois. J'ai été interrompu par le dîner. J'attends demain de tes nouvelles. Les deux derniers courriers ne m'en ont pas apporté. J'ajouterai demain quelques lignes à mon épître. Embrasse Maman et ton Papa.

## LE 22.

La poste arrive et ne m'apporte rien ; elle repart avec ma lettre d'hier et je t'écrirai mercredi.

### Lettre de Monsieur à Madame.

## N° 19. A GENÈVE, LE 24 JUILLET 1782.

J'ai bien reçu, ma bonne amie, tes lettres n°s 23, 24 et 25. Tu es une petite personne charmante ; bien exacte et bien aimable. Tu sais tout le plaisir que tu me fais en m'écrivant et tu m'écris à chaque poste. Je voudrais bien avoir autant de temps à moi, mais je suis surchargé d'ouvrages et je ne trouve pas autant que je le voudrais, le temps de t'écrire. J'ai bien celui de penser à toi ; quand même je ne le voudrais pas, cette idée se présenteroit, et je t'avoue que je ne suis jamais tenté de l'éloigner. Tu m'as fait un grand plaisir en me parlant des voyages que tu voulois faire ici, j'ai rêvé un instant qu'il étoit réel et ce rêve m'a fait grand plaisir ; pourquoi ne peut-il pas avoir lieu ? Je me [rends] à la raison, je crois cependant que l'on a exagéré les mauvais chemins. Je t'assure qu'ils auroient été fort beaux. J'ai été tenté d'aller te voir à Sorans, c'étoit l'affaire de trois jours pour aller, revenir et passer 24 heures avec toi. La seule crainte de faire une folle dépense m'a retenu. C'est une vilaine chose que l'économie, quand elle prive d'un plaisir aussi pur que vif. Je t'assure que je lui ai donné bien des malédictions.

J'ai écrit à ton Papa en lui envoyant une lettre pour Courtivron à laquelle je le prie de joindre son cautionnement. J'écris en même temps à d'Euphrese pour qu'il envoie à Courtivron la procuration à signer, pour qu'il puisse finir tout de suite. Je te prie d'embrasser

1. Rappelons que, sous le nom de « Représentants », on désignait les citoyens et bourgeois qui avaient porté une représentation à la Maison de ville en février 1765, et qui, par leur opposition au Conseil des Deux Cents et au parti aristocratique, déclenchèrent la prise d'armes de 1782.

L'opinion exprimée ici par le comte de Clermont se retrouve dans une lettre que le pasteur Jean Roget adressa le 2 octobre 1782 à son ami Samuel Romilly, à Londres : « ... Plus je réfléchis sur la conduite des chefs Représentants et plus je me persuade que le défaut de courage a été en dernier ressort la vraie cause de notre déroute » (p. 268).

2. La reddition de la ville fut décidée à une faible majorité, à la suite d'une entrevue du pasteur Mouchon avec La Marmora. Les chefs représentants quittèrent Genève et de nombreuses familles émigrèrent pour ne pas subir l'occupation. Devant l'inutilité de la résistance, le Conseil publia une dernière déclaration, *Genève la nuit du 1 au 2 juillet 1782*, voir Rivoire, n° 2480 a.

Maman pour moi. Je te laisse le soin de la remercier de ce que ton Père a fait pour moi. J'y suis infiniment sensible et je pense qu'elle y a beaucoup contribué.

Nous n'avons rien de nouveau ici. La ville est ennuyeuse et calme. Je passe ma vie dans mon cabinet et avec le comte François ; c'est le seul homme de mon âge et de Versailles avec lequel je sois flatté de me lier. Ta Mère me disoit toujours qu'il faut dans ce pays-là avoir un ami pour faire fortune. Si cela lui convient, ma fortune est faite, celui à qui je désire de me lier n'est du moins pas bête comme le duc de P[olignac] que j'aime de tout mon cœur, mais qui n'est pas une société fort amusante.

Je souffre quand je pense que je serai probablement encore six semaines sans te revoir, en attendant, je t'écrirai, je penserai à toi et c'est un bonheur ou du moins une consolation. Porte-toi bien, aie soin de ta santé, elle est bien intéressante ; l'état où tu es te rends encore plus chère à ton époux. J'aime l'enfant que je ne connois pas encore, je ne l'aime qu'à cause de toi. Il viendra un temps où nous nous aimerons à cause de lui et nous ne nous en aimerons pas moins. Il n'y a de vraies que les jouissances de la nature. J'ai goûté quelques plaisirs dans ma vie ; j'ai couru après le bonheur avec frénésie, je ne l'ai trouvé qu'après de toi. Celui que nous présente le tourbillon du monde est fatigant. Les plaisirs vifs pèsent pour ainsi dire sur notre cœur, et il se repose sur les jouissances douces. Je suis plus heureux éloigné de toi que je ne l'ai été près d'une maîtresse que je croyois adorer ; mon âme est paisible, je t'estime et je t'aime. Je trouve que le bonheur devient une douce habitude, on se l'identifie, on est heureux, comme on respire ; cela vaut bien le délire et les secousses des passions. Ce mot me rappelle que je te dois de la morale<sup>1</sup>, je voudrois tenir ma parole, mais l'histoire ne m'en laisse pas le temps. Ce sera pour notre réunion.

Je suis bien aise que tu lises, l'*Odyssée* est peut être moins bon que l'*Iliade* et être cependant d'un grand intérêt. Quand tu liras Virgile, je serai bien aise d'en savoir ton avis. Virgile est comme notre bonheur actuel, Homère est comme ma jeunesse. Tout cela a son agrément, mais j'aime mieux Virgile. Adieu, ma chère amie ; je t'embrasse de tout mon cœur.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 20. LE 27 JUILLET 1782.

J'ai reçu ta lettre n° 26. Je ne suis pas étonné, mon cher cœur, que tu aies souvent l'occasion de te plaindre de ma paresse. La poste est on ne peut plus inexacte et longue ; d'ici à Soran, nos lettres passaient par Paris. J'ai trouvé un moyen pour Luxeuil qui abrège beaucoup, c'est de les adresser à Bâle à *Mrs Mercier et fils à Bâle* et de mettre

1. C'est-à-dire : la suite du cours de morale, mais l'*Histoire de Genève* ne m'en laisse pas le temps.

sous l'enveloppe mon adresse à Genève. Je me suis arrangé pour cette voie parce qu'en six jours j'aurai des nouvelles ; cependant, je t'écrirai aussi par Paris. Si je te ruine, je veux que ce soit en ports de lettres. Tu diras que je t'écris aujourd'hui encore en courant ; j'en suis fâché, mais je vais monter à cheval et j'ai travaillé toute la matinée sans m'apercevoir du temps. Je te promets une longue lettre après-demain par Paris, une mardi par Basle et une autre du même jour par une occasion. Je t'embrasse de tout mon cœur. Adieu l'Amour.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 21. LE 29 JUILLET 1782.

Le courrier d'aujourd'hui ne m'a point apporté de tes lettres ; c'est une horreur que cette poste. Nos affaires d'ici sont d'une lenteur affreuse. Il est mort un président à la commission chargée du travail, on l'a remplacé et cela a pris du temps. J'espère que ce travail sera fini dans quinze jours ; après cela, il faudra l'examiner, l'approuver, le faire sanctionner, enfin cela sera au moins l'affaire de six semaines. C'est une bizarrerie singulière que de se marier, de s'aimer, se quitter et ne se revoir qu'au bout de trois mois. Tout cela me contrarie horriblement. Nous avons ici des chaleurs horribles. Notre voyage des montagnes pourra bien ne pas se faire. Nous avons laissé passer le temps où nous étions libres, et le retour du travail empêchera probablement notre voyage.

La société ici m'ennuieroit si j'y allois plus souvent. La Comédie me distrait, mon cabinet m'occupe infiniment. Mon *Histoire de Genève* avance, j'espère qu'elle me fera honneur. J'y mets toute l'application dont je suis capable. Je te prie, mon cher cœur, d'embrasser mon oncle pour moi, ainsi que ma sœur. Mande-moi si tu as des nouvelles de Courtivron et de cette affaire-là. Adieu, mon cœur, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Maman. Ménage bien ta santé.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 22 a. GENÈVE, LE MARDI 30 JUILLET 1782 A MIDI.

Je profite, ma bonne amie, du départ d'un citoyen de Genève, pour te faire tenir cette lettre. Je quitte pour l'écrire mon travail sur l'histoire dont je suis occupé depuis sept heures du matin. C'est une entreprise difficile ; plus j'avance et plus je m'en aperçois. Il faut lire de gros livres qui ne finissent point, traduire du mauvais latin, faire des extraits énormes et surtout rechercher de vieilles dates. Le dernier article est ce qui m'ennuie le plus. Le comte François m'aide à faire des extraits. J'espère que mon ouvrage sera presque fini lors de mon départ. Mande-moi si tu seras longtemps à Luxeuil, ou s'il faudra que j'aie te rejoindre à Hamonville. Mon père m'a écrit, il y a quelques jours ; il paroît que ses affaires vont mal, il parle de vendre sa mai-

son<sup>1</sup>. De quelque manière que cela tourne, nous n'en serons pas moins heureux. Nous voilà débarrassés de Courtivron, pauvres, mais sans dettes, nous aimans beaucoup. Notre union va être encore resserrée par un nouveau lien. Je connois peu de situations plus douces. Avec de l'ordre et le bonheur d'être ensemble, nous ne sentirons pas les privations et toutes les fois qu'à une fantaisie chère, on peut substituer une jouissance qui ne coûte rien, la fantaisie est bientôt oubliée.

Je suis quelquefois étonné de voir que je ne suis plus malheureux. J'ai été si longtemps balotté, vexé par les hommes et par mes passions, je m'étois accoutumé à ne plus croire au bonheur ou à le placer si loin de moi que je ne cherchois pas à l'atteindre. Ma position est changée, il ne me manque que d'être auprès de toi, et la certitude que tu partages le désir de notre réunion me fait attendre avec confiance le moment qui doit l'effectuer. Comment te portes-tu ? Ménages-tu bien ta santé ? Tu ne m'en parles pas dans ta dernière lettre, tu me parles de tes rêves. C'est du moins une preuve que tu dors ; tu ajoutes que tu penses à moi dans tes rêves, cela est infiniment aimable. Tu n'es pas étrangère aux miens, mais la multitude d'objets qui m'occupent pendant le jour mêlent quelquefois à ton image des diplômes, des bulles ou des dates qui te forment une assez vilaine escorte. Si nous croyions encore aux dieux protecteurs des songes, je les prierois de te placer toujours dans les miens, mais sans le concours diplomatique, là tout simplement *en jupon court, en blanc corset* et pour peu qu'ils négociasent avec moi, je leur ferois encore grâce et du blanc corset et du jupon court. Tu vois que je suis très facile en négociation.

#### N° 22 b.

Tu me mandes que M. Dumesnil *m'aime beaucoup*. Je te gronderois volontiers. Ne trouves-tu pas que le mot *aimer* perd de sa force quand il est prodigué ? En amour, il est consacré ; en amitié, on se le permet ; mais en liaison de société, il est déplacé. Je ne pourrois plus te dire : je t'aime, quand je t'aurai entendu dire que l'homme que je connois à peine *m'aime beaucoup*<sup>2</sup>. C'est peut-être une querelle d'Allemand que je te fais, mais je te prie de me la pardonner. Il faut se quereller dans la vie, on a ensuite le plaisir de se raccommoder.

Tu es donc brouillée avec les rats<sup>3</sup> de Soran. J'espère qu'il n'y en a point à Luxeuil ; en tout cas, ils ont tort de s'attacher à toi, car quoique je sois ton mari, je te dois la justice de dire que tu as beaucoup moins de ces animaux-là que les femmes de ton âge et de ta figure. Je te prie

1. Sa maison de Paris, de la rue des Vieilles Tuileries, où il logeait le jeune ménage.

2. Delphine avait écrit : « Nous avons eu à dîner aujourd'hui... M<sup>r</sup> Dumesnil. Il te connoit beaucoup, à ce qu'il m'a dit. Il m'a paru fort attaché à toi, j'ai eu bien du plaisir en voyant qu'il t'aimoit... »

3. Dans cette même lettre, la jeune femme se plaignait des rats de Sorans, qui sont en si grande quantité « qu'ils me réveillent de temps en temps. Je les hais à Sorans plus que partout ailleurs. » Et Stanislas répond en plaisantant et emploie le mot au figuré, avec le sens de caprice, fantaisie. Littré en cite plusieurs exemples empruntés à des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre autres celui-ci, choisi dans les *Mémoires* de M<sup>me</sup> d'Epinay : « Je n'ai jamais compris comment vous aviez pu un instant adopter ses rats. »

de voir que je te fais des compliments. Cela n'est pas trop marital ; au vrai, je ne sais pas pourquoi l'on s'interdiroit le plaisir de louer son bien. Tous nos usages ont encore un grand besoin de réforme, ils sont d'une grande inconséquence. Pour dire du bien d'une maison, il faut l'avoir habitée, et pour se permettre de louer une femme, il faut lui être absolument étranger. Le moment où son choix ou votre étoile vous ont mis à même d'en juger à l'user est celui où il ne vous est plus permis d'en dire un mot. Le silence est le partage éternel et du mari et de l'amant. Il est vrai que l'on se corrige un peu depuis quelques années, on parle plus de sa maîtresse et de sa femme ; aussi y a-t-il plus de bons ménages et de femmes affichées.

On m'apprend dans ce moment que ma lettre ne partira que demain. Je te quitte pour mon travail, je la finirai ce soir.

### LE 31.

Nous avons été hier à la Comédie<sup>1</sup>, on a donné le *Silvain*<sup>2</sup>. Quoiqu'il fût assez mal joué, je l'ai écouté avec plaisir.

Le soir, au sein d'un bon ménage,  
Nous oublions les fatigues du jour...

Ce soir est encore bien loin, mais son attente soutient.

Si tu ne veux qu'un cœur fidèle  
Tu n'as plus rien à désirer...

J'aime à croire que tu es bien convaincue. La fidélité ne m'a jusqu'à présent coûté aucun effort. Tu sais que je ne suis pas infiniment scrupuleux, je suis fidèle par sentiment encore plus que par principe ; cela a bien son côté flatteur.

Adieu, ma bonne amie, on vient chercher ma lettre. Celui qui te la remettra est M. Jalabert<sup>3</sup>. Je te prie de lui faire bien des politesses. Tache de l'arrêter à dîner.

Respect, hommages et embrassades à Maman, à mon oncle et à ma sœur. Adieu, ma chère amie.

### Lettre de Monsieur à Madame.

#### N° 23.

Je n'ai reçu qu'avant-hier, ma bonne amie, ta lettre du 21 juillet datée de Soran ; cependant, par le timbre qui est de Rioz<sup>4</sup>, il paroît

1. La comédie se donnait encore au théâtre de Châtelaine, situé en terre savoyarde.

2. Comédie en un acte de Marmontel, musique de Grétry, représentée le 19 février 1770 par les Comédiens italiens ordinaires du Roi.

3. Le conseiller François Jalabert, du parti des négatifs, avait été arrêté par les représentants au début de la révolution et détenu avec d'autres otages jusqu'au 2 juillet, date de l'arrivée des Français.

Il quitta Genève et se rendit à Plombières pour y faire une cure (lettre de Delphine, du 20 août).

4. Haute-Saône, arr. de Vesoul.

qu'elle n'a point passé par Paris. Je pense comme toi, il ne faut pas nous faire des reproches sachant bien que nous n'avons pas tort. C'est la poste qu'il faut accuser et dire toujours, comme Babet dans la chanson,

c'est bien la faute du guet,  
ce n'est pas ma faute.

Malgré cela, ta santé m'inquiète toujours. Tu me mandes qu'elle est bonne, mais cela peut changer d'un moment à l'autre, et dans l'état où tu es, tu me pardonneras bien un peu d'inquiétude. Je t'en prie, ménage-toi, ne fais pas d'imprudence ; tâche d'arriver à bon port. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'un enfant m'attachera à toi d'une manière plus particulière encore, s'il est possible. Je t'aime de toute mon âme et je crois que je t'aimerai encore davantage.

Tu veux que je te parle de Genève ; mais, mon cœur, pense donc que cela est d'un ennui à périr et que mon devoir, dans ton état actuel, est de ne te pas fatiguer par de l'ennui. Il n'y a pas à tout cela le mot pour rire. Après notre arrivée, on a nommé une commission pour proposer un code<sup>1</sup> ; ce code fini, il faut que les plénipotentiaires l'examinent et qu'on le reçoive. Pendant que l'on faisait le code, il y a eu du repos pour nous ; actuellement, il va y avoir du travail. Savoir quand cela finira, c'est ce que j'ignore, mais il y a apparence que le tout sera terminé en septembre. Du reste, la ville est tranquille.

Mon *Histoire de Genève* avance assez, voilà toutes mes nouvelles. Je crains bien de ne pas te faire le détail des glaciers. Il n'est pas encore bien décidé que j'y aille. On ne parle plus de ce voyage et mes finances sont assez basses pour me dispenser de dépenser le plus qu'il me sera possible.

Je t'assure que l'ennui et l'inaction à laquelle sont réduits ici Messieurs les officiers françois, tient à leur grand nombre, au genre de vie resserré, et peut-être au peu de frais qu'ils font auprès des dames, d'ailleurs il faudroit avoir le diable au corps pour se passer des fantaisies sur la ruine de sa patrie. Nous avons ici Madame Tronchin<sup>2</sup> qui t'a vue à Versailles chez Madame de Lamballe. Elle connoît ta Mère ; elle a une grande jouissance à parler des femmes de la cour. Engage ta Mère, que j'embrasse ainsi que toi, à me mander quelque chose d'honnête que je puisse lui montrer. Adieu, mon cœur.

1. Voir p. 115, n. 2.

2. Cette dame de Genève, dont le comte de Clermont se moque chaque fois qu'il écrit son nom, était très vraisemblablement Marie-Elizabeth Calendrini, épouse de Jacob Tronchin, le représentant des Négatifs à Paris (1717-1801). Dégoûté de la politique genevoise, il avait abandonné la ville et s'était retiré à Paris, où il habita d'abord au Palais-Royal chez le Dr Théodore Tronchin, médecin ordinaire du duc d'Orléans, et lorsque Théodore tomba malade, Jacob s'en fut chez Jean Diodati, ministre du duc de Mecklembourg à Paris, et gendre du docteur.

Tronchin connaissait parfaitement Vergennes et avait l'oreille de Versailles et de la cour. De Paris, où il passa tout le temps des troubles, il échangea de nombreuses lettres avec Antoine-Charles Saladin ; les siennes sont conservées aux archives de Crans, tandis que soixante-quatre lettres de Saladin, écrites de 1780 à 1784, se trouvent dans le vol. 217 (anc. A.137) des Archives Tronchin, à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

## Lettre de Monsieur à Madame.

## N° 24. GENÈVE, LE 3 AOÛT.

J'ai reçu hier, ma bonne amie, après le départ de ma lettre, celles que tu m'as écrites de Soran, n° 28 et 29. Tu me mandes que tu as un mal d'aventure au doigt ; il faut y prendre garde. Cela est quelquefois douloureux au point de donner la fièvre, et la fièvre ne vaut rien pour ton état. Il m'occupe toujours actuellement. C'est à cela que je rapporte toutes mes pensées. Plus je pense à cet objet, plus je trouve qu'une femme enceinte est un être respectable et intéressant. J'y avois rarement fait réflexion. Voilà comme sont les hommes. Il faut que leur intérêt les avertisse des vérités les plus simples, et qu'il fixe sur elles une attention qu'ils ne leur auroient pas accordée sans ce mobile puissant.

Le rêve que tu me racontes m'a fait de la peine, je te défends d'avoir mauvaise opinion de moi, même en dormant. C'est une habitude qu'il ne faut pas prendre. Environné de vérités affligeantes, nous devons à l'erreur une grande partie de nos plaisirs. Si l'erreur se mêle aussi de nous attrister, il n'y aura plus moyen de vivre. Cette vérité générale n'est cependant pas trop applicable à nous, notre bonheur a quelque chose de réel. C'est peut-être pour nous remettre au niveau de tout le monde que la Providence envoie des songes tristes. Quoiqu'il en soit, je m'y sou mets et je te promets par réflexion de rêver ce que tu voudras, pourvu qu'une fois bien éveillée, tu me rendes la justice que tu me dois. Embrasse ta Mère pour moi. Assure mon oncle de mon respect. Je te prie de traiter bien l'abbé Bremontier, mon ancien gouverneur, je lui ai des obligations. C'est un parfait honnête homme ; d'ailleurs, quand on est destiné à avoir des enfans, il faut rendre à ceux qui nous ont élevé, nos enfans nous le rendront. Cela peut n'être pas prouvé, mais cela est généralement vrai. C'est une idée, consolante que de se dire qu'une bonne action est presque toujours de l'argent placé à intérêt, c'est cependant une des idées que je me suis répétées le moins souvent. La poste va partir par Paris, je t'écirai encore par la Suisse aujourd'hui.

## Lettre de Monsieur à Madame.

## N° 25. LE 3 AOÛT 1782.

Je t'ai écrit ce matin par la poste de France, mon cher cœur, et je t'écis encore par la Suisse. Je crois que c'est de l'exactitude. Je répondois à ta lettre n° 28. Je vais répondre à celle n° 29 que j'ai reçue le même jour. Je crois que c'est de l'ordre ; et comme ce sont les deux choses que tu m'as le plus souvent recommandées, je crois que tu seras contente de moi.

J'ai reçu une réponse de la comtesse Diane qui est à Aix-la-Chapelle ; je lui ai écrit une seconde lettre avec toute l'éloquence dont je suis susceptible. Sa réponse ne peut pas encore m'être arrivée. Notre séjour

est fixé à Genève, ainsi ne m'écris plus à Ferney. Nous sommes ici depuis la reddition de la ville et nous y resterons jusqu'à la fin.

Tu te plains, ma bonne amie, que chaque lettre éloigne le moment où nous nous reverrons. En vérité, ce n'est pas ma faute, et j'en souffre autant que toi, mais il est impossible que cela aille plus vite. Je crois que positivement nous en serons quittes à la fin de septembre, mais il me paroît bien difficile que cela soit terminé avant, quelque zèle et quelque empressement qu'on y mette. Je trouve le temps un peu moins long que je ne le trouverois sans cela, pour celui que j'emploie à mon *Histoire de Genève* ; j'y travaille avec la plus grande assiduité, et quoique un peu aride, cela a de l'intérêt. Mon *Influenza* n'a pas duré plus de trois ou quatre jours, je ne me suis pas fait saigner et elle s'est en allée d'elle-même à peu près comme elle étoit venue. Ainsi, mon cœur, ne sois plus inquiète sur ma santé, elle est parfaitement bonne. Donne-moi des nouvelles du rétablissement de Stoline. Remercie bien Maman des soins qu'elle lui a donnés. Tu ne me parles plus de Méréelle ; mande-moi comme il se porte et surtout s'il se conduit bien.

Il n'y a rien de nouveau dans ce pays-ci ; tout y est d'un calme bête. Quelles sont tes lectures dans ce moment-ci ? Ta dernière lettre me parloit d'Enée, je suis bien aise de te voir voyager avec lui. Quand tu en seras aux derniers livres, mande-moi l'impression que t'aura faite l'épisode du cerf blessé<sup>1</sup> par les chasseurs troyens, rapportant à celle qui le nourrit la flèche dont il est percé. Ce morceau-là m'a fait toujours une peine vraie, et ne fut-ce que pour avoir tué cette pauvre bête, je n'aurois jamais vu de bon œil ces malheureux Troyens. Remarque avec moi combien peut le charme du style. Un mauvais poète vous raconte froidement le sac d'une ville, la chute d'un empire et vous n'êtes pas ému. Virgile vous peint un cerf mourant, et vous pleurez. La vérité est belle, mais elle doit beaucoup à ses habits.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 26. GENÈVE, LE 5 AOÛT 1782.

Je ne t'écrirai qu'un mot aujourd'hui, mon cœur, parce que nous sommes sortis ce matin et que je rentre un instant avant le départ de la poste. Je me porte fort bien. Tu dois recevoir bientôt les lettres que je t'ai écrites par Basle. Mande-moi bien exactement des nouvelles de ta santé, tu sais combien elle m'est chère. Je travaille toujours beaucoup. Adieu, mon cher cœur, embrasse Maman bien tendrement pour moi.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 27. LE 7 AOÛT.

Je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis trois couriers. Je pense, mon cher cœur, que c'est la faute de la poste ; en vérité, elle a bien

1. *Enéide*, livre VII, v. 487 s.

tort de ne pas m'apporter tes lettres, elles sont si nécessaires à mon bonheur. Je suis ici à peu près seul, et je me rappelle souvent avec douleur que tu n'y es pas. Je commence à trouver notre séparation bien longue. Mon travail me distrait un peu, mais quand je le quitte, je reviens à ton idée, et ton idée à côté de celle de l'absence me devient quelquefois pénible. Quand nous reverrons-nous ? quand aurai-je le bonheur de t'embrasser ? Le temps qui me reste encore à passer ici se présente à mon esprit comme un siècle. Pourquoi condamnés à exister si peu de temps, sommes-nous encore réduits à désirer que cet espace si court s'écoule d'une manière plus rapide ? C'est exactement un pauvre qui jette dans la rivière trois liards sur un sol qui lui reste. Ma comparaison n'est ni gaie ni noble, mais elle est vraie, et d'ailleurs aujourd'hui mon âme est mal montée. La tristesse est assez dans mon caractère. Eloigné de toi, elle redouble. Tes lettres me sont une consolation, elles me remettent pour quelque temps ; quand elles sont rares, les rechûtes deviennent fréquentes et plus longues. C'est le cas où je suis aujourd'hui. On vient chercher mes lettres pour la poste. Adieu, mon cœur, je t'embrasse de toute mon âme.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 28. LE 12 AOÛT 1782.

Je suis un vilain paresseux, ma chère petite, et tu as toutes les raisons possibles de me quereller. J'ai passé deux postes sans t'écrire. Nous avons eu quelques jours de dissipation ; nous avons joué la comédie à la campagne ; l'exemple est contagieux, notre troupe de comédie, quoique mauvaise, nous a fourni deux actrices passables quoique laides, et nous nous sommes permis cette gaieté-là. Il faut convenir que tu as bien un peu tort aussi, car je ne reçois presque plus de signe de vie de ta part. Où en est ta grossesse, les maux de cœur, nos espérances et même nos certitudes ? Prends bien garde à ta santé, aime-moi toujours. Sois bien convaincue que je pense à toi. Ma petite paresse est mon premier tort et je n'en mériterai plus le reproche. Je suis très pressé de travail d'ailleurs et comme j'ai perdu quelques jours, il faut le rattraper. Je suis bien aise que tu aies plu à mon oncle. C'est un homme respectable, doux et qui, livré à lui-même, seroit aimable, mais l'entourage n'en vaut rien.

Adieu mon cher cœur, je t'écirai par la poste de Suisse demain soir. Embrasse Maman et mon Oncle, traite bien l'abbé Bremontier, et dis-lui que je lui écrirai demain. Ta dernière lettre étoit n° 31.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 29. LE 16 AOÛT 1782.

Je t'écris en courant, allant à une manœuvre pour le duc de Gloucester, frère du roi d'Angleterre<sup>1</sup>, qui passe trois jours ici. Je ne veux, pas laisser partir cette poste de Basle sans te donner de mes nouvelles. Je t'embrasse de tout mon cœur. Je t'écirai demain par Paris une longue lettre. Je me porte bien. Adieu l'Amour.

1. On lit dans le *Registre du Conseil*, vol. 283, p. 316 et suivantes, le compte rendu de la séance du samedi 17 août :

...« Monsieur le Premier a rapporté que hier, estant allé passer le jour au Château Banquet, il sut que S.A.R. le duc de Gloucester, frère de S.M. Britannique, était arrivé depuis peu au logis de Séchairon avec la duchesse son épouse et que ce Prince voyageant incognito sous le nom de Comte Connaught était fort éloigné de désirer que la République pensât à lui rendre les honneurs qui lui seroient dûs s'il se faisoit connaître sous son véritable titre ; qu'il estime cependant que, malgré l'incognito qu'elle observe, S.A. prendroit en bonne part qu'il se présentât au logis pour lui faire sa révérence. » Il s'y rendit et y reçut un accueil des plus polis et des plus agréables.

Le pasteur Jean Roget exprimait son amertume dans une lettre à son ami Samuel Romilly : « Votre duc de Gloucester est allé à Genève. M. de Jaucourt et consorts n'ont pas manqué de l'y fêter à l'envi et le peuple de payer les violons » (p. 264).

## Seconde absence

Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 1+. LUXEUIL, LE 2 SEPTEMBRE 1782.

Nous allons partir pour Vesoul, ma bonne amie ; depuis que je t'ai quittée, je suis triste et ennuyé comme une bête. Hier, j'ai lu pendant le chemin. J'ai aperçu ta berline au haut de la côte, cela m'a fait un peu de plaisir. Je suis arrivé ici à 11 heures. Je m'y suis ennuyé de toute mon âme. Après dîner, ne sachant absolument pas que faire, j'ai été à la chasse et je suis revenu las comme un chien passer la soirée avec Madame Priva, d'Amblans et compagnie. J'ai eu bien de la peine à les quitter, je redoutois le moment de me trouver seul, enfin je me suis couché. J'ai fait encore cent réflexions, ma pensée m'a rapproché de toi, je t'ai vue couchée à cinquante lieues de moi, pensant à ton pauvre *Chou blanc*, et persuadée qu'il pensoit à toi. La certitude de penser tous les deux la même chose, au même instant, est un plaisir quand on s'aime.

Ecris-moi souvent, numérote tes lettres exactement et marque-les d'une croix + pour les distinguer des anciennes. Comme tu m'en auras sûrement écrit une ou deux avant de recevoir celle-ci, tu commenceras par la première que tu m'écriras après, en les marquant à son rang, je mettrai la marque à mesure à celles que j'aurai reçues avant. Je désire que nous ne perdions aucune de nos lettres. Elles contiennent toutes plus ou moins l'expression d'un sentiment qui doit nous être bien cher et qu'il y a du bonheur à se retracer. Ménage ta santé, aie soin de ton enfant, c'est un dépôt dont tu dois compte et la moindre imprudence seroit un tort bien réel. Il est impossible que tu aies besoin d'être prêchée là-dessus, ta mère et ton mari sont trop contents de toi pour que tes enfans aient à s'en plaindre. Ne te tourmente pas de l'idée de n'avoir qu'une fille, c'est véritablement une extravagance, tu sais que cela m'est tout à fait égal, je n'ai d'autre raison pour désirer un fils que la crainte de voir passer ma substitution en d'autres mains, et cette crainte disparaîtroit ainsi que toutes les autres devant celle de t'affliger. Si tu as un fils, nous serons tous contents ; si tu as une fille, nous le serons aussi, nous l'aimerons comme on t'a aimée, et nous recommencerons pour faire encore mieux une autre fois.

Je te prie de bien observer à Hamonville ; examine tout et écris-moi. Ménage mon Père, tâche de lui faire articuler tous ses reproches et toutes ses préventions, tu me les manderas en détail, article par article ; je répondrai à tout, j'espère, d'une façon satisfaisante ; et si j'ai encore tort à ses yeux, ce ne sera pas ma faute, je n'aurai plus d'autre tort que d'avoir raison. C'est souvent le plus difficile à pardonner.

Adieu, ma belle Minette. Je vais écrire à ta Mère en lui envoyant tous les papiers. Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. M. d'Amblans enverra à ta mère tous les papiers dans trois jours. Embrasse-la pour moi, je lui écrirai de Besançon.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 2+. BESANÇON, LE 4 SEPTEMBRE 1782.

J'ai été bien content de ton Père, ma bonne amie ; je l'ai trouvé infiniment honnête et prévenant, il a l'air de la plus grande franchise et j'ai tout lieu de penser que cet air ne trompe pas. Il a mis à l'affaire de Courtivron toute la grâce possible. Voici comme cela s'est passé. Nous avons fait dresser l'acte de cautionnement et la procuration de Courtivron, et lorsque les deux actes ont été faits, on nous a demandé 215 L. pour le contrôle. Ton Père a proposé de faire un acte sous seing privé à Courtivron, ce qui sauveroit la moitié des frais. Courtivron, après avoir un peu barguigné, a accepté. Quant à la procuration, il a promis d'écrire à son Procureur à Paris de signer l'acte de Beaujeard en son nom et de le ratifier quand il sera à Paris. Par ce moyen, l'affaire est finie et il ne m'en coûte que douze francs pour les minutes des actes que nous avons déchirés.

Ton Père a été infiniment aimable, l'abbé de Sorans aussi. Je suis arrivé ici ce matin, j'ai dîné avec le chevalier et ta Grand'mère. C'est, à ce qu'il m'a paru, une bonne chrétienne. Elle m'a dit que les Genevois avaient fait des *ravages* ! Du reste, nous sommes les meilleurs amis possible.

J'ai consulté tout à l'heure sur nos affaires. J'écris à ta Mère le résultat de cette consultation. J'ai parcouru le château de Soran avec intérêt ; tu l'as habité et tout ce qui a avec toi le moindre rapport m'est bien cher. Tu es devenue pour moi l'occupation, la pensée de tous les momens. Il est impossible que, pendant que ton sort est lié au mien, je m'écarte jamais de ce qui peut assurer ton bonheur.

Adieu, ma bien bonne amie, je t'écirai demain soir de Genève. Mon oncle t'embrasse. M. d'Amblans me charge de te présenter ses hommages.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 3+. GENÈVE, LE 7 SEPTEMBRE 1782.

Je suis de mauvaise humeur, ma bonne amie, je viens d'apprendre par La Roche, que mon père a défendu de nourrir davantage mon chien qui gardoit son hôtel. Si c'est une niche que l'on veut me faire, elle est petite, si c'est une économie, elle est sordide. Les petites choses de ce genre-là m'affectent plus que des torts graves. J'écris à mon Père, par ce courier, pour lui demander ses ordres. Je lui mande que je te charge d'obtenir la grâce de mon chien. Si tu la trouves trop difficile,

réduis-toi à obtenir qu'on le nourrisse provisoirement, sous caution pour moi de rembourser à mon arrivée à Paris. Tu ne te fais pas d'idée combien cette vilainie-là me fait de la peine. Je suis bien impatient de savoir le résultat des premières conversations de ta Mère. Quel que soit le succès, je suis assez tranquille. Il paroît décidé que Champlâtreux me restera. Tu sais que j'y tiens à cause de la mémoire de mon grand-père. Rassure ta Mère sur les craintes que je pourrais m'y ruiner. Mon attachement pour toi te garantit ma sagesse. Mon bonheur n'est plus entre mes mains qu'un dépôt sacré, dès que le tien y est attaché, mais je n'aime pas la méfiance.

Tu sais que je désire Champlâtreux, tu sais que je ferois même des sacrifices pour l'avoir, que mon motif est honnête, que si la loi me le donne, personne ne me l'ôtera. Fais sentir à ta Mère combien de la défiance de sa part me feroit de la peine et combien tout mouvement tendant à m'en écarter me seroit réellement désagréable ; je n'ai pas besoin de t'indiquer qu'il deviendrait inutile.

Mon oncle m'a fait une ouverture qui me fait grand plaisir. Nous parlions des cas où, pour avoir Champlâtreux, il faudroit donner aux légitimaires une somme quelconque pour compléter leur part ; alors, mon oncle, consentant à prendre cette somme dans la sienne et ne la touchant pas, personne n'auroit rien à dire, et j'aurois Champlâtreux. Il m'a même paru qu'il désireroit l'habiter. Ce seroit un moyen qu'il fût entretenu sans qu'il nous en coûtât rien. Nous causerons de cela à Paris. C'est une vilaine chose que les affaires, voilà deux pages d'écriture, et je ne t'ai pas dit encore une seule fois que je t'aime. Sois bien sûre que je le pense à tous les instans du jour. C'est au point que j'en deviens ennuyeux pour ceux à qui j'en parle. Ce n'est pas pour me vanter, mais plus je vis avec les hommes, moins j'en trouve de capables d'être véritablement bons maris. Les jouissances douces dont je leur parle leur sont à peine connues. On regarde une femme comme la compagne de sa fortune, on la calcule, on la pèse et on ne s'imagine pas même qu'elle puisse influencer sur le bonheur. Moi qui dois le mien à ma chère amie, je suis étonné qu'il y ait des hommes qui ne voient pas comme moi et je crois que leur aveuglement ne vient pas de ne pas avoir une femme comme la mienne.

Mande-moi quand tu sentiras ton enfant remuer. C'est un si grand bonheur que d'être père qu'il faut jouir même des plus petits détails. Je viens de recevoir une lettre de Madame de Boisgelin. Florian est mieux, elle est presque tranquille, cela m'a fait un plaisir bien vif. Tu sais que je l'aime beaucoup. Il est impossible de n'être pas heureux entre l'amour et l'amitié<sup>1</sup>. Tu sais bien que tu es l'amour.

Adieu, mon cher cœur, embrasse Maman pour moi. Ecris-moi souvent. Mon voyage de Paris n'est pas encore prochain.

1. Le sentiment que Stanislas portait à M<sup>me</sup> de Boisgelin ressemble à celui que l'on éprouve parfois pour une ancienne maîtresse. Delphine ne l'ignoit pas ; dans sa lettre du 12 juin, où elle parle de l'amour et de l'amitié, elle écrit : « Je crois que cette dernière peut être appelée passion quand elle est portée à l'excès. Je t'avoue que je serois fâchée qu'elle devienne un défaut, et tu en sais la raison mieux que personne. »

Le 14 juin, l'allusion est encore plus précise : « Madame de Boisgelin a un soin extrême de ma personne, non pas pour moi, mais pour vous. Elle s'est expliquée très clairement là-dessus ; tu t'imagines à quel point cela m'a choquée. »

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 4+. GENÈVE, LE 8 SEPTEMBRE 1782.

Je suis, mon cher cœur, au moment de faire encore une absence, mais elle n'est que de 4 jours. Nous partons demain à cinq heures du matin pour aller voir les glaciers, cela ne me coûtera que deux louis. A propos de louis, Deschaseaux n'avoit point raison, et mon oncle ne m'a rien donné en nous quittant. Il est vrai que je n'en avois pas besoin. Je suis presque fâché de t'avoir vue, cela me rend plus triste, tu es toujours devant mes yeux et je souffre de penser que ce n'est qu'en idée. Quand te reverrai-je tout à fait ? J'en ai le plus grand désir. Je crois que tu n'as pas de peine à te figurer à quel point je souffre de ton absence. Cela devient un peu trop fort cependant, car mon perruquier prétend que je blanchis et, pour le prouver, qui pis est, il m'a arraché un cheveu tout blanc que je t'envoie. Il te donnera, j'espère, un redoublement de sentiment pour moi et, en même temps, un peu de respect. Je ne causerai pas davantage avec toi ce soir parce qu'il est minuit et que je suis avec un musicien auquel je dicte la partition de l'Opéra-comique de l'*Illumination*, que j'ai arrangé pour être joué en ville. Je veux me voir jouer et peut-être tomber. Mon *Histoire de Genève* n'en souffre pas. Aubusson est accablé de travail. Malgré tout cela, j'ai encore le temps de t'aimer, de penser à toi toute ma vie et de te le dire quelquefois. Jeudi, je trouverai sûrement de tes nouvelles ici.

Embrasse Maman pour moi et mon fils aussi, à moins que ce ne soit une fille, et dans ce cas-là, embrasse-la encore.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 5+. A GENÈVE, LE 13 SEPTEMBRE 1782.

Je suis arrivé hier de la montagne, ma bonne amie ; j'ai trouvé en arrivant la lettre de Nancy que j'ai numérotée 1+. Tu juges du plaisir qu'elle m'a fait. Je suis assez content de mon voyage, il n'a pas été cher et a été fort agréable. En voici le détail jour par jour. J'éprouve un grand plaisir à faire par la pensée avec toi tous les pas que je suppose que tu fais. Il est impossible que tu ne sentes pas le même bonheur et je crois te faire plaisir en te racontant mes actions les moins intéressantes pour un autre. Le sentiment change absolument la manière de voir, c'est un prisme qui communique ses couleurs à tous les objets que l'on regarde. Revenons à mon voyage.

Le 9, je suis parti de Genève en carosse de remise avec le comte François, M. de Thuisi et M. de Nantouillet à 4 heures du matin ; nous avons dîné à la Bonneville, gros bourg de Savoie, où nous avons fait mauvaise chère. Nous avons été coucher à Chamonix, au milieu des

montagnes. Chamonix est un petit village sur le bord de l'Arve ; il est dans un petit vallon, entouré de montagnes effrayantes dans le genre de celles de Plombières, mais deux ou trois fois plus hautes ; quelques unes sont couvertes de neige.

Le 10, lendemain, nous avons monté sur le Montenvers. C'est une très haute montagne. Il faut deux heures et demie pour y grimper. La moitié du chemin se fait avec des mulets, le reste à pied. Il y a à côté du Montenvers une grande vallée que l'on appelle la vallée des Glaces. Elle a deux ou trois lieues d'étendue et est toute couverte de glaces énormes qui ne fondent jamais. On y marche avec des crampons de fer. Comme le comte François et moi nous n'en avons pas, nous y avons marché avec nos souliers, ce qui est un peu plus dangereux. Cette vallée a son centre au Mont-Blanc qui est le plus haut de ce pays. La continuité de ces glaces se fond au-dessous par la chaleur de la terre et fournit aux sources du Rhône, de l'Arve et d'autres rivières. On parcourt la vallée avec quelque danger parce qu'il y a dans la glace des crevasses énormes où un homme périroit en tombant, sans qu'on pût le retirer.

En descendant du Montenvers, nous avons vu la source de l'Arveron, petite rivière qui donne dans l'Arve. Elle sort du bas du glacier par une route de glace énorme. Il en étoit tombé le matin un morceau de dix pieds en quarré sur lequel nous avons grimpé pour entrer dans la grotte ; le reste ne tient pas trop, ce qui rend ce passage dangereux. Adieu, mon cœur, le reste à demain. Je t'embrasse ; aie soin de ta santé.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 6+. A GENÈVE, LE 14 SEPTEMBRE 1782.

Une épine que je me suis enfoncée dans le premier doigt de la main droite me met, ma chère amie, dans l'impossibilité de vous écrire. Je souffre assez vivement et j'ai mis sur mon doigt une emplâtre d'onguent de la Mère pour déterminer le reste de l'épine à en sortir. J'ai reçu hier vos trois lettres d'Hamonville, n<sup>os</sup> 38, 39 et 40. J'y ai substitué les n<sup>os</sup> 2, 3 et 4 avec + selon mon nouveau calcul afin de ne pas confondre les lettres de cette absence-ci avec celles de l'autre.

Je suis véritablement inquiet de vous savoir à Hamonville. Il est impossible qu'à la longue et dans votre état, vous ne finissiez pas par y prendre la fièvre. J'espère que celle de ma Belle-mère n'est pas assez forte pour ne pas soutenir le voyage ; sortir de l'air est même un moyen de la guérir. Nous ne pouvez être ni l'une ni l'autre d'aucune utilité à mon Père ni à ma sœur. Je suis persuadé qu'ils seront même les premiers à vous le conseiller. Il ne faut pas qu'aucun autre calcul puisse changer la marche que l'intérêt de votre santé doit vous prescrire. Vous savez que je n'en aurai jamais d'autre, et je regarderai comme une preuve de votre amitié pour moi et de celle de ma Belle-mère, la détermination de partir promptement d'Hamonville. J'espère vous trouver à Versailles au premier voyage que j'y ferai, à moins que les

maladies d'Hamonville ne se guérissent assez promptement pour ne nous laisser aucune espèce d'inquiétude. Dites bien à mon Père et à ma sœur combien je souffre de les savoir malades et de ne pouvoir leur aller donner mes soins. Mandez-moi exactement de leurs nouvelles jusqu'au moment où vous partirez. Adieu, ma chère amie, j'espère que mon doigt me permettra de vous écrire lundi<sup>1</sup>.

Quoique je souffre beaucoup, je ne puis m'empêcher de t'écrire moi-même deux mots pour te dire que je t'aime de tout mon cœur. Au nom de Dieu, quitte l'air de la fièvre ; cela est essentiel.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 7+. GENÈVE, LE 16 SEPTEMBRE 1782.

Mon doigt me fait encore beaucoup de mal, ma bonne amie, cependant, je fais effort pour t'écrire. Le courrier d'avant-hier ne m'a pas apporté de tes nouvelles, je suis véritablement inquiet. Si tu allois prendre la fièvre ; songe à la douleur que j'en aurois. Dans ton état, tout est dangereux, et l'image d'un danger quelconque m'afflige quand il regarde ma chère amie. Je commence à entrevoir la fin de nos affaires ; elle peut encore aller à trois semaines ou un mois, il y a apparence que cela ne sera plus long. J'ai reçu une réponse fort affligeante pour l'Evêché<sup>2</sup>. Adieu, mon cher cœur, mon doigt se fatigue et je veux écrire deux mots à Maman.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 8+. GENÈVE, LE 18 SEPTEMBRE 1782.

J'ai reçu, ma bonne amie, ta lettre n° 41 qui devient n° 5+ de notre nouveau calcul. Je suis bien affligé du dérangement de la santé de mon Père ; à l'approche de la mauvaise saison, ces sortes de fièvres deviennent plus opiniâtres et, avec le peu de ménagement qu'il y met, il la fera durer encore plus longtemps. Tu es à même de le prêcher, si je juge par moi-même de l'empire que tu dois avoir sur ce qui te connoît, je crois qu'il sera bientôt converti.

Pourquoi t'affliges-tu, ma bonne amie, de voir les femmes accoucher

1. Jusqu'ici, la lettre est dictée à Aubusson.

2. Pour l'évêché que l'abbé Jean-Louis-Aynard de Clermont-Tonnerre désirait ardemment, et pour lequel M<sup>me</sup> de Rosières-Sorans et Stanislas multipliaient les démarches auprès de la comtesse Diane de Polignac et de l'évêque de Châlons. Le 25 septembre, Delphine écrivait à son mari : « Maman a reçu aujourd'hui une lettre bien affligeante de Madame Elisabeth au sujet de l'Evêché pour l'abbé de Luxeuil. Elle lui mande que l'abbé de Clermont-Tonnerre ne peut aspirer à aucun évêché, qu'elle lui en dira les raisons à son retour à Paris... »

On lui reprochait d'être dépensier et toujours à court d'argent, d'avoir souscrit des billets à des gens de son entourage, d'aimer la chasse et les chiens dont il avait une race particulière, qu'il cultivait avec soin. Voir Mgr. de Beauséjour, *Les Clermont-Tonnerre comtois*, p. 119.

d'un garçon. Ton petit calcul est une folie. D'abord, tu sais que garçon ou fille, ce que tu me donneras sera parfaitement reçu. Je t'ai fait sur cet article ma profession de foi de manière à t'ôter toute inquiétude. D'ailleurs, ton calcul n'est pas juste, quand il seroit bien vrai que dans un certain laps de temps et sur la totalité du globe les êtres des deux sexes seroient en nombre égal, tu conviendras avec moi que sept ou huit garçons de plus dans un coin de la terre sont une faible présomption, qu'il est possible que tu en fasses encore un dont la fille naîtra peut-être à la Chine, et si elle est aussi jolie et surtout aussi aimable que la mère de mon futur héritier, je lui conseille d'aller l'y chercher ; ils se rapprocheront un jour et l'ordre sera rétabli.

Je te plains d'être à Hamonville, je voudrois t'en savoir à cent lieues ; cet air de fièvre m'afflige et m'inquiète beaucoup. Tu dois beaucoup t'y ennuyer, ma sœur n'est pas aimable quand elle est malade, et quoique mes anciennes inclinations<sup>1</sup> soient fort de ton goût, je pense que tu sacrifierois volontiers leur société à un voyage à Paris. J'y serai peut-être bientôt.

Adieu, mon cœur. Je travaille beaucoup à mon *Histoire de Genève* ; elle ne sera cependant pas finie avant mon départ. Mande-moi à quoi tu t'occupes, comment tu te portes, tout ce qui t'intéresse. Embrasse Maman pour moi. Exhorte mon Père à se ménager et reviens à Paris afin que je puisse t'embrasser. Adieu ma bien bonne amie.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 9+. GENÈVE, LE 20 SEPTEMBRE 1782.

Je n'ai pas reçu de tes lettres, ma bonne amie, par le dernier courier. J'espère que tu auras reçu des miennes car depuis que nous nous sommes quittés, excepté les trois jours que j'ai passés dans les montagnes, je t'ai écrit par toutes les postes. Je suis malheureux comme un chien ; mon doigt est guéri à peine et je me suis donné une taloche à la cheville du pied gauche, mes bottes l'ont envenimée. J'en souffre beaucoup, au point de ne pouvoir me soutenir, cependant je vais dîner en ville. Notre ouvrage est chaque jour plus long et plus fort, cependant, j'espère te voir à Paris dans le courant d'octobre. Adieu, ma belle Minette, je suis trop pressé aujourd'hui pour une longue lettre, tu en auras une demain.

1. Allusion au sentiment que Stanislas éprouva dans sa jeunesse pour M<sup>lle</sup> de Montusson. « Je trouve, écrivait Delphine, que tu avois fort bon goût, car elle a dû être charmante à quinze ou seize ans ; elle commence à se faner beaucoup... » Lettre du 6 septembre.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 10+. GENÈVE, LE 21 SEPTEMBRE 1782.

Je suis d'une inquiétude mortelle, ma chère amie ; te savoir à cent lieues de moi, entourée de malades, dans un air marécageux, éloignée de secours. Je suis on ne peut plus malheureux, tenté à chaque instant de tout abandonner pour t'aller joindre. La raison seule me retient. Je tremble pour ta Mère, elle s'inquiète, se tourmente et cela doit augmenter son mal. Mon Père aura probablement une maladie longue, mais elle n'est pas dangereuse. Pourquoi te saigner et te purger dans un air infect ? Mettre les humeurs en mouvement, c'est vouloir te donner la fièvre. Si tu l'as, rien ne me retiendra ici. Je ne puis pas me faire à l'idée de te savoir malade et sans avoir quelqu'un pour te soigner et la poste est si lente. Les deux lettres que j'ai reçues hier sont du 10 et du 11. J'en attends aujourd'hui. Je ne puis t'exprimer tout ce que je souffre. Je suis à chaque instant tenté de partir ; après cela, je pense que cela n'est bon à rien, que je trouverai peut-être tout le monde guéri, que mon voyage nous aura nui beaucoup sans être bon à grand chose.

J'ai d'ailleurs un guignon universel : on m'a volé 4 louis en argent et ma montre sur ma cheminée<sup>1</sup>. J'avois laissé la clef à ma porte et j'étois sorti de chez moi le dernier ; ainsi je ne puis soupçonner mes gens. Ma jambe est enflée, je souffre beaucoup, si je ne reçois pas de tes nouvelles aujourd'hui je ne saurai pas où donner de la tête.

Je n'écris pas à Maman, je craindrois de la fatiguer, souffrante comme elle est. Engage-la à ne se pas tourmenter, à quitter ce maudit Hamonville dès qu'elle le pourra. Que ne va-t-elle à Nancy chez Madame de Choiseul, cela te feroit changer d'air, si toutefois elle est en état de voyager, car à une distance si considérable on ne peut juger de rien et c'est ce qui redouble mon inquiétude.

Adieu, mon cher cœur, écris-moi par toutes les postes et par tous les côtés, si tu ne veux pas que je sois inquiet à mourir. Si j'étois trois jours sans recevoir de tes nouvelles, j'enverrois Auger en poste pour en savoir. Adieu mon cher cœur.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 11+. GENÈVE, LE 27 SEPTEMBRE 1782.

La dernière poste, mon cher cœur, ne m'a pas apporté de tes nouvelles. Je continue à être bien inquiet. Je donnerois tout au monde pour te savoir éloignée d'Hamonville. Je ne puis pas me persuader que

1. A chaque instant, dans le Registre du Conseil, on trouve mentions de vols commis par des soldats piémontais de l'armée du comte de La Marmora. L'un d'eux, encore que « jeune homme appartenant à une famille très honnête », fut condamné à mort. Sur l'intervention des sgrs. Plénipotentiaires de Berne et du Conseil de la République de Genève, la sentence fut commuée en dix ans de galères. R.C., vol. 283, p. 274, 278, 301.

la saignée et la purgation te soient nécessaires dans ton état et surtout dans le mauvais air. C'est mettre les humeurs en mouvement. Les médecins d'ici me disent tous que cette opération n'a pas le sens commun ; il est vrai qu'ils sont bien loin pour juger mais, malgré cela, je suis inquiet. Ma santé est bonne, ma jambe se guérit petit à petit. Mon travail de Genève avance, mais le travail total ne finit pas. Si en novembre nous en sommes quittes, cela sera bienheureux.

J'ai reçu des nouvelles de Florian<sup>1</sup>, il va mieux, mais sa poitrine inquiète toujours. Adieu, mon cœur. La poste va partir, je m'y suis pris trop tard pour une lettre plus longue. Demain tu auras un volume.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 12+. GENÈVE, LE 28 SEPTEMBRE 1782.

Je n'ai pas reçu de tes nouvelles, voilà le second courrier qui me manque. Je ne t'accuse pas parce que je suis convaincu que tu ne peux pas avoir tort, mais je me plains du hazard et de notre éloignement. Je n'en puis pas encore calculer la durée. On écrit tous les jours des volumes sur cette pacification et rien n'avance. Une petite aventure atroce ne laisse pas que d'aigrir les esprits<sup>2</sup>. Un bourgeois s'est trouvé, il y a quatre jours, derrière un officier piémontois. L'officier a prétendu qu'il s'appuyait sur lui et lui a dit de se retirer ; sur son refus, il s'est levé et a pris le Genevois par les cheveux avec toute la brutalité possible ; celui-ci a dit qu'il étoit un lâche d'attaquer un homme qui n'avoit point d'épée. Le major des Piémontois a mis l'officier aux arrêts. Le général de La Marmora a réclamé le bourgeois qui, sans avoir tort, a été condamné à demander pardon à genoux à Dieu et au Roi de Sardaigne et à recevoir deux cents coups de bâton à la garde montante. Le bâton levé, on lui a fait grâce, mais pour l'empêcher de tuer le Piémontois qui n'est resté aux arrêts que deux heures, on a condamné le bourgeois à une prison de deux mois. Voilà un homme bien injustement deshonoré, il n'en aura jamais satisfaction, car, dans deux mois, son adversaire sera ou parti ou assommé si l'impunité de celui-ci lui fait se permettre une nouvelle impertinence. Je remercie Dieu tous les jours de ce que cette gaieté-là n'est pas arrivée au général françois et, au fait, il en seroit incapable. M. de La Marmora n'est cependant ni méchant, ni dur, mais il est foible et convaincu que ses gens ont toujours raison.

1. Fils de M<sup>me</sup> de Boisgelin.

2. Ces incidents prennent immédiatement de l'importance quand ils se produisent sous l'occupation. L'affaire de Pierre Baudit, bourgeois âgé de 51 ans, est évoquée en septembre 1782 dans le Registre du Conseil. Le 28, on rapporta au Syndic « qu'étant à la Comédie, le lundi précédent, au jeu de paume de St. Gervais, le sieur Baudit se conduisit avec insolence à l'égard d'un officier piémontois placé auprès de lui, que cela occasionna entre eux une querelle, que des paroles on en vint aux coups, que l'officier piémontois saisit le sr. Baudit aux cheveux, que d'autres officiers du même service survinrent au milieu de la querelle et furent traités de lâches par le sr. Baudit. Que l'officier françois qui étoit de piquet vint mettre le hola et fit conduire Baudit dans un corps de garde françois où il fut remis ensuite par l'ordre de M. le marquis de Jaucourt à la disposition de M. le comte de la Marmora... » vol. 283, p. 384.

Ces Piémontois sont bien mauvaise compagnie, ils mangent du lard, de la salade et des saucisses à la Comédie. Ils ont infecté la salle de ces rafraichissemens le jour où j'ai fait jouer mon opéra-comique<sup>1</sup> qui a cependant été bien applaudi.

J'ai reçu hier une lettre de mon Père ; dis-lui que je donnerai mon chien quand je serai à Paris, mais que je prie de le garder jusqu'à ce temps-là parce qu'il me vient de quelqu'un que j'aime et que je veux qu'il soit bien. J'approuve fort les 1.300 L. qu'il se propose d'ajouter à ma pension, mais j'aimerois mieux qu'il vendit l'hôtel que de le louer surtout en partie, ce qui me déplaît. Je te manderai lundi mes idées là-dessus. Ma lettre va partir. Je t'embrasse toi et ta Mère.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 12 bis+. GENÈVE, LE 2 OCTOBRE 1782.

Je réponds en même temps à quatre lettres de toi qui sont, d'après mon calcul, 10, 11, 12 et 13. Lundi, je ne t'ai pas écrit et je les ai reçues samedi, après le départ du courier, et lundi. Te voilà donc décidément grosse, tu as senti remuer ton enfant ; croirois-tu que j'ai pleuré de joie en lisant l'article de ta lettre où tu m'en parles ? Il me semble que je t'en aime encore davantage, s'il est possible. Tu es véritablement l'épouse que je me serois désirée, ta sensibilité égale la mienne, tu as les mêmes idées, la même manière de les rendre. Il me semble que mon existence n'est que doublée. Aussi, quand tu souffres, je partage bien tes peines. Je donnerois tout au monde pour te savoir à Paris. La santé de ta mère, la tienne m'inquiètent également. Le mauvais air, la manière de vivre, tout doit t'éloigner d'Hamonville et te le faire trouver insupportable, quelque désir que j'aie que tu reçoives de mes nouvelles, je voudrois bien que cette lettre fût obligée de te suivre dans la capitale. Je gémis de rester dans cette maudite République, sans prévoir le moment d'en partir.

Tu me parles des comédies que je fais jouer ; je vais t'en donner la raison, après quoi, si tu me désapprouves, je conviendrai que j'ai tort, ne fût-ce que de n'être pas de ton avis. Tu sais que je suis avide de tous les genres de gloire. J'ai cru pouvoir ici, sur un petit théâtre, obtenir quelques applaudissemens : applaudi comme acteur, j'ai voulu l'être encore comme auteur. J'ai désiré que d'après cela l'on me jugeât un homme plus agréable et plus dissipé que solide<sup>2</sup>. J'ai fait marcher

1. Vu la date, cet opéra-comique fut représenté au jeu de paume de Saint-Gervais.

2. Delphine répondit avec beaucoup de bon sens à cette déclaration, le 10 octobre : « Il me semble que ton but n'a jamais été *de passer pour un homme plus agréable et plus dissipé que solide*. Il me semble même que l'état que tu veux embrasser, où tu aspires [la diplomatie], ne va point du tout avec cette manière de penser et qu'au contraire tu devrois chercher à passer pour un homme *moins* agréable et *moins* dissipé que solide.

Tu me dis aussi que tu veux acquérir de la gloire dans tous les genres. Je crois que tu serois plutôt fait que personne pour avoir cette prétention, mais j'ai toujours trouvé le proverbe assez vrai : Qui court deux lièvres n'en prend

de front mon travail de cabinet et celui de l'*Histoire de Genève*. Les premières feuilles s'impriment actuellement. Il est impossible qu'en rapprochant tous les objets les uns des autres, on ne prenne pas de M. ton époux une idée fort avantageuse, et c'est ce à quoi je visois. Je n'aime que deux choses dans le monde : toi et la gloire, et je veux à toute force que sous tous les points de vue possibles, ton mari soit cité comme un être que l'on ne doit confondre avec personne.

Il y a peut-être de la prétention à cela, mais je commence à croire à l'étoile depuis que celle de ta mère a corrigé la mienne. J'ai une femme comme il n'y en a point, pourquoi n'aurois-je pas une réputation extraordinaire aussi ? Tu me rappelles la promesse que j'ai faite de te montrer les mémoires de ma dépense et tu m'offres d'en faire autant. Cette marque de confiance que je n'exige pas, et qui ne peut jamais être un devoir, te sera donnée avec grand plaisir. Tu verras que je n'ai pas jetté mon argent par la fenêtre ; avec tout cela, si je reste ici jusqu'au mois de novembre, je ne me tirerai pas d'affaire sans avoir besoin d'argent. L'hiver me force à acheter différentes choses essentielles dans un pays très froid et il y a d'ailleurs un courant presque indispensable.

J'ai été bien sensible à l'inquiétude que t'a inspiré mon voyage des glaciers. Je t'assure que j'ai été prudent ; mais au moment où plusieurs hommes sont réunis, ils ont toujours en fait de courage au delà du nécessaire, de crainte d'avoir l'air de rester en deçà.

Embrasse Maman pour moi, dis à mon Père que quant au chien, je passe condamnation pourvu qu'on le garde jusqu'à mon arrivée à Paris. Adieu, Minette, porte-toi bien et l'héritier présomptif de notre couronne.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 13+. GENÈVE, LE 7 OCTOBRE 1782.

J'ai reçu samedi dernier, mon cher cœur, tes trois lettres n° 11, 12 et 13 qui, en comptant toutes celles que j'ai depuis notre seconde séparation, sont véritablement 14, 15 et 16. Le courrier précédent avoit manqué et je commençois à être inquiet, comme tu pourras le voir d'après ma lettre à ta Mère. Je suis véritablement désolé de son état. Son inquiétude augmente sans doute son mal. Je donnois tout au

point. Comme la chose paraît presque impossible, il vaut mieux aspirer à une gloire véritable et solide que celle qui n'en donne qu'auprès de certaines gens et pendant un certain temps.

D'ailleurs, il faut encore choisir le temps, les lieux. Je trouverois fort bien fait que tu jouasses la comédie et que tu en fisses jouer des tiennes lorsque on est en société ; mais dans un lieu où tu dois chercher à te montrer un homme solide, et enfin à te faire une bonne réputation, il me semble que ce n'est pas le lieu que tu devrois choisir pour y jouer et faire jouer ta comédie. Je suis persuadée que ce ne seroit pas un moyen auprès de M. de Vergennes pour te faire placer, et comme il me semble, mon bon ami, que ton désir principal dans ce moment est de te faire placer, il faut en prendre tous les moyens et n'en négliger aucun. Cela est d'une trop grande conséquence pour la suite. Je te prie de me mander si tu trouves mes réflexions justes. »

monde pour aller partager les soins que tu lui donnes, dis-lui bien de ne se point tourmenter de nos affaires, ni de celles de mon oncle ; celle de sa santé est la plus intéressante pour nous. Je voudrais aussi que mon Père se ménagât davantage, sa fièvre durera tout l'hiver, abandonné à lui-même, il ne suivra aucun régime. Si quelque chose pouvoit me faire désirer que tu restasses avec lui, ce seroit l'espérance que tes conseils et tes prières pourroient l'empêcher de faire des imprudences. Il m'est impossible de te mander un mot sur notre marche, elle est de la plus grande incertitude. On touche et retouche perpétuellement à ce code ; savoir quand il sera fini, c'est la chose la plus difficile. M. de Jaucourt paroît toujours penser qu'il sera libre à la fin du mois ou au commencement de novembre ; moi, je ne m'en flatte pas encore. Quant au voyage que je devois faire avant lui, il est toujours très décidé à m'envoyer, mais ni lui ni moi ne prévoyons le moment qui dépend des affaires générales.

Tu t'étonnes, ma bonne amie, que mon *Histoire de Genève* ne soit pas encore très avancée ; je t'assure que ce n'est pas ma faute, tous les matériaux sont rassemblés mais ce n'est encore que la moitié de l'ouvrage ; j'y mets d'ailleurs tous mes soins parce que c'est d'après lui que l'on fixera son opinion sur l'étendue de mes talents et la solidité de mon travail. Je veux ne pas me tromper sur une seule date. Tu sais qu'après toi mon amour-propre est ma passion favorite, et je veux la satisfaire. Je fais copier à la hâte mon *Discours préliminaire* et je te l'enverrai, s'il est fini, dans cette lettre ou, s'il ne l'est pas pour la poste, dans la première que je t'écirai ; il te développera le plan de l'ouvrage et tu pourras juger du style. Comme je désire avoir fini avant mon départ, je fais imprimer à mesure.

Tu t'es fait saigner, mon cher cœur, et tu as eu l'imprudence de laisser rouvrir ton bras ; cela est fort mal. C'est la première fois que je te gronderai de m'avoir écrit, mais, ma bonne amie, je serois fâché si tu faisais encore une étourderie comme celle-là. Ton enfant remue, cela me fait un plaisir bien vif. Tu n'imaginerois pas combien cet enfant m'attache encore à toi, et cependant je n'avois pas besoin d'un nouveau lien. Je n'en aurai jamais besoin. Tu seras toujours pour moi ce que j'aurai de plus cher et la base de mon bonheur.

J'approuve fort que tu partes dès que ta Mère n'aura plus la fièvre, mais, d'après ce que tu me mandes, je doute qu'elle la quitte sitôt. Mon doigt est guéri, mais je suis pris par la jambe. Une écorchure, que je me suis faite à la cheville du pied dans mon voyage des glaciers, a été envenimée par les bottes. J'y ai mis de l'onguent qui a dissipé l'enflure ; depuis ce temps, il s'est établi une espèce de supuration peu considérable, mais que Mrs les chirurgiens entretiennent, je crois, au lieu de la guérir par les onguents qu'ils y mettent. Ils disent toujours que cela ne sera rien. Je l'espère, mais en attendant je marche beaucoup et je souffre un peu. Cet état-là est plus affligeant qu'inquiétant. Madame Tronchin me parle toujours de toi ; quand tu m'éciras, dis-moi pour elle quelque chose que je puisse lui montrer<sup>1</sup>. Elle aime

1. A sa lettre du 18 octobre, Delphine ajouta ce qui suit : « Voudrais-tu bien me rappeler au souvenir de Madame Tronchin, je désirerois bien que Paris lui eût plu assez pour qu'elle y revînt souvent. J'ai vu peu de personnes d'une aussi charmante société qu'elle. »

les souvenirs de Versailles. Adieu, Minette, je t'embrasse de tout mon cœur.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 14+. A GENÈVE, LE 9 OCTOBRE 1782.

J'ai reçu en même temps, ma bonne amie, tes deux lettres du 29 et du 30 septembre. Ta mère est donc toujours malade et cela est désolant. J'espère qu'elle sera partie bientôt pour Paris ; pour moi, je ne sais pas quand j'y serai. Nos affaires sont éternelles<sup>1</sup>. Tu as dû recevoir mon *Discours préliminaire*. Je comptois t'écrire une longue lettre ce matin et le secrétaire de légation<sup>2</sup> m'a envoyé chercher pour un travail qui vient de finir. Il est onze heures, la poste part. Je t'écris pour t'écrire, pour te dire que tes lettres et ta tendresse pour moi font mon bonheur et que je désire bien vivement te revoir. Adieu, l'Amour.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 15+. GENÈVE, LE 11 OCTOBRE 1782.

Je n'ai pas reçu de tes nouvelles par le dernier courier, mon cher cœur, je m'y attendois presque parce que j'avois reçu deux lettres par l'autre, et cependant cela m'a fait de la peine. Je t'assure que le bonheur que tu ressens à m'écrire et à lire mes lettres est absolument l'image de celui que j'éprouve. Tes lettres sont ma seule consolation. Je voudrois bien être avec toi, l'idée de ta position me désole, la mienne n'est pas gaie non plus. Me voilà un peu plus hypothéqué que quand je t'ai écrit, à l'incommodité de ma jambe se joint un mal de gorge et mon œil commence à s'enflammer. Je me mets à la diète pour trois jours, après quoi je me purgerai. Il n'y a aucun danger à tout cela, mais cela ennuie et fatigue.

Je conviens de la justesse de tes réflexions sur le petit accident de ma montre et de mes quatre louis. Je les ai faites comme toi après coup, mais il faut se consoler quand il n'y a plus de remède. Ce qui m'afflige, c'est la prolongation de notre séjour ici. Il est pour ainsi dire impossible que nous en partions avant la fin de novembre ; cela est désolant. Moi, je ferai probablement mon voyage, mais ce ne sera que quelques jours avant les autres.

Je suis bien aise que tu aies reçu les papiers de d'Amblans. Dis à

1. « Sur la fin de septembre, les Plénipotentiaires envoyèrent leur plan à Monsieur de Vergennes, qui le trouva trop populaire » (A.A.D.).

2. Le secrétaire était Gabard de Vaux, qui joua un rôle assez important en l'absence du Marquis de Castelnau, résident de France. Ce dernier avait précipitamment quitté Genève au début des troubles, le 10 avril, après avoir enlevé le panonceau aux armes de France qui ornait la résidence. Il fut remplacé le 2 juillet par M. de Maligny, qui occupa l'hôtel du résident.

ta Mère de bien ménager mon Père sur cet objet, c'est à son adresse que nous devons la connoissance du vrai. D'après ce que tu me dis, les momens de conversation doivent être courts et rares. L'exécration chose que d'être malade, j'en suis vraiment désolé. L'ensemble de tout cela me présente un tableau bien affligeant. J'ai lu hier à M. de Jaucourt le *Discours préliminaire* dont je t'ai envoyé une copie. Il en a été content à deux mots près que j'ai changés.

Nous n'avons ici aucune nouvelle. Je t'aime de toute mon âme, je suis triste, je souffre de tes chagrins et des miens ; du reste, tout cela cessera quand nous nous verrons.

Nous ne jouons plus la comédie et nous n'en sommes pas plus heureux. Mon *Histoire* m'occupe seule, mais avec cela je m'ennuie. Je voudrais être loin d'ici. Je serois fâché de partir avant qu'elle fût faite, au vrai, excepté te revoir, je ne sais pas autrement ce que je veux.

Il y a des jours où l'on est dans un noir horrible. Je suis aujourd'hui très mal disposé, tout se présente à moi sous un point de vue triste. Je ne sais pas pourquoi tu m'aimes. C'est une raison pour être heureux, mais nous sommes éloignés l'un de l'autre ; cette raison combat la première. Adieu, mon cœur, je ne veux pas te fatiguer de mes jérémiades. Nous avons encore un courier demain, je serai peut-être moins bête.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 16+. A GENÈVE, LE 12 OCTOBRE 1782.

Ma jambe va un peu mieux, ma bonne amie, j'attribue en partie aux onguens qu'on y a mis la durée de cet accident qui n'étoit rien en lui-même. Je suis aujourd'hui à mon second jour de diète et demain ou après, je me purgerai. Je n'ai pas reçu hier de tes nouvelles, j'en attends aujourd'hui, si je n'en reçois pas, cela me feroit bien de la peine. Je ne suis heureux que quand je pense à toi, que quand j'apprends que tu m'aimes, quand tu me le dis, quand tu me l'écris ; de loin, comme de près, tu es tout pour moi. Je te rappellerois volontiers ces deux vers de mon poème d'Ossian<sup>1</sup> ;

Ton image à mon cœur par l'amour retracée  
D'un rayon du soleil a pour moi la douceur.

Je n'aimois pas quand je les ai faits. Je crois qu'aujourd'hui je leur donnerois une expression encore plus vive. A propos de poésie, je ne néglige pas l'italien. Je t'enverrai lundi une ode que l'on a faite ici à l'honneur de M. de Jaucourt et que j'ai traduite. Elle est l'ouvrage d'un ci-devant jésuite<sup>2</sup>, homme très instruit à qui des malheurs et ses études ont persuadé que la religion réformée valoit mieux que la catholique. Elle lui vaut effectivement quelques écoliers riches et

1. Stanislas de Clermont-Tonnerre fit paraître en 1786 cette *Traduction libre du premier chant de Fingal, poème d'Ossian*, chez Gueffier, à Paris ; il l'avait composée avant son mariage et fait lire à sa femme en manuscrit.

2. Sur Léonard Emile Spada et ses vers, voir *Introduction*, p. 83 s.

une place que nous nous occupons de lui faire avoir. Malgré cela, quand il vient chez moi, je mets mes mains sur mes poches, je ne puis me défendre d'un sentiment de mépris pour l'homme qui a sacrifié le culte de ses pères à un petit intérêt. S'il étoit plus grand, cela ne devrait pas changer la thèse, mais comme disoit la feue Reine, *vous m'en direz tant* ! Au reste, ce n'est pas la première fois que les gens qui travaillent en petit sont des fripons, et ceux qui travaillent en grand des hommes célèbres que l'on excuse. Tu me demanderas peut-être pourquoi j'ai traduit cette ode ? 1<sup>o</sup> Parce que mon libraire<sup>1</sup> m'a dit que cette traduction lui vaudroit une douzaine de louis et qu'elle ne m'a coûté qu'une heure de travail. 2<sup>o</sup> Pour que l'on sût que j'entends un peu l'italien et 3<sup>o</sup> parce que le général avoit marqué le désir de la voir traduite.

Je suis impatient de savoir le résultat des conversations de ta Mère et de mon Père sur les affaires de la succession. J'en ai une à proposer à ta Mère et à toi qui me paroît assez sage. Tu sais que l'abbé Bremontier a un contrat de dix mille francs sur mon Père et mon oncle, il désireroit le convertir en rentes viagères ; en lui faisant 1000 l. de rentes viagères, il me céderoit son contrat qui, placé ici sur 30 têtes de jeunes filles, me rapportera la même somme de 1000 l., lesquelles m'acquitteront la rente de l'abbé Bremontier, et à sa mort qui précédera sûrement celle des 30 filles, j'aurai placé ici<sup>2</sup> les mêmes 10.000 francs que je pourrai retirer à ma volonté, ou laisser ici, ou placer ailleurs. Cette spéculation me paroît juste ; il faut seulement que mon oncle, comme il me l'a promis, me fasse rembourser les 10.000 l. Je vais lui écrire à ce sujet. Tu vois, mon cœur, que je pense quelquefois spéculation ; et je crois que celle-ci n'est pas mauvaise. Propose-la à ta Mère.

Mande-moi décidément quand tu partiras, j'ai bien envie de te revoir, adieu mon cœur. Il faut que je sorte, je suis forcé de te quitter à lundi, mais j'espère que j'aurai aujourd'hui une lettre de toi.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 17+. GENÈVE, LE 16 OCTOBRE 1782.

J'ai reçu ta lettre du 6 de ce mois. Tu es chaque jour plus digne de mon amour et de mon estime. Je le dis avec la plus grande franchise. Je ne connois rien au monde que je ne sacrifiassé pour l'obtenir, si tu n'étois pas à moi, et rien qui pût me dédommager de ta perte.

1. Il s'agit de Jean Léonard Pellet (1740 à 1825), bourgeois de Genève, qui portait le titre d' « Imprimeur de la République et de l'Académie ». Voir John R. Kleinschmidt, *Les imprimeurs et libraires de la République de Genève, 1700-1798*, Genève, 1948, p. 152-153.

Il imprima l'*Edit de pacification* de novembre 1782 et très probablement les premières feuilles de l'*Histoire de Genève* de Stanislas de Clermont-Tonnerre, c'est pourquoi il est appelé « mon libraire ».

2. Ici, c'est-à-dire à Genève. Sur les modalités de cette tontine, voir Marc Cramer, *Les trente Demoiselles de Genève et les billets solidaires*, in *Revue suisse d'économie politique et de statistique*, t. 82 (1946), p. 109 à 138.

Je gémis de la longue absence à laquelle je suis condamné. Ne crains pas qu'elle affoiblisse ma tendresse. Je t'assure que l'habitude de vivre sans toi est devenue impossible à prendre. Tu me seras nécessaire toute ma vie et Dieu veuille que de maudits calculs d'ambition ne nous séparent jamais.

Aie bien soin de ta Mère, remplis également tous tes devoirs. Sois sûr de l'attachement éternel de ton époux. Je commence à entrevoir la fin de notre séjour ici. Cela avance. Je ne puis cependant pas encore te donner d'époque fixe. Je t'envoie l'Ode italienne<sup>1</sup> dont je t'ai parlé ainsi que ma traduction. Une langue que tu aimes, que tu apprends me devient intéressante. Je n'envisage rien que sous le rapport qui me rapproche de toi. Ma santé est bonne, je ne me suis pas encore purgé, ma jambe se guérit. Adieu, mon cher cœur, ma lettre est bien courte, mais j'ai écrit à ta Mère et la poste va partir.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N° 18+.

Je ne suis pas étonné de la façon dont mon Père a accueilli les ouvertures relatives à nos affaires, il faut encore lui en parler, lui faire sentir surtout que les précautions qu'il a prises pour avantager ma sœur à mon préjudice ne m'affligent nullement, mais me placent malgré moi à l'égard de ses dettes et de ses intentions quelconques dans la position où il s'est mis volontairement pour son Père.

Il faut lui dire encore que mes démarches pour avoir la jouissance actuelle de Champlâtreux ne doivent lui faire aucune peine, puisqu'il n'y a plus de prétentions et que l'avantage qui m'en revient n'est pas à son préjudice. Il sera peut-être difficile de lui bien expliquer tout cela ; mais je m'en rapporte à toi et à ta Mère. Si ces conversations lui déplaisoient assez pour l'agiter et le tourmenter, je vous prie de ne lui en plus parler. Il n'y a pas un intérêt au monde qui pût me décider à lui causer une émotion qui peut véritablement lui nuire.

C'est sans doute un petit chagrin pour moi que de ne pouvoir finir mon *Histoire de Genève* ici, peut-être, à force de travail, j'en viendrai au bout. Au reste, mes matériaux sont tellement rassemblés qu'il ne m'en faudra pas d'autres à mon retour à Versailles<sup>2</sup>. Ma jambe va mieux. Je me purgerai demain avec des eaux fort douces. Du reste, je me porte à merveille. Adieu, ma bonne amie, je crains bien de n'avoir pas de tes nouvelles aujourd'hui.

1. Cf. *supra*, p. 84.

2. Cette affirmation est contraire à la vérité, il suffit de relire les trois lettres adressées au conseiller François Tronchin pour s'en convaincre. Cf. *supra*, p. 96-97.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 19+. GENÈVE, LE 17 OCTOBRE 1782.

Ton exactitude, ma bonne amie, fait que je suis en reste avec toi. J'ai reçu avant-hier quatre lettres de toi. Tu es une petite personne charmante. Les détails en sont tristes, mais c'est toi qui les as écrits, ils sont joints à des assurances de ta tendresse, de ton attachement pour moi et tout ce qui m'intéresse dans le monde est bien secondaire à ce sentiment-là. Je commence par te dire en général que je t'aime de tout mon cœur, que je ne suis heureux que par la certitude de t'inspirer le même sentiment et que tant qu'il existera entre nous deux rien ne pourra altérer mon bonheur.

Venons actuellement aux différens articles de tes lettres. Je vais les relire l'une après l'autre, c'est un nouveau plaisir pour moi.

Tu me mandes la réponse de M. Le Monier. Il me semble qu'à l'éloignement où il est, il est bien difficile qu'il raisonne sur la maladie de ta Mère avec quelque certitude, cependant, ce qu'il écrit l'aura un peu tranquillisée et c'est déjà un grand objet. Je ne suis pas étonné du changement que tu remarques sur son visage ; c'est l'effet bien naturel d'une longue fièvre et de l'inquiétude qui s'y joint. Je désire vivement qu'elle parte, non pas pour Nancy (dont les dysenteries m'effrayent, car quoiqu'elles ne soient, dis-tu, *que dans le peuple*, elles pourroient fort bien insulter la bonne compagnie qui est *peuple* à bien des égards et surtout en fait de maladies) mais pour Paris où elle trouvera des secours. Il est impossible que malgré sa foiblesse elle ne soutienne pas le voyage en s'arrêtant après de très courtes journées, attendant son accès dans des villes et marchant un peu plus vite les bons jours. La saison s'avance très sensiblement et deviendra chaque jour plus mauvaise. Si ta Mère tarde à partir, elle se trouvera arrêtée pour tout l'hiver. Penses-tu d'ailleurs que l'air d'Hamonville soit fort bon, que la fièvre de mon Père et les maladies de tous les gens ne le rendent encore plus malsain ? C'est vouloir être malade que de s'obstiner à y rester. La fièvre de mon Père m'inquiète d'après le peu de ménagemens qu'il observe. Si je désire que tu le quittes, je souffre aussi beaucoup de le savoir seul ; si sa fièvre augmentoit et que tu fusses à Paris, nous serions encore forcés de nous séparer. Je connois mes devoirs, je ne les mesure pas sur les bienfaits et certainement si mon Père étoit plus mal, je ne laisserois à personne le soin de le garder. Ma sœur l'a quitté trop brusquement pour que dans cette occasion j'aie à redouter la concurrence et ses gens n'ont ni l'intelligence, ni le sentiment qui rendent des soins efficaces. Le délire, surtout dans les accès, me donne de l'inquiétude. Mande-moi son état, courier par courier, ne me cache rien, je connois trop bien ton âme et ton honnêteté pour croire que tu ne fusses pas la première à me rappeler mon devoir si j'étois capable de l'oublier.

Je commence à espérer un départ plus prompt ; il seroit possible que nos affaires finissent dans les premiers jours de novembre. Je n'ose cependant pas m'en flatter.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 20+. GENÈVE, LE 18 OCTOBRE 1782.

Je t'envoie, ma bonne amie, le commencement de mon *Histoire de Genève*, je l'ai fait copier sur du petit papier et très fin pour ne pas te ruiner en ports de paquets énormes. L'histoire chronologique qui est fort avancée est trop ennuyeuse pour que je te l'envoie. Mande-moi tes observations sur le *Discours préliminaire* et sur ce que tu trouveras ci-joint. Je suis bien aise d'avoir ton avis, il est fait pour influencer en tout sur ma façon de penser et en littérature, tu commences à être en état de juger. Je remarque des progrès dans ta manière d'écrire, tu seras étonnée toi-même de la différence quand nous comparerons les dernières lettres avec les anciennes. Toutes m'ont également fait plaisir, toutes peignent un sentiment auquel mon bonheur est attaché, mais les dernières ont une pureté d'expression, une harmonie dans le style qui m'a véritablement fait plaisir. Je suis bien heureux d'être ton mari. Sous quelque point de vue que je t'envisage, tu ajoutes à mes jouissances. Si ce bonheur-là devoit cesser, je serois bien à plaindre. J'en parlois l'autre jour avec quelqu'un qui a de l'esprit et de l'amitié pour moi, je lui peignois ma satisfaction et il m'effrayoit en essayant de me prouver par des calculs qu'elle ne pouvoit pas durer. Je serois bien malheureux si tous les calculs étoient vrais ; il prétend que la différence de nos âges, que la différence de sensibilité qu'il doit y avoir entre un cœur neuf et celui qui a déjà longtemps été balotté par les événements, doit amener bientôt un instant où le besoin d'aimer sera éteint dans l'un des deux et existera dans l'autre au même degré, qu'alors le besoin se portera sur d'autres objets. Je t'avoue que ce calcul m'a effrayé et affligé. Je pense toutefois qu'il n'est pas aussi juste qu'il le paroît. Mon cœur ne s'usera pas aussi facilement et s'il est vrai qu'il n'y a que les diminutions successives qui amènent l'anéantissement, je n'ai pas de raison pour croire que mon amour finisse, car il ne diminue pas.

La dernière poste ne m'a pas apporté de tes nouvelles ; cela m'a fait de la peine, j'espère qu'aujourd'hui il m'arrivera des lettres ; elles sont ici la moitié de mon existence.

Adieu, mon cher cœur, embrasse ta Mère pour moi, dis-lui donc qu'elle se guérisse ; mande-moi des nouvelles de mon Père.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 21+.

Le courier de France a manqué hier, ma bonne amie, je n'ai par conséquent pas reçu de tes nouvelles, cela est affligeant. Il y a aujourd'hui huit jours que je n'ai reçu de lettres de toi, j'espère en être dédommagé aujourd'hui et que la poste m'apportera toutes celles de la semaine. Je me porte fort bien, ma jambe est presque entièrement

guérie, mon œil n'est plus rouge et cependant je ne me suis pas purgé. Tu sais que je ne me décide pas facilement à faire des remèdes.

Mon petit bonhomme<sup>1</sup> a été malade ; il a eu deux violens accès de fièvre, je l'ai guéri avec un vomitif, une médecine et des lavemens. Il commence à reprendre des forces. On parle d'une terminaison d'affaires plus prompte que nous ne le pensions. Il ne faut cependant pas embrasser trop vivement cette espérance, elle pourroit s'évanouir et l'espérance trompée est un malheur de plus. Je désire excessivement de me rapprocher de toi. Il est impossible de s'en faire une idée. J'y pense sans cesse, c'est mon seul vœu, ma seule occupation. Mon *Histoire de Genève* me fera cependant un peu de peine, j'aurois tant voulu la finir et je commence à voir que cela ne se peut pas avant mon départ. Un maudit volume d'archives qui m'étoit nécessaire et que l'on m'a redemandé pour quelques jours m'a infiniment retardé. Il semble que tous les guignons se réunissent. Je montre mes feuilles à mesure à M. de Jaucourt, il me rogne quelquefois des phrases entières, et il a raison, car ce n'est pas la peine de se faire des querelles pour écrire l'histoire. M. de Jaucourt me traite à merveille. Il est froid, mais capable de s'intéresser à moi. Je suis d'ailleurs extrêmement lié avec son neveu. Cette liaison, agréable actuellement, peut m'être par là avantageuse en étendant mes rapports. Tu sais qu'il faut des circonstances comme celles-là pour me faire faire de nouvelles connaissances.

Ma vie est toujours très monotone ; le matin je travaille ou je t'écris, je dine, je joue au trictrac, je vais à la Comédie, quelquefois le comte François, Montagnac et moi nous soupions avec deux ou trois principales actrices. C'est un honneur pour elles auquel toutes ne sont pas admises. Les soupers sont en général gais, mais décens. Nous avons trop d'usage pour ne pas savoir que si la décence en étoit bannie, ils deviendroient bientôt crapuleux et cela ne nous convient pas.

Les femmes de la bonne compagnie de Genève<sup>2</sup> nous recherchent en raison de notre sauvagerie ; elles nous donnent quelquefois des petits soupers bêtes et hérissés de prétentions ; à cela près, tout s'y passe comme partout. Tu me demandes les détails de ma vie ; je te les envoie avec exactitude. Tu verras, ma bonne amie, que tout cela ne vaut pas le bonheur d'être avec toi, le petit cabinet de Versailles, et tout ce qui nous attend cet hiver. Tu sais qu'on dit que Madame de Guéménée<sup>3</sup> quitte la cour ; tant mieux ; je ne m'ennuierai plus chez elle. Son mari fait une banqueroute infâme, on devroit bien le

1. Le petit Savoyard que Stanislas de Clermont-Tonnerre voulait emmener avec lui à Paris. Voir la lettre de Delphine du 14 novembre.

2. L'occupation avait bien changé l'aspect de la ville, si l'on en croit le littérateur Deyverdun, dans une lettre adressée à la baronne de Bercher le 24 août 1782 :

« La ville de Calvin a merveilleusement changé de face, rien n'est si gai et si galant que cette ville jadis austère, les demoiselles du haut et du bas s'amuseut au mieux et sont bien loin de regretter la république. Qu'ils sont merveilleux ces adjudants de M. Jaucourt, comme ils parlent, comme ils chantent, comme ils dansent, comme ils jouent la comédie. En vérité ! ma chère (se disent ces demoiselles les unes aux autres), ils sont délicieux. » Charrière de Sévery, *op. cit.*, t. II, p. 281-282.

3. La princesse de Guéménée était gouvernante des enfants de France.

mettre au carcan, cela feroit exemple. M. de Fitzjames fait aussi une petite faillite. Du reste, les choses vont comme à l'ordinaire.

Adieu, mon cher cœur, embrasse Maman pour moi, assure mon Père de mon respect et ménage ta santé et celle de notre enfant.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 22+. GENÈVE, LE 21 OCTOBRE 1782.

On a enfin donné ce matin à l'impression le Code de loix<sup>1</sup> dont la publication finira ici toutes nos affaires. D'après cela, ma bonne amie, nous en avons à peine pour trois semaines encore. Cette nouvelle me cause une joie bien vive. Le petit chagrin de n'avoir pas fini mon *Histoire de Genève* n'est pas capable de la troubler, et tu es sous tous les rapports possibles le seul objet qui m'occupe et m'intéresse. J'ai reçu avant-hier tes lettres du 7 et du 10 de ce mois. Il y avoit huit jours que j'en attendois. La poste à bien des torts avec nous.

Je suis enchanté de la diminution que l'on a remarquée au dernier accès de fièvre de ta Mère. C'est une marque qu'elle cessera bientôt. J'ai bien besoin de la savoir guérie tout à fait, et d'apprendre votre arrivée à Paris. Tu sais, sans doute, ce que fait Madame de Marsan<sup>2</sup>, cela est héroïque : elle se met au couvent et se réduit à vingt mille livres de rente pour payer en partie les dettes de M. de Guéménée. Cela est superbe et bien digne d'elle. Tous ceux qui la connoissent doivent redoubler de zèle et d'attachement pour lui rendre tous les devoirs possibles et l'empêcher de s'apercevoir par la diminution de sa société de celle de sa fortune. M. de Guéménée, s'il avoit de l'âme, seroit dans une position bien violente. On nous mande ici que M. le Duc de Bourbon<sup>3</sup> s'est battu avec le Duc de Medina-Sidonia et lui a donné trois coups d'épée. Je t'avoue que j'en suis fort aise. Mon Père peut être tranquille sur mon chien ; à mon arrivée à Paris, je m'occuperai des moyens de m'en défaire et je n'estime pas assez cet animal-là pour me faire à son sujet une querelle de famille. Tu as donc été à la chasse aux morelles<sup>4</sup>. Tu as joui du plaisir de voir tuer. Plaisir et tuer sont deux mots qui ne peuvent être rapprochés à mes yeux que par la vengeance, et ces pauvres bêtes ne t'avoient rien fait ; cette phrase de ta lettre m'a déplu. Il n'en est pas de même du commence-

1. « Le mardi 22 octobre, le plan de pacification fut remis au sieur Pellet, imprimeur, il avoit des huissiers dans sa maison et des factionnaires devant chez lui, afin que personne ne vint enlever le plan ou en prendre copie ou lecture », *Journal d'Ami Dunant*.

2. Marie-Louise de Rohan, comtesse de Marsan étoit la marraine de Delphine. Son gendre, Henri-Louis-Marie de Rohan, prince de Guéménée, grand chambellan, fit une faillite scandaleuse de 33 millions (sept. 1782) qui ruina sa belle-mère et beaucoup de petites gens. Voir, par ex., la *Requête du Prince de Guéménée au Roi*, s.l.n.d. où les circonstances de cette faillite sont exposées.

3. Le duc de Bourbon avoit accompagné le comte d'Artois, frère du roi, au siège de Gibraltar (août 1782) où l'escadre franco-espagnole fut défaite (13 septembre).

4. Selon Littré, « un des noms provinciaux de la macreuse (genre de canards voyageurs), qui pullulait sur les étangs de la Bresse ».

ment de ta seconde lettre, le tableau de ton bonheur me ravit. Tu es donc bienheureuse et c'est moi qui en suis la cause. Je ne connois pas au monde deux idées plus satisfaisantes après les petites douceurs que tu me dis à ce sujet.

Tu me grondes un peu sur la comédie ; tu sais que c'est mon péché mignon ; tu peux n'avoir pas tort, j'en conviendrai même volontiers. Cependant, nous n'avons joué qu'une seule fois et quant à celles que j'ai fait jouer, elles ne m'ont pris que fort peu de temps et ne m'ont pas distrait de mon travail. Je sens comme toi la nécessité d'économiser ; cela n'est cependant pas trop facile. Ce n'est pas là mon fort, comme tu sais, cependant, tu ne me gronderas pas car je ne me suis pas dérangé ici. Adieu, mon cher cœur, je t'embrasse de toute mon âme et t'aime comme tu le mérites.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

N<sup>o</sup> 23+. GENÈVE, LE 23 OCTOBRE 1782.

J'ai reçu avant-hier, ma chère amie, ta lettre du 14 de ce mois. Je t'assure que je ne te boude plus, je ne t'ai jamais boudé sérieusement. Je sais que tu n'as jamais tort avec moi, qu'entre nous deux, depuis notre séparation, il n'y a eu qu'une seule négligence et que ce n'est pas toi qui t'en es rendu coupable. Tu es toujours charmante, je t'aime autant que tu mérites de l'être et je me félicite chaque jour de devoir à mon étoile la femme que j'aurois choisie, à qui j'aurois tout sacrifié si te connoissant, comme je te connois, j'avois été séparé de toi par les obstacles les plus forts. Il est impossible, quelques soient les événements, que nous ne soyons pas toujours heureux. En vain, j'ai quelquefois des spéculations effrayantes, mon cœur me rassure et je me dis que, quand même cela seroit impossible, tu m'aimeras toute ta vie.

Nous approchons de la fin de nos affaires ; elles deviennent chaque jour plus intéressantes. La fermentation commence un peu à renaître. L'on a ordonné de numérotter les maisons. Cet ordre a été exécuté parce que le peuple a cru qu'il venoit de M. de Jaucourt<sup>1</sup> ; quand il a su qu'il émanoit des syndics et du Conseil, il a effacé les numéros pendant la nuit. Cette nuit, nous avons fait des patrouilles pour découvrir les coupables, on en a arrêté trois, un sentinelle a tiré sur un qui se sauvait, il ne l'a pas attrapé, ce qui auroit fait un exemple. Voilà

1. Registre du Conseil, vol. 283, p. 416. Extrait de la séance du Conseil en date du 23 octobre 1782 : « M. le Premier a dit de plus que M. le Syndic Claparède et lui crurent convenable de s'entretenir avec M. le Marquis de Jaucourt de l'espèce de complot qui se faisoit pour effacer les numéros des maisons. Que lui, M. le Premier, lui en parle le même jour, que S.E. et M. le Trésorier Steiguer qui se trouvoient chez lui témoignèrent qu'ils étoient fort blessés de ce qu'ils venoient d'apprendre et qu'ils croyoient que le Conseil devoit prendre des mesures nécessaires pour faire respecter ses ordres... Nob. Claparède, seigneur syndic, a ajouté qu'il avoit été informé que la fille Jouard avoit effacé un de ces numéros... » Cf. Rivoire, n<sup>os</sup> 2529, 2531.

L'attitude des Genevois envers les occupants devenait arrogante, et M. d'Her-villy fut attaqué de nuit dans un cabaret du bas de Coutances (p. 417).

les hommes ! Quand les têtes sont une fois mal montées, tout déplaît. Il est assurément bien bête de risquer sa vie pour le plaisir d'effacer des numéros qui ne font de mal à personne. J'espère que tout cela finira bien ; au reste, la fermentation de ce peuple m'amuse, il n'est pas foncièrement méchant et les Magistrats sont bien plats.

Tu me parles de la consultation que je t'ai envoyée. Il me paroît que tu n'en as pas saisi le sens qui effectivement est mal exprimé. L'avocat n'a pas deviné l'objet de la consultation, qui étoit de savoir si la renonciation de mon Père ouvroit la substitution à mon profit. Cependant, il a décidé pour l'affirmative en ajoutant que j'étois obligé de compléter les légitimes ; ce que je savois bien et de quoi il a cru que je doutois. Du reste, il n'est pas à craindre que mon Père en soit instruit et quand il le seroit, ma conduite est si étrangère à son intérêt qu'il ne peut s'en offenser. Je suis bien fâché qu'il soit toujours malade. Mande-moi exactement l'état de sa fièvre, donne-moi aussi des nouvelles détaillées de celle de ta Mère. Parle-moi de notre enfant, de ma femme. Tu sais que c'est ce qui m'intéresse le plus au monde. Tu me prêches l'économie, je crois, mon cher cœur, que j'en ai manqué le moins possible. Je joins à ma lettre un aperçu de mes dépenses pendant la campagne. Tu vois que je ne crains pas de te donner une preuve de ma confiance en te soumettant ma conduite. Tu le mérites à tous égards et d'ailleurs, tu as paru le désirer. Tu verras que tout ce qui te fait plaisir devient une loi pour moi. Adieu l'Amour, ma lettre est bien longue, mais tu la liras jusqu'à la fin. Adieu, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

#### Lettre de Monsieur à Madame.

Nº 24+. A GENÈVE, LE 25 OCTOBRE 1782.

J'attends aujourd'hui de tes nouvelles avec une grande impatience. Tu sais, ma bonne amie, à juger d'après toi, combien les lettres de ce qu'on aime contribuent au bonheur. Je te rends justice. Il est impossible d'être plus exacte que toi, de mieux apprécier le plaisir que j'éprouve en te lisant. Nos âmes s'entendent et se parlent sans cesse. Il me semble que toutes les fois que ton idée se présente à moi, je sens, je devine que tu t'occupes également de la mienne. Je suis heureux par cette pensée, par la certitude que j'ai de tes sentimens, par l'espérance qu'ils dureront toujours et par la persuasion où je suis que je mérite toute ta tendresse.

Je vois avec transport venir le moment où nous nous rapprocherons. Dans moins de trois semaines, je serai avec toi, je t'embrasserai, je te serrerai contre mon sein, je serai témoin des progrès de ta grossesse, je ne te quitterai plus, je te donnerai tous mes soins, depuis le matin jusqu'au soir. Ma femme et notre enfant seront ma seule idée, ma seule occupation. Je ne vois pas de bonheur au-dessus de celui-là. Je ne vois pas de peine, de douleur qui puisse approcher de l'homme que le sort a environné d'une manière si délicieuse. Je suis si heureux de t'aimer. Je ne doute pas que tu ne partages toujours ce bonheur.

Je t'avois mandé l'autre jour que l'on avoit tiré sur un homme qui effaçoit les numéros des maisons. C'étoit une fausse nouvelle qui s'est détruite dans la journée, mais on en a arrêté quelques uns, et l'on a mis trente soldats dans la maison de celui qui, le premier, s'est avisé d'effacer. Cette garnison incommode est la seule punition qu'on lui ait infligée. M. de Jaucourt est de la plus grande douceur, il y joint la fermeté nécessaire. Nous l'aimons tous. J'ai en particulier à me louer de la manière dont il me traite. L'amitié qu'il me marque paroît s'augmenter, ma liaison avec son neveu se resserre aussi tous les jours. Mon genre de vie est toujours le même. Mon ouvrage avance un peu. Adieu, mon cher cœur, à demain.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 25+. SAMEDI, LE 26 OCTOBRE 1782.

Je n'ai pas reçu hier de tes nouvelles, ce maudit courier manque presque tous les vendredis. Il faut espérer qu'il m'apportera quelque-chose aujourd'hui. Je suis inquiet de ta Mère, de toi, de mon Père qui avec son peu de ménagement finira par avoir une maladie sérieuse. Tes dernières lettres ne m'annoncent pas encore ton départ pour Paris, le mien s'approche tous les jours. Je crois que ce sera du dix au quinze de novembre. Ce ne sera jamais assez tôt pour moi. Tu sais à quel point je t'aime et combien je désire te revoir. Comment va ta grossesse, notre enfant ? Il me sera bien cher, tu vas souffrir beaucoup, tu souffriras pour moi, à cause de moi, c'est une raison de plus. Le général me fait demander, c'est pour relire et collationner quelque chose qui sera long. La poste va partir. Adieu, Minette, à lundi.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 26+. LE 28 OCTOBRE 1782.

J'ai reçu samedi trois lettres de toi. Je ne te boudois pas, ma bonne amie, je te l'ai mandé en plaisantant et n'ai pas été moins exact à t'écrire par tous les couriers. Je te juge d'après moi, je serois trop puni si tu manquois à me donner de tes nouvelles, et certainement je suis incapable de te faire ce que je ne voudrois pas que tu me fisses. Le moment de nous réunir s'approche de plus en plus. J'espère que tu vas partir ; moi, je n'en ai plus ici que pour à peu près quinze jours. Ils vont me paroître bien longs. Je travaille comme un cheval véritablement à la perfection de mon *Histoire*. J'ai à peine quelques momens à moi. J'espère qu'elle sera bientôt faite, mais elle ne pourra pas être finie avant mon départ. Je compte qu'elle ne paroîtra qu'au mois de janvier. Je suis toujours fort content du Général ; il me semble qu'il prend intérêt à moi.

Je ne suis pas rassuré sur tout le quinquina que l'on fait prendre

à ta Mère et à mon Père. Cela abîme l'estomac. Le changement d'air est ce qu'il y a de mieux. Je souhaite bien que Maman soit bientôt en état de partir. Tu me mandes que ce sera pour lundi d'après la Toussaint. Alors, cette lettre ne te trouveroit plus à Hamonville. J'espère savoir par ta première quelle est ta marche positive ; du reste, celle qui me rapprochera le plutôt est celle que je désire, et comme je ne serai à Paris que dans quinze jours au plutôt, je me consolerais si tu y arrives en même temps. Adieu, mon cœur, tu vois à mon écriture combien je suis pressé. Il faut que je sorte ce matin. Embrasse bien Maman pour moi et aime-moi comme je t'aime.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 27+. A GENÈVE, LE 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1782.

J'ai reçu tes deux lettres du 20 et du 21 octobre. Je te remercie de ton exactitude, elle est aimable comme tout ce que tu fais. Ta mère commence donc à se débarrasser de la fièvre. J'en suis dans une joie que je ne puis te rendre. Tu vas quitter ce maudit Hamonville où tu n'as eu que des momens ennuyeux et tristes. Je vais aussi bientôt quitter Genève et nous nous reverrons tous contents, heureux et uniquement occupés de notre attachement mutuel. Ton enfant se porte bien, ce sera une charmante créature. Il te ressemblera sûrement.

J'ai reçu hier une jolie lettre d'Elzéar à qui je vais répondre avec exactitude. Il se porte à merveille. Tu peux dire à ta Mère, relativement à l'affaire de l'abbé Bremontier, que je n'y mets véritablement aucune attache, que, cependant, mon oncle me l'ayant proposé lui-même, il y a apparence qu'il penseroit aux moyens de rembourser ; que dans tous les temps, il est peut-être bon de s'assurer dix mille francs, comme ils me le seroient à la mort de l'abbé Bremontier, que d'ailleurs, je n'y tiens pas et que nous en causerons à Paris.

Quant à mon *Histoire*, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour qu'elle ne m'attire pas d'ennemis<sup>1</sup>. Je ne dirai aucun mal de M. de Choiseul, ce qui au fait seroit inutile à la vérité des faits que je puis présenter exactement sans parler de lui. Je ferai mon ouvrage assez sagement pour éviter tous les reproches quand il sera fait ; mais il seroit impossible de la faire de façon à prévenir avant qu'elle parût les craintes pusillanimes de ceux qui s'intéressent à moi. M. de Vergennes, s'il en est content, en dira du bien quand je le lui porterai, s'il n'étoit pas fait, il m'en détourneroit peut-être. Tous ces gens-là

1. Ce qui suit est une réponse à la lettre du 20 octobre de Delphine, qui exprimait ses inquiétudes : « Ton Père, Maman et moi nous te conseillons de ne pas faire imprimer ton *Histoire de Genève* avant de l'avoir montrée à M. de Vergennes. Nous te prions en grâce de prendre bien garde de te faire des ennemis, de bien ménager M. de Choiseul, de te souvenir que ton métier n'est pas celui d'un auteur [c'est-à-dire d'un homme de lettres] et, après que tu l'auras montrée à M. de Vergennes, de la montrer à des gens qui te disent la vérité. Pour peu qu'elle ne soit pas dans la perfection, tu auras des ennemis qui diront qu'elle ne vaut rien, qui te feront huer et tu perdras la réputation qu'on avoit de tes talens. »

sont convaincus qu'un homme comme nous ne doit pas écrire, qu'il faut concentrer le peu de talents que l'on peut avoir dans les ténèbres du cabinet ou dans le cercle étroit des combinaisons d'intérêt et de fortune. Cette manière de voir est trop loin de moi. Je ne me permettrai pas de publier des ouvrages frivoles, des vers, des romans, mais une *Histoire* exacte et sagement écrite, est un ouvrage utile que l'on ne peut me reprocher d'avoir fait. Je ne fais imprimer actuellement que la partie chronologique, c'est celle qu'il faut faire sur les lieux, avec la possibilité de consulter les gens instruits de l'affaire. Quant à l'histoire, aux réflexions et au style, j'enverrai cette partie-là de Paris.

Ma santé est assez bonne. Je ne me suis pas purgé et cependant, je me porte bien. Ma jambe est totalement guérie. Mon petit bonhomme a la fièvre. J'attribue cela au changement d'air en sortant de la montagne. Je ne suis pas étonné que tu n'aies pas aperçu dans la conduite de M<sup>lle</sup> de Montusson le désir de se faire épouser. Ce système, que je ne lui suppose pas, n'a dû frapper que ceux qui le craignoient. Nous ne partageons pas leurs inquiétudes et nous n'avons pas adopté les fantômes qu'ils ont cru voir<sup>1</sup>. Quant à moi, tout ce qui pourroit contribuer au bonheur de mon Père me conviendrait. Je n'ai qu'un désir, c'est que l'on parvienne à le convaincre de ma façon de penser, et que si les circonstances nous forcent à réclamer Champlâtreux, il n'en méconnoisse pas le motif.

La Comédie est arrivée depuis dix ou douze jours. Nous n'avions eu jusque-là qu'un opéra-comique. La comédie est très bonne. Il y a une actrice qui s'appelle M<sup>lle</sup> Clairmonde<sup>2</sup> et qui ne seroit pas mauvaise à Paris, je crois même qu'elle compte y débiter aux Italiens. Elle joue les grandes coquettes dans la plus grande perfection. Je voudrais que tu fusses ici pour la voir et, entre nous, ce ne seroit pas la plus grande raison du désir que j'aurois que tu y fusses. Mais il faut

1. M. et M<sup>me</sup> de Courtivron prétendaient que M<sup>lle</sup> de Montusson désiroit se faire épouser par le marquis de Clermont-Tonnerre, leurs « inquiétudes » étaient justifiées et le mariage se fit sans tarder.

2. On trouve dans le *Lexique des troupes de comédiens au XVIII<sup>e</sup> s.* de Max Fuchs une longue notice sur M<sup>lle</sup> Clairmonde ou Clermonde, qui jouissait « de la première réputation dans ses emplois de jeune première dans la comédie et de première chanteuse dans l'opéra. Un talent fin, extrêmement délicat, une intelligence supérieure, une aisance prodigieuse à la scène, un tact juste dans l'art de saisir le vrai caractère de ses personnages, une grâce soutenue et sans art, une physionomie très spirituelle, dont le jeu étoit d'une extrême subtilité ; une connaissance parfaite de la langue, qu'elle écrivait comme les grands maîtres... tout cela... suppléait au-delà à la faiblesse de sa voix, qu'elle avait pourtant l'art de bien conduire. »

Le 1<sup>er</sup> septembre 1782, elle reçut enfin, après avoir toujours joué en province, un ordre de début à la Comédie-Française, mais ne fut probablement pas reçue puisqu'elle rejoignit à Genève la troupe de Saint-Gérard, vers le 20 octobre. La lettre de Stanislas de Clermont-Tonnerre fixe cette date avec précision.

L'étoile de M<sup>lle</sup> Clairmonde ne tarda pas à pâlir, car le 11 décembre 1783, « lorsqu'on annonça la pièce de la Comédie qu'on devoit jouer le lendemain, des jeunes gens, d'accord avec d'autres, demandèrent que ce fût Mad. Caumont et non M<sup>lle</sup> Clermonde qui jouât le grand rôle, parce qu'elle en étoit plus capable... M<sup>lle</sup> Clermonde, voyant une faction contre elle, dit qu'elle ne joueroit pas, M<sup>r</sup> l'auditeur De La Rive le lui ordonna, elle fit dire qu'elle étoit malade, et il n'y eut point de spectacle ce jour là » (A.A. Dunant). Et le 13 décembre : « M<sup>lle</sup> Clermonde ne joua pas et Mad. Caumont remplit très bien le rôle de Zaïre. »

prendre patience, nous nous reverrons bientôt. Adieu mon cœur, je t'adresse encore cette lettre à Hamonville au cas où tu ne serois pas partie. Je t'écirai demain à Paris.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 28+. A GENÈVE, LE 8 NOVEMBRE 1782.

Tes dernières lettres m'apprennent, ma bonne amie, que tu dois être à Paris actuellement. Je suis bien curieux d'avoir des nouvelles de ton voyage, bien inquiet de la santé de ta Mère, de la tienne. Tu es dans un état qui exige tant de ménagemens. Nous ne serons à Paris qu'à la fin du mois selon toutes les apparences<sup>1</sup>. J'aurai le temps de finir la meilleure partie de mon ouvrage, c'est un foible dédommagement quand je pense que le moment de te voir est retardé. Le temps ici est détestable, un froid horrible, de la neige sur toutes les montagnes. Tout cela est bien triste et moi aussi. Tu me mandes que ta Mère espère que je n'amenerai pas mon montagnard. Il est certain qu'il est peu de sacrifices que je ne fisse à son bonheur, si cela pouvoit l'intéresser ; mais je crois qu'elle ne trouvera pas mauvais dans cette occasion que je ne cède pas à ce petit désir ; il n'est pas embarrassant, il couche sur un matelas dans ma chambre ; il me plaît beaucoup, paroît s'attacher à moi, est infiniment sage, ne fait pas une grande augmentation de dépense. Il apprend à coiffer et peut me devenir utile. D'après cela, je ne vois pas d'inconvénient à le garder. Je te prie de faire agréer ces raisons à ta Mère, à qui je serois fâché de faire de la peine. Comment se porte notre enfant et sa Mère, le seul être qui m'intéresse véritablement ?

Tu es donc entrée avec plaisir dans la chambre que j'ai habitée, tu aimes tout ce qui me rappelle à toi. Cette assurance m'est bien douce, je puis te jurer pour toute ma vie le retour que mérite ta tendresse. Ta réflexion sur nos soupers m'a amusé un instant ; je suis charmé qu'ils ne t'inquiètent pas. Quel être pourroit approcher du cœur qui t'appartient sans réserve. Adieu, mon amie. J'attends de tes nouvelles avec impatience. Tu es bien aimable de m'écrire souvent. J'ai quitté mon travail pour toi, je te quitte pour mon travail, ton image viendra l'animer.

1. Le 5 novembre, un exemplaire manuscrit de l'Edit de pacification fut remis au Conseil et peu après à l'imprimeur Pellet. Malgré les précautions qu'on avait prises, il y eut des fuites et le 11, on apprit qu'un exemplaire imprimé se trouvait entre les mains d'un Genevois, qui le lisait publiquement. On fit venir Pellet au Conseil, qui reconnut sa brochure et jura qu'il n'y était pour rien ; ses 29 ouvriers « avoient tous été mis sous le serment de fidélité, qu'il croyoit pouvoir répondre d'une partie d'entr'eux mais non de tous ».

Le 15 novembre, on distribua les exemplaires imprimés de l'Edit aux membres du Grand Conseil et à ceux de la Vénérable Compagnie des pasteurs. Le tirage avait été de huit mille exemplaires. Voir Rivoire, n° 2538.

## Lettre de Monsieur à Madame.

N° 29+. DE GENÈVE, LE 11 NOVEMBRE 1782.

J'ai reçu par le dernier courier les lettres du 30 octobre et du 1<sup>er</sup> novembre. Elles m'ont fait un plaisir extrême en m'annonçant ton départ avec certitude. Il me tarδοit bien de te savoir éloignée de ce maudit Hamonville. Je suis bien aise que mon Père soit mieux portant, mais son hiver m'inquiète, il se ménage si peu. L'église est si loin du château et il a une telle fureur d'église que je crains toujours pour lui une fluxion de poitrine.

J'ai été hier pour la première fois au prêche. Nous avons eu comme chez nous un prédicateur<sup>1</sup> lourd et bête, il a prêché sur le paradis et l'enfer, ce qui a duré une heure et demie. J'ai remercié Dieu sincèrement de ce qu'il ne croyoit pas au purgatoire, car nous aurions eu un point de plus et j'y serois encore.

Ma santé est excellente, je me plains seulement un peu du froid ; il est assez vif dans ce pays-ci. Les montagnes dont nous sommes environnés sont d'une blancheur éblouissante. Il faudra bientôt les traverser, ce qui ne sera ni chaud ni gai. J'ai déjà pensé à mon cabriolet à qui il faudra véritablement donner l'extrême-onction avant le grand voyage, car il est au plus mal. Je compte inventer une espèce de matelas pour le boucher par devant, car sans cela, ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est d'avoir le nez et une oreille radicalement gelés.

Tu me fais un plaisir bien vrai en me parlant de notre enfant. Je serai bien heureux dans trois mois. Je souffre, en attendant, de tout ce qu'il faut que tu souffres, je voudrois être avec toi, te consoler, te garder, m'occuper entièrement de ton état et des moyens de t'en adoucir l'ennui. C'est malgré toutes les peines un état bien doux que le mariage. Quand on s'aime comme nous nous aimons, quand on ne forme pas un désir, pas une idée qui ne soit partagée par l'objet qui nous est cher. Je sens bien vivement mon bonheur.

Tu me remercies de t'avoir envoyé mes comptes, c'est la chose du monde la plus simple, je ne l'exigerois jamais de toi, je serois fâché que tu parusses désirer que je m'en fisse un devoir. C'est une marque de confiance qui doit être libre de part et d'autre ; mais tu connois assez mon cœur pour savoir que ce qui te plait sera toujours pour moi aussi cher qu'un devoir. Je n'aurois pas fait pour le petit<sup>2</sup> la dépense que tu as remarquée si je n'avois pas voulu le garder. Je t'ai donné Merelle, je veux recommencer une éducation à moi tout seul et former mon petit sauvage qui est véritablement un joli sujet.

Madame Tronchin a été comblée de ton souvenir. C'est un peu le *Bourgeois gentilhomme* ; mais il faut aimer ses amis avec leurs défauts.

1. Dans le Registre du Conseil, sous la date du 9 novembre 1782, on lit : « M<sup>r</sup> le Premier a dit que Spect. Mouchon, Modérateur, s'étoit rendu chez lui et lui avoit dit de la part de la Vénérable Compagnie que demain, suivant l'arrêté du Conseil, on commencerait à prêcher à l'Auditoire [de Calvin] à onze heures. »

Nous connaissons les sermons des pasteurs genevois Jacob Vernes et Pierre Mouchon, mais on ne relève dans ces recueils aucun sermon sur le paradis et l'enfer.

2. Le petit montagnard.

Adieu, mon cher cœur, ménage ta santé, aie bien soin de ta Mère, envoie-moi les douze livres que tu m'as annoncés, car je suis presque ruiné et surtout aime-moi toujours comme je t'aime ; je ne t'en demande pas davantage.

Lettre de Monsieur à Madame.

N° 30+. GENÈVE, LE 13 NOVEMBRE.

Je pars samedi<sup>1</sup>, ma bonne amie ; je serai probablement à Versailles du jeudi au vendredi de la semaine prochaine. Ne t'inquiète cependant pas si je n'arrive pas au temps marqué. Il y a encore quelques circonstances qui pourroient retarder mon départ. Je ne te parle ni de ma joie de te revoir, ni de tout ce qui m'occupe le plus. Je suis accablé de travail. Il faut enterrer la dernière synagogue avec honneur. Ne m'écris plus après avoir reçu ma lettre. Embrasse Maman pour moi.

Lettre de Madame à Monsieur<sup>2</sup>.

N° 42+. A PARIS, CE 14 NOVEMBRE 1782.

*Bon jour, mon bon ami, j'ai bien mal dormi, cela m'arrive souvent. J'ai été occupée de toi toute la nuit, du chagrin d'être encore éloignée de toi jusqu'à la fin de ce mois. Tu m'avois flattée dans tes dernières lettres que je te verrois du dix au quinze. Celle d'hier détruit cette douce espérance. Je ne puis te rendre le noir qu'elle m'a mis dans l'âme. Tu sais que je me flatte d'avoir l'humeur très égale ; j'ai eu beaucoup de peine à soutenir ma réputation sur ce point depuis que j'ai reçu ta lettre.*

*Je te dirai, mon bon ami, que je viens de voir M. Le Monnier ; il a trouvé Maman fort bien pour son état et lui a conseillé de ne pas se livrer à sa gourmandise qui est fort grande depuis que sa fièvre est passée. Pour moi, il m'a ordonné une saignée. Je crois qu'elle m'est nécessaire ; j'ai des maux d'estomac très violens tous les jours, je n'ai pas d'appétit du tout, je dors très mal, j'ai toujours les yeux rouges, tout cela annonce que j'ai besoin d'une petite saignée que je ferai dans deux jours. Je suis extrêmement grosse pour mon terme, presque toute ma grosseur est dans l'estomac, ce qui me fait une taille incroyable.*

1. C'est-à-dire samedi 16 novembre. Cette date est confirmée par un passage du *Journal* de Saladin de Crans : « Les actes signés furent portés à Versailles, pour être remis au ministre, par un aide de camp du marquis de Jaucourt, M. de Clermont-Tonnerre, qui partit de Genève le 16 novembre », d'après Ed. Chapuisat, *La prise d'armes...*, p. 149.

M. de Jaucourt prit congé de la ville le samedi 23 novembre et en sortit le mercredi 27, de sorte que le Résident, M. de Castelnau, put revenir habiter sa maison (A.A. Dunant).

2. Ces deux dernières lettres de Delphine portent les numéros de la *Liste*, voir *supra*, p. 100.

Nous avons vu hier Madame de Marsan, elle est venue voir Maman. Ce qu'elle fait est vraiment héroïque, mais on ne sait quel nom donner à la manière dont elle parle de tout cela. C'est une noblesse, un désintéressement inconcevable. Pour Madame de Guéménée, elle est à Bordeaux-Levigny, une très petite et très vilaine terre auprès de Pontoise appartenant à M. de Soubise. Le comte de T.C...., à la sollicitation de son frère le duc, a été l'y voir une fois. Il en est revenu en disant que son état faisoit une horreur, une pitié, que pour lui cela lui faisoit une telle impression qu'il n'y retourneroit de sa vie. Il faut avouer que de tels amis sont fort utiles.

Ma sœur est ici depuis deux jours, elle retourne aujourd'hui au couvent, elle est très grandie, elle me charge de te dire beaucoup de choses.

Tu as dû recevoir une lettre de moi que je t'ai écrite hier, où je te prie en grâce de ne pas ramener avec toi ton Montagnard. Si tu ne te rends pas aux raisons que je te donne, qui sont cependant, à ce qu'il me semble, palpables, donne-moi cette marque de ton amitié. Je ne puis te rendre le chagrin que j'ai d'être obligée de te contrarier sur ce désir ; mais lorsque tu auras réfféchi, tu verras que ce que je te dis est bien juste. Cela a vraiment bien des inconveniens et, outre les raisons que je t'ai données, il y en a d'autres encore qui seroient trop longues à te dire et que tu trouverois bien justes. Adieu, tu connois ma tendresse pour toi.

Lettre de Madame à Monsieur.

N° 43+. A PARIS, CE 16 NOVEMBRE 1782.

Tu sais, mon bon ami, que la promotion vient de se faire. Nous n'avons pas encore pu savoir si ton Père est lieutenant-général ; ceux de la même année que lui le sont, mais comme il dit qu'on a déjà passé son rang, il se pourroit que le même malheur lui fût encore arrivé, ce qui seroit fâcheux. Maman a écrit à M. de Ségur directement et pour le faire ressouvenir de la promesse qu'il lui a faite avant son départ que s'il y avoit dix régimens à donner, tu en aurois un certainement ; on dit qu'il y en a 26 à donner. Nous te conseillons d'écrire tout de suite au duc de Polignac pour le prier de solliciter pour cela. Je te conseille d'en écrire aussi quelquechose à M. de Vergennes. Maman lui a écrit aussi pour qu'il en parle à M. de Ségur<sup>1</sup>. Si tu n'étois pas colonel dans ce moment<sup>2</sup>, cela te retarderoit beaucoup, M. de Vergennes ne voulant te placer que tu ne le sois.

Je viens de recevoir une lettre de toi du 11 novembre. Je suis bien étonnée que tu me demandes de l'argent, car M. d'Ephrese nous a dit que tu lui en avois fait demander et qu'il l'en avoit envoyé une somme même

1. Le marquis de Ségur, ministre de la guerre.

2. Stanislas de Clermont-Tonnerre désiroit quitter l'armée et rentrer dans la diplomatie ; il semble que Vergennes, ministre des Affaires étrangères, avait mis pour condition qu'il eût le grade de colonel. Nous avons dit que ses espoirs furent déçus.

assez considérable, ce qui faisoit qu'il étoit en avance. Tu n'avois certainement pas reçu cet argent lorsque tu m'as écrit, et il me seroit impossible de t'en envoyer. Je ne sais pas même comment je ferai pour aller à la fin de l'année. Pense, je t'en prie, souvent que nous ne sommes pas riches et agis en conséquence.

Je te demande en grace de ne pas amener ici ton garçon. Tu me dis que tu veux recommencer une éducation. Tu n'as pas beaucoup de temps à attendre pour en faire une ; celle de ton fils ou de ta fille t'intéressera un peu davantage. D'ailleurs, si tu as envie de ne pas attendre, je te rendrai Méréle. Je ne l'ai pris que pour te faire plaisir, car j'aimerois beaucoup mieux le service d'un homme que celui d'un enfant. D'ailleurs, mon bon ami, tu n'es pas riche, tu as à peine de quoi avoir deux domestiques et tu veux en prendre trois. Cela n'est vraiment pas raisonnable.

Je compte que nous nous reverrons bientôt. On dit ici que M. de Jaucourt n'est plus à Genève, qu'il est en Bourgogne avec plusieurs de ses amis. Cela m'étonne beaucoup. Tu ne me parles pas du moment fixé de ton départ. Tu m'assures toujours que ce sera dans peu et je suis toujours trompée. Je me désolerois tout à fait si tu ne me donnois pas souvent de tes nouvelles et si tu ne me parlois pas souvent de ta tendresse pour moi ; elle seule fait mon bonheur. Sans elle, je ne pourrais être que malheureuse. Je serai saignée lundi.

Adieu, mon bon ami, donne-moi de grâce la marque d'amitié que je te demande ; elle est fondée sur la raison. Tu dois le sentir. Tu sais que je n'aime rien dans le monde plus que toi et, par conséquent, ce qu'il doit m'en coûter d'être obligée de contredire un de tes désirs, moi qui n'en ai d'autres que celui de prévenir les tiens autant qu'il me sera possible.

Adieu, reviens vite. Maman me charge de t'embrasser et de te dire qu'elle te conseille de ne pas tarder d'écrire au duc de Polignac et à M. de Vergennes. Madame de Boisgelin, avec qui nous avons dîné hier, me charge de te dire beaucoup de choses. Florian est engraisé à ne pas le reconnaître, ce qui l'a fort embelli ; il est très grandi.

Nous sommes fort aise que M. de Jaucourt te traite bien, il pourra t'être fort utile. Si dans ce moment tu pouvois le faire écrire pour toi à M. de Ségur, cela seroit fort bien fait. Adieu, je recommence bien souvent ce mot-là ; on diroit qu'il me plaît et on se tromperoit bien. Il ne m'a jamais tant déplu que depuis que c'est à toi qu'il s'adresse.

Je t'écirai encore demain parce que lundi je ne le pourrai pas, et j'ai trop de plaisir à t'écrire pour pouvoir m'en priver.

## INDEX DES NOMS CITÉS

*Les chiffres en caractères italiques renvoient à l'introduction.*

- AMBLANS, Breton d', intendant de l'abbé de Luxeuil, 88, 1+, 2+, 15+.  
 ANDRIEUX, Georges, 73.  
 ANGVILLIERS, comtesse d', épouse du surintendant des bâtiments du Roi, 11.  
 ATHÉNAÏS, voir ROSIÈRES-SORANS.  
 AUBRY, médecin, 88.  
 AUBUSSON, secrétaire de St. de C.-T., 10, 18, 4+, 6+.  
 AUGER, ordonnance de St. de C.-T., 18, 10+.  
 BARRIN, comte de, 76.  
 BAUDIT, Pierre, 12+.  
 BEAUJARD, notaire, 2+.  
 BEAUJON, Nicolas, 79.  
 BOISGELIN, M<sup>me</sup> de, 87, 4, 3+, 43+.  
 — Florian de, 3+, 11+, 43+.  
 BONNANT, J.-P., 95.  
 BOURBON, duc de, 22+.  
 BOURBON-CHALUT, de, 88.  
 BREMONTIER, abbé, 74, 88, 24, 28, 16+, 27+.  
 BRÉTEUIL, Louis Auguste LE TONNELIER, baron de, 75.  
 CASTELNAU, marquis de, 14+, 30+.  
 CHAFFAUDEL, 11.  
 CHASTENAY, marquise de, 75, 91, 92.  
 CHATEAUBRIAND, 93, 4.  
 CHOISEUL, duc de, 27+.  
 — comtesse de, 10+.  
 CLAIRMONDE, actrice, 27+.  
 CLERMONT-TONNERRE, Gaspard de, duc et pair, maréchal de France, 74, 76, 77, 3+ s., grand-père de St. de C.-T.  
 — François-Joseph, marquis de, 74, 75, 79, 89 s., père de St. de C.-T.  
 — Jean-Louis-Aynard, abbé de Luxeuil, 88, 91, 21, 22, 24, 28, 2+, 3+, 4+, 7+, 16+, 27+.  
 — Anne-Antoine-Jules de, évêque de Châlons, 90, 7+.  
 — Louise-Elisabeth-Célinie de, 91, 93, fille de St. de C.-T.  
 — Stanislas-Christine, voir COURTIVRON.  
 CONDÉ, prince de, 77, 87, 12.  
 CONSTANT, Samuel de, 82, 83.  
 — Lisette et Rosalie de, 83.  
 CORNUAUD, Isaac, 81.  
 COURTIVRON, marquis de, 76, 79, 88, 11, 19, 21, 22, 2+, 27+.  
 — marquise de, 76, 79, 88, 89, 90, 21, 22, 6+, 8+, 19+, 27+, sœur de St. de C.-T.  
 CROUSAZ, madame de, 83.  
 DESCHASEAUX, 4+.  
 D'IVERNOIS, Francis, 81 s., 15.  
 DU BUS, Charles, 73 s.  
 DUMESNIL, 22 b.  
 DUNANT, Ami Aimé, 81 s.  
 ELISABETH, sœur de Louis XVI, 77, 78, 88, 91, 92, 7+.  
 ELZÉAR, voir ROSIÈRES-SORANS.  
 EUPHRÈSE, d', 10, 19, 43+.  
 FÉNELON, 94, 9.  
 FITZJAMES, Charles duc de, 21+.  
 GABARD DE VAUX, 14+.  
 GLOCESTER, duc de, 29.  
 GRÉTRY, 22 b.  
 GUÉMÉNÉE, prince de, 21+, 22+, 42+.  
 HENNIN, Pierre-Michel, 8, 10.  
 HERVILLY, comte d', 83, 23+.  
 HOMÈRE, 79, 94, 4, 9, 19.  
 JALABERT, François, 22 b.  
 JAUCOURT, Charles-Léopold, marquis de, 79, 81, 83, 84 s., 5, 13, 29, 12+, 13+, 15+, 16+, 21+, 23+, 24+, 26+, 30+, 43+.  
 — François, comte de, 83, 85, 87, 9, 18, 19, 22a, 5+, 21+, 24+.  
 JULIE, femme de chambre, 87, 4, 12.  
 KARMAN, marquise de, 88, 2+, grand-mère de Delphine.

- LA MARMORA, Philippe FERRERO, comte de, 81, 84, 13, 18, 10+, 12+.  
 LAMBALLE, princesse de, 83, 87, 23.  
 LANANS, comte de, 89.  
 LA ROCHE, 11, 3+.  
 LAVEDAN, Henri, 73.  
 LEMONNIER, Louis-Guillaume, premier médecin du Roi, 19+, 42+.  
 LENTILHAC DE GIMEL, Marie-Anne de, 74, mère de St. de C.-T.  
 — abbesse, 76, 91.  
 LENTULUS, Robert-Scipio de, 81, 84, 8, 9, 13.  
 LE POT d'Auteuil, 79.  
 LOUIS XVI, 77, 4 bis.  
 LUCAIN, 9.  
 LULLIN, Pierre, 95.  
 MALIGNY, de, 97, 14+.  
 MALLET-DU PAN, Jacques, 81, 85, 96, 18.  
 MARIE LESZCINSKA, reine de France, 74, 16+.  
 MARMONTEL, 22 b.  
 MARSAN, Marie-Louise de Rohan-Gué-  
 ménée, comtesse de, 77, 22+, 42+.  
 MEDINA-SIDONIA, duc de, 22+.  
 MERCIER, 20.  
 MÉRELLE, petit valet, 87, 25, 29+, 43+.  
 MÉTASTASE, 94.  
 MONTAGNAC, comte de, 87, 9, 21+.  
 MONTAGNARD, le petit, 87, 95, 21+,  
 27+, 28+, 29+, 42+, 43+.  
 MONTESQUIEU, 94.  
 MONTUSSON, Marie-Louise GUILLOTEAU  
 de, 89, 91, 8+, 27+.  
 MOUCHON, pasteur, 18, 29+.  
 NANTOUILLET, de, 5+.  
 OBERKIRCH, baronne d', 77, 78, 12.  
 OSSIAN, 73, 76, 94, 16+.  
 PELLET, Jean-Léonard, imprimeur-li-  
 braire, 83, 84, 95, 16+, 22+, 28+.  
 POLIGNAC, Jules, duc de, 19, 43+.  
 — Diane, comtesse de, 77, 25, 7+.  
 PRIVA, madame, 1+.  
 PUYSEGUR, Maxime de CHASTENET, comte  
 de, 83, 87, 9.  
 RAVELLE d'ESCLAPON, 78.  
 RODNEY, amiral George, 4.  
 ROGET, Jean, 81 s.  
 ROSIÈRES-SORANS, Henri-François, mar-  
 quis de, 77, 78, 88, 89, 17, 18, 19,  
 2+, père de Delphine de C.-T.  
 — Marie-Louise-Elisabeth, marquise de,  
 77, 78 s., dite Maman, mère de Del-  
 phine de C.-T.  
 — Athénaïs de, 78, 89, 7, 42+, sœur  
 de Delphine de C.-T.  
 — Elzéar de, 78, 4, 9, 27+, frère de  
 Delphine de C.-T.  
 — abbé de, 2+.  
 ROUGRAVE, madame de, 4.  
 ROUSSEAU, J.-J., 79, 94, 95, 8.  
 SAINT-GÉRARD, Jean-Fr. GALLIER de,  
 100, 27+.  
 SALADIN, Antoine-Charles, sr. de Crans,  
 81, 96, 23, 30+.  
 SAUSSURE, Horace-Bénédict de, 11.  
 SÉGUR, Philippe-Henri, marquis de, 77,  
 43+.  
 SÉNEBIER, Jean, 95, 16.  
 SÉNÈQUE, 95, 16.  
 SOUBISE, Charles de Rohan, prince de,  
 42+.  
 SPADA, Léonard Emile, 83, 84, 16+.  
 STANISLAS II PONIATOWSKI, roi de Po-  
 logne, 74.  
 STOLINE, chienne, 87, 4, 25.  
 TALARU, marquis de, 93.  
 THUISI, de, 5+.  
 TRONCHIN, François 82, 96, 97.  
 — madame François, née A. FROMAGET,  
 96.  
 — Jacob, 82.  
 — madame Jacob, née M. E. CALEN-  
 DRINI, 82, 23, 13+, 29+.  
 VAN TIEGHEM, Paul, 73.  
 VAUDREUIL, Louis Philippe de RIGAUD,  
 marquis de, 4.  
 VERGENNES, Charles GRAVIER, comte de,  
 75, 81, 82, 91, 95, 4, 8, 12 bis+,  
 14+, 27+, 43+.  
 VERNES, pasteur, 29+.  
 VIRGILE, 79, 94, 9, 19, 25.  
 VOLTAIRE, 79, 81, 82, 84, 94, 8, 9.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS L'ANNUAIRE-BULLETIN

de 1960-1961

|                                                                                                                                           |       |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Règlement de la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE .....                                                                                     | v     |
| Décret reconnaissant la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE<br>comme Etablissement d'utilité publique .....                                   | VIII  |
| Liste des membres de la Société .....                                                                                                     | IX    |
| Liste des membres du Conseil d'Administration .....                                                                                       | XXI   |
| Bureau de la Société nommé en juin 1960 .....                                                                                             | XXI   |
| Bureau de la Société nommé en juin 1961 .....                                                                                             | XXII  |
| Nouveaux membres .....                                                                                                                    | XXIII |
| Membres décédés .....                                                                                                                     | XXIII |
| Vie de la Société en 1960 .....                                                                                                           | 1     |
| Vie de la Société en 1961 .....                                                                                                           | 35    |
| Assemblée générale en 1960 .....                                                                                                          | 3     |
| Assemblée générale en 1961 .....                                                                                                          | 37    |
| Budget 1960 .....                                                                                                                         | 25    |
| Budget 1961 .....                                                                                                                         | 57    |
| Censeurs : rapports aux Assemblées générales :                                                                                            |       |
| 31 décembre 1959 .....                                                                                                                    | 23    |
| 31 décembre 1960 .....                                                                                                                    | 55    |
| Publications de la Société .....                                                                                                          | 2, 35 |
| LÉVIS MIREPOIX (M. le duc de), président pendant l'exercice<br>1959-1960 :                                                                |       |
| Discours .....                                                                                                                            | 5     |
| FRANÇOIS (M. Michel), secrétaire : Rapport sur les Travaux<br>pendant l'exercice 1959-60 .....                                            | 17    |
| CÉLIER (Léonce). La vie d'un étudiant lyonnais à Paris sous<br>Louis-Philippe d'après les lettres de Frédéric Ozanam ....                 | 27    |
| PERRAT (M. Charles), président pendant l'exercice 1960-61 :                                                                               |       |
| Discours .....                                                                                                                            | 38    |
| FRANÇOIS (M. Michel), secrétaire : Rapport sur les Travaux<br>pendant l'exercice 1960-61 .....                                            | 50    |
| DUPRONT (M. Alphonse). Lecture : Histoire et Temps .....                                                                                  | 59    |
| <hr/>                                                                                                                                     |       |
| DROZ (M <sup>lle</sup> Eugénie) Stanislas de Clermont-Tonnerre et l'occu-<br>pation de Genève en 1782 d'après une correspondance inédite. | 71    |

10 JUN 1962

---

10-1962. Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Ch.-A. BÉDU,

Dépôt légal 4<sup>e</sup> trimestre 1962 : d'imprimeur, n<sup>o</sup> 1948

---

*Ouvrages publiés par la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE  
depuis sa fondation en 1834*

- L'YSTOIRE DE LI NORMANT. 1 vol.  
 LETTRES DE MAZARIN. 1 vol.  
 VILLEHARDOUIN. 1 vol.  
 HISTOIRE DES DUCS DE NORMANDIE 1 vol.  
 GRÉGOIRE DE TOURS, HISTOIRE ECCLÉSIAST. DES FRANCS. 4 vol.  
 BEAUMANOIR. COUTUME DE BEAUVOISIS. 2 vol.  
 MÉM. DE COLIGNY-SALIGNY 1 vol.  
 MÉMOIRES ET LETTRES DE MARGUERITE DE VALOIS. 1 vol.  
 COMPTES DE L'ARGENTERIE. 1 vol.  
 RICHER. HIST. DES FRANCS. 2 vol.  
 MÉMOIRES DE COSNAC. 2 vol.  
 JOURNAL D'UN BOURGEOIS DE PARIS SOUS FRANÇOIS 1<sup>er</sup>. 1 vol.  
 CHRON. DES COMTES D'ANJOU. 1 vol.  
 LETTRES DE MARGUERITE D'ANGOULEME. 2 vol.  
 JOINVILLE. HIST. DE SAINT LOUIS. 1 vol.  
 JOURNAL DE J. DE ROYE. 2 vol.  
 CHRONIQUE DES QUATRE PREMIERS VALOIS. 1 vol.  
 GUILLAUME DE NANGIS. 2 vol.  
 MÉM. DE P. DE FENIN. 1 vol.  
 ŒUVRES DE SUGER. 1 vol.  
 HISTOIRE DE BAYART. 1 vol.  
 PROCÈS DE JEANNE D'ARC. 5 vol.  
 MÉM. DE COMMYNES, 3 vol.  
 HISTOIRE DE LA LIGUE. T. I.  
 CHRONIQUE DE MORÉE. 1 vol.  
 MÉM. DU MAR. D'ESTRÉES. 1 vol.  
 MÉM. DU CARDINAL DE RICHELIEU. T. I à X.  
 ŒUVRES D'EGINHARD. 2 vol.  
 BARBIER. JOURNAL DU RÈGNE DE LOUIS XV 4 vol.  
 CHOIX DE MAZARINADES. 2 vol.  
 BIBL. DES MAZARINADES. 3 vol.
- HIST. DE CHARLES VII ET DE LOUIS XI, PAR TH. BASIN. 4 vol.  
 MÉM. DE FLORANGE. 2 vol.  
 GRÉGOIRE DE TOURS. ŒUVRES DIVERSES. 4 vol.  
 ORDERIC VITAL. 5 vol.  
 CORRESP. DE MAXIMILIEN ET DE MARGUERITE. 2 v.  
 LE NAIN DE TILLEMONT. VIE DE SAINT LOUIS. 6 vol.  
 MÉM. DE MATHIEU MOLÉ. 4 vol.  
 CHRON. DE MONSTRELET. 6 vol.  
 CHRON. DE J. DE WAVRIN. 3 vol.  
 MÉMOIRES D'ARGENSON. 9 vol.  
 ŒUVRES DE BRANTÔME. 11 vol.  
 DÉPÊCHES DES AMBASSADEURS MILANAIS. 4 vol.  
 MÉM. ET LETTRES DE MONLUC. 5 vol.  
 MÉM. DE BASSOMPIERRE. 4 vol.  
 CHANSON DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS. 2 vol.  
 HIST. UNIV. D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ. 10 vol.  
 CHRON. DE J. FROISSART. T. I-XIII.  
 L'HISTOIRE DE GUILLAUME LE MARÉCHAL. 3 vol.  
 MÉMOIRES DE GOURVILLE. 2 vol.  
 MÉMOIRES DE SOUVIGNY. 3 vol.  
 MÉM. DE M. ET G. DU BELLAY. 4 vol.  
 ÉTABLISSEMENTS DE SAINT LOUIS. 4 vol.  
 MÉM. DU MAR. DE TURENNE 2 vol.  
 HYSTORIA ALBIGENSIS. 3 vol.  
 REGISTRES DE L'HÔTEL DE VILLE PENDANT LA FRONDE. 3 vol.  
 MIRACLES DE S. BENOIT. 1 vol.  
 MÉM. DE BEAUVAIS-NANGIS 1 vol.  
 CHRONIQUE DE MATHIEU D'ESCOUCHY. 3 vol.  
 PIÈCES INÉDITES DU RÈGNE DE CHARLES VI. 2 vol.
- COMPTES DE L'HÔTEL. 1 vol.  
 ROULEAUX DES MORTS. 1 v.  
 MÉM. ET CORRESP. DE M<sup>me</sup> DU PLESSIS-MORNAY. 2 v.  
 CHRON. DES ÉGLISES D'ANJOU. 1 vol.  
 CHRONIQUES D'ERNOUL ET DE BERNARD LE TRÉSORIER. 1 vol.  
 ANNALES DE S.-BERTIN ET DE S.-VAAST D'ARRAS. 1 v.  
 HISTOIRE DE BÉARN ET DE NAVARRE. 1 vol.  
 CHRONIQUES DE ST-MARTIAL DE LIMOGES. 1 vol.  
 NOUVEAU RECUEIL DE COMPTES DE L'ARGENTERIE. 1 vol.  
 CHRONIQUE DU DUC LOUIS II DE BOURBON. 1 vol.  
 CHRONIQUE DE J. LEFÈVRE DE SAINT-RÉMY. 2 vol.  
 RÉCITS D'UN MÉNESTREL DE REIMS AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE. 1 vol.  
 LETTRES D'ANT. DE BOURBON ET DE JEANNE D'ALBRET. 1 vol.  
 MÉM. DE LA HUGUERYE. 3 vol.  
 ANECDOTES ET APOLOGUES D'ETIENNE DE BOURBON. 1 vol.  
 EXTRAITS DES AUTEURS GRECS CONCERN. LES GAULES. 6 vol.  
 MÉMOIRES DE N. GOULAS. 3 vol.  
 GESTES DES ÉVÊQUES DE CAMBRAI. 1 vol.  
 CHRON. NORMANDE DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE. 1 vol.  
 RELATION DE SPANHEIM. 1 vol.  
 ŒUVRES DE RIGORD ET DE GUILLAUME LE BRETON. 2 vol.  
 MÉM. D'OL. DE LA MARCHE. 4 vol.  
 LETTRES DE LOUIS XI. 11 vol.  
 MÉMOIRES DE VILLARS. 6 vol.  
 NOTICES ET DOC., 1884, 1 v.  
 JOURNAL DE NIC. DE BAYE. 2 vol.  
 LA RÈGLE DU TEMPLE. 1 vol.  
 LE JOUVENCÉL. 2 vol.  
 CHRON. DE JEAN D'AUTON, 4 vol.

*suite à la page 4 de la couverture*

*Suite des Ouvrages publiés par la SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE*

- |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>CHRON. D'A. DE RICHEMONT. 1 vol.<br/>         CHRONOGRAPHIA REGUM FRANCORUM. 3 vol.<br/>         MÉMOIRES DE DU PLESSIS-BESANÇON. 1 vol.<br/>         EPHÉM. DE LA HUGUERYE. 1 vol.<br/>         HIST. DE GASTON IV, COMTE DE FOIX. 2 vol.<br/>         CHRON. DE RICHARD LESCOT. 1 vol.<br/>         BRANTÔME, VIE ET ÉCRITS. 1 vol.<br/>         JOURNAL DE J. BARRILLON. 2 vol.<br/>         LETTRES DE CHARLES VIII. 5 vol.<br/>         MÉM. DU CHEV. DE QUINCY. 3 vol.<br/>         CHRON. DE MOROSINI. 4 vol.<br/>         DOC. SUR L'INQUISITION. 2 vol.<br/>         MÉM. DU VICOMTE DE TURRENNE. 1 vol.<br/>         CHRON. DE PERCEVAL DE CAGNY.<br/>         JOURNAL DE J. VALLIER. T. I-IV.<br/>         MÉM. DE SAINT-HILAIRE. 6 vol.<br/>         JOURNAL DE FAUQUEMBERGUE. 3 vol.<br/>         CHRON. DE JEAN LE BEL. 2 vol.<br/>         MÉMOIRES DU CONSEIL. 3 vol.<br/>         CHRON. DE G. LE MUISIT. 1 vol.</p> | <p>RAPPORTS ET NOTICES SUR LES MÉM. DE RICHELIEU. T. I à III.<br/>         GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE. 10 vol.<br/>         CHRONIQUE DE JEAN II ET CHARLES V. 4 vol.<br/>         CORRESP. DE VIVONNE RELATIVE A CANDIE. 1 vol.<br/>         CORRESPONDANCE DU CHEVALIER DE SÉVIGNÉ. 1 v.<br/>         LETTRES DU DUC DE BOURGOGNE. 2 vol.<br/>         MÉM. DE BEAULIEU-PERSAC. 1 vol.<br/>         CORR. DE VIVONNE RELATIVE A MESSINE. 2 v.<br/>         CAMPAGNES DE MERCOYROL DE BEAULIEU. 1 vol.<br/>         MÉM. DE BRIENNE. 3 vol.<br/>         MÉM. DU MAR. DE RICHELIEU. 1 vol.<br/>         CORRESPONDANCE DU COMTE D'ESTRADES. T. I.<br/>         CORRESPONDANCE DE L'AMIRAL DE LA RONCIÈRE. 2 vol.<br/>         COMMENTAIRES DE FR. DE RABUTIN. 2 vol.<br/>         MÉMOIRES D'ÉMIGRATION DE L'ABBÉ DE FABRY. 1 vol.<br/>         VOYAGES DE FR. DE LA ROCHEFOUCAULD. 2 vol.<br/>         ACTES DU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE. T. II et III.</p> | <p>SOMMAIRE MÉMORIAL DE JULES GASSOT. 1 vol.<br/>         CHRISTINE DE PISAN. LE SAGE ROY CHARLES V. 2 vol.<br/>         PRÉCIS DES OPÉRATIONS DU GOUVERNEMENT RÉVOLUTIONNAIRE. 1 vol.<br/>         PARIS PENDANT LA TERREUR. T. I à V.<br/>         LE COMTE DE MODÈNE ET SES CORRESPONDANTS. 2 vol.<br/>         JOURNAL DE CREUZÉ-LATOCHE. 1 vol.<br/>         JOURNAL DE P. DE PASCHAL. 1 vol.<br/>         CORRESPONDANCE DU COMTE DE BROGLIE. 2 vol.<br/>         LETTRES DE HENRI III. T. I.<br/>         JOURNAL DE L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES DE 1787.<br/>         PROCÈS DE JEANNE D'ARC. T. 1.</p> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

SOUS PRESSE

- PROCÈS DE JEANNE D'ARC. T. II.  
 ANNALES DE SAINT-BERTIN. LETTRES DE HENRI III. T. II.  
 CHRON. DE J. FROISSART. T. XIV.  
 PARIS PENDANT LA TERREUR T. VI.

ANNUAIRES, BULLETINS ET ANNUAIRES-BULLETINS  
 (1834-1961).



